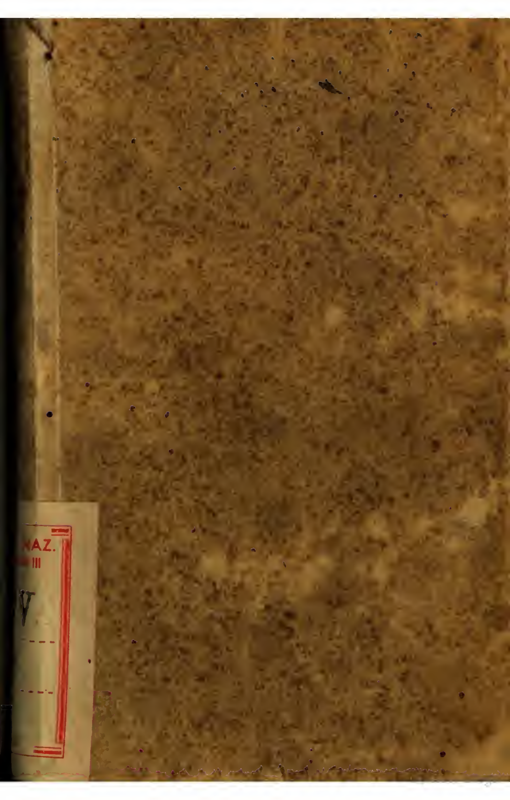
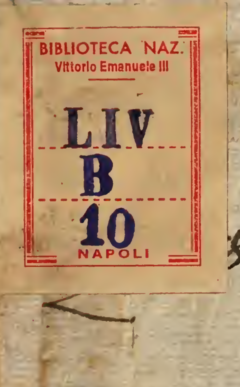
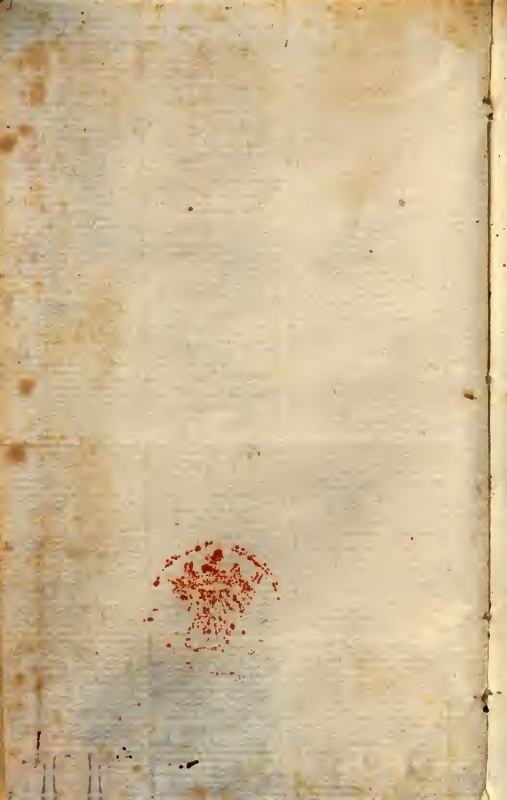

NAZ.
III




5. 58

LIV
B
10









LES GALANTERIES DE
MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

LIV.
B.
10.

# LES GALANTERIES DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN ET DE LA COMTESSE DU ROURE.



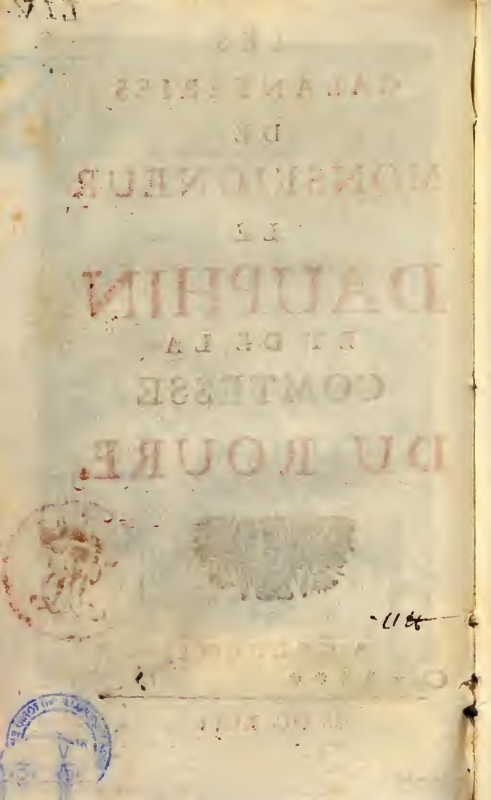


A COLOGNE,
Chez * * * *

15

M. DC. XCVI.







# LES GALANTERIES DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN ET DE LA COMTESSE DU ROURE.

JAmais Cour n'a été plus galante que celle de Louïs XIV. Et comme il n'y a rien qu'on imite plus volontiers que les actions du Souverain, il n'y avoit personne de l'un & de l'autre

Sexe qui ne se fit honneur d'une intrigue de galanterie. Les Dames mêmes qui doivent être modestes ou par raison ou par necessité, faisoient souvent des avances sans se mettre en peine des Lois severes qui devoient les retenir, & qui condamnent celles qui les violent à une infamie éternelle. On peut dire que ce dé eglement n'a fini que par l'épuisement des forces du Roy, qu'on a trouvé moyen de jetter dans la Bigoterie pour satisfaire, par maniere de dire, les violences commises sur le fait de la Religion. On luy a fait entendre que pendant qu'il travailloit à la conversion de ses Sujets, il falloit aussi travailler par son exemple à la reformation des Mœurs aussi bien que de la Doctrine: Ainsi il y a déja du tems qu'il a renoncé à l'amour, au moins il n'a rien fait éclater de tel dans le public, si vous en exceptez les liaisons particulieres qu'il entretient toûjours avec Madame de Maintenon, qu'on a assez mal expliquées, & dont on parle encore aujourd'huy si diversement.

Quoy qu'il semble que la passion dominante de la Maison de Bourbon soit l'avarice & l'amour, on peut dire en quel-

quelque maniére que Monſeigneur n'a pas marché à l'égard de la derniere ſur les traces du Roy ſon Pere; ſoit que cela vienne de la bonne éducation qu'on luy a donnée, ſoit qu'il ait naturellement de l'averſion pour ce vice, ou ſoit enfin qu'il ait eu plus de prudence & plus de ménagement pour cacher ſes intrigues galantes. Cependant on ne peut pas dire qu'il en ait été tout à fait exempt, quoy qu'avant ſon mariage il n'ait eu que des attachemens d'aſſez courte durée dont on n'a jamais bien ſeu le détail. Il s'eſt même trouvé des Dames d'une beauté diſtinguée qui luy ont fait de grandes avances, qu'il a genereuſement refuſées, & pour leſquelles il a eu le mépris qu'il devoit.

Il n'en fut pas de même des attachemens qu'il eut aprés ſon mariage: ils furent plus longs & mieux ſoûtenus, & l'on dit que le peu de beauté de Madame la Dauphine ne contribua pas peu à le déterminer de chercher ailleurs les agrémens qu'il ne trouvoit pas en Elle. Elle étoit, comme on ſait, d'une naiſſance tres-illuſtre, & auſſi recommandable du côté de l'eſprit & du mérite, qu'elle l'étoit peu du côté de la beauté.

On ſe propoſe ici de faire l'hiſtoire des Amours de Monſeigneur, & pour cet éfet on ſera obligé de raporter pluſieurs particularitez de ſes Maitreſſes, où l'on verra quelque choſe d'aſſez ſingulier. On ne s'attachera pas ſi ſcrupuleuſement aux Amours de Monſeigneur, qu'on ne parle en chemin faiſant de pluſieurs aventures où il faudra néceſſairement entrer pour éclaircir certains faits qui méritent d'être raportez.

Monſeigneur eſt d'une taille raiſonnable; Ses yeux ſont bleus, grands & vifs; Il a le teint fort beau, la bouche aſſez grande & vermeille, la main belle & le bras bien fait: Ses épaules ſont larges, & ſon ventre aſſez gros: Son viſage eſt plûtôt rond que long: Il eſt fort blond; a le nez grand & aquilin, & tout le monde croit qu'il deviendra extrémement gros. Il a été parfaitement bien élevé, & tout ce qu'il y a d'habiles gens & de beaux eſprits dans le Royaume ont été employez à ſon éducation, ou ont travaillé pour cela. Il a le genie beau & a bien répondu aux ſoins qu'on a eu de ſon éducation. Il a une grande connoiſſance des belles Lettres, & ceux qui le connoiſſent diſent qu'il ne ſera pas

moins

moins habile dans l'art de gouverner, que dans les autres sciences. C'est le meilleur Prince du monde: Il fait cas des honnêtes gens, il est équitable & pieux sans être bigot, il n'a pas un grand attachement pour les Moines en general, & il s'en faut bien qu'il n'ait pour les Dames une passion aussi constante & aussi solide que celle qu'a eu le Roy son Pere.

La Cour étoit alors pleine de Dames qui cherchoient parti. La Maréchale de la Ferté entr'autres toute vieille qu'elle étoit, croyant que les avances qu'elle pourroit faire luy tiendroient lieu de mérite & de jeunesse, en fit de grandes au Duc de Longueville, qui entretint avec elle un commerce qui dura jusqu'à sa mort. La Duchesse de la Ferté d'aussi bonne volonté que la Maréchale sa Belle-Mere, ne jugea pas à propos de se jetter comme elle à la tête du premier venu: Et comme elle avoit plus de jeunesse, & qu'elle croyoit avoir aussi plus de beauté, elle s'imagina qu'elle étoit en droit de prétendre au cœur de Monseigneur. Dans cette vûë elle met tous ses attraits en étalage, & commence à l'éxemple de la Maréchale à faire des avan-

ces, ou pour mieux dire à luy faire l'amour si ouvertement, que tout le monde rougissoit pour elle de l'éfronterie avec laquelle elle le persecutoit.

La Maréchale de la Mothe sa Mere, autrefois Gouvernante de Monseigneur, & qui avoit marié au Duc de Vantadour une autre de ses filles qui ne se conduisoit pas plus sagement que la Duchesse de la Ferté, ne fut pas long tems à s'apercevoir du dessein de cette derniére; & pour conserver à sa Maison un peu de reputation qui luy restoit, elle résolut de remettre dans le bon chemin la Duchesse de la Ferté. Elle luy fit pour cet éfet de grandes remontrances avec toute l'autorité que peut prendre une Mere; & comme elle avoit de l'experience dans les affaires de cette nature, elle luy representa tres-vivement tous les inconveniens qui pouvoient en arriver: Mais cela ne servit qu'à rendre plus reservée la Duchesse de la Ferté, qui ne luy communiqua depuis que ce qu'elle ne pût luy cacher, pendant qu'elle exposoit aux yeux de tout le monde des actions qui faisoient honte aux plus dereglées, & dépit aux plus pacifiques & aux plus retenuës. S'étant un jour trouvée avec Mon-

Monseigneur en un lieu qu'il n'est pas néceſſaire de nommer, & où il y avoit bonne compagnie, elle jugea à propos de faire une tentative, & voici comme elle s'y prit, aprés avoir dit les choſes du monde les plus hardies.

Monſeig. s'étant mis à loüer les beaux cheveux, à l'occaſion de ceux de Madame de la Ferté, qui étoient tres beaux à la verité, & d'une fort belle couleur. *Si vous m'aviez vû décoifée*, Monſeigneur, luy répondit-elle, *vous trouveriez les miens bien plus beaux que vous ne faites. Vous aurez cette ſatisfaction quand il vous plaira*, ajoûta-t-elle ; & baiſſant en même tems la tête pour mieux luy faire voir la quantité qu'elle en avoit, elle porta ſa main dans un endroit que la bienſeanne me permet pas de nommer.

Il y a apparence que Monſeigneur ne s'en aperçût pas ſur le champ, au moins il ne fit ſemblant de rien juſques à ce qu'il vid ſa chemiſe un peu en deſordre. Une action de cette impudence luy fit plus de honte qu'à celle qui l'avoit faite ; & la Ducheſſe de la Ferté voyant qu'il ſe retiroit dans une eſpéce de confuſion pour racommoder ſa chemiſe, & la compagnie ayant remarqué l'embar-

ras de Monseigneur, jugea bien que la Duchesse avoit profité de l'occasion pour luy dire tacitement qu'elle ne seroit pas fachée d'entrer avec luy dans un examen plus particulier. Le changement qu'elle vid sur les visages ne la déconcerta point. *En verité Monseigneur*, luy dit-elle, *ce que vous faites là n'est guéres honnête: Est-ce devant les Dames qu'il faut venir raccommoder sa chemise? Si mon Epoux voyoit cela, il n'en faudroit pas davantage pour le rendre jaloux.*

Ces paroles firent un éfet tout contraire à ses intentions, & Monseigneur y trouva tant de dégoût, qu'il laissa tomber la conversation, & empêcha par ce moyen l'Heroïne d'aller plus loin. La compagnie s'étant separée, & chacun s'étant retiré, la Duchesse de la Ferté alla de ce pas rendre visite à deux ou trois Dames de son caractere, & leur dit qu'elle venoit de voir un homme qui n'étoit pas homme. Ces Dames naturellement curieuses, comme le sont presque toutes les femmes, ne sachans de qui la Duchesse vouloit parler, & desirans avec passion de le savoir, la prierent de parler plus intelligiblement, & de leur dire dequoy il s'agissoit: Elle fit quelques façons;

çons ; mais enfin preſſée, c'eſt de Monſeigneur, dit-elle, qui ne ſera jamais ſi honnête homme que ſon Pere. Cette réponſe fut encore trouvée obſcure, & la Ducheſſe priée de ſe mieux expliquer; mais elle n'en voulut rien faire quelque choſe qu'on pût luy dire. Mais comme elle avoit à faire à des perſonnes intelligentes, & bien aguerries dans tout ce qui regarde la galanterie, elles n'eurent pas de peine à bien juger de la choſe, & à tirer de l'aventure des cheveux dont elle leur fit le détail, les conſéquences néceſſaires.

La choſe s'étoit paſſée trop publiquement pour ne pas venir à la connoiſſance du Roy, auſſi fût-il informé de tout. Il eût horreur d'une éfronterie de cette force, & en fit des plaintes à la Maréchale de la Mothe, la priant de faire en ſorte que ſa Fille changeât de conduite ou qu'autrement il ſeroit obligé de s'en plaindre à ſon Epoux même. Ce n'étoit peut-être pas le meilleur moyen de la rendre plus ſage; car le Duc de la Ferté étoit un homme fort dereglé, qui ne ſe ſoucioit ni de la réputation de ſa Femme, ni de la ſienne propre, & qui ne ſongeoit qu'à boire & à courir de Bordel en

Bordel, ſans ſe mettre en peine de ce qu'on pouvoit dire ou ne dire pas.

Monſeigneur ne garda pas long-tems ſon ſang froid. Le Concierge de Verſailles avoit une fille d'une beauté ſinguliere. Il la vid & s'en rendit amoureux. Elle avoit les yeux noirs & vifs, le front & le nez bien faits; la bouche petite, & relevée, les levres vermeilles; le teint fort beau & fort uni. Elle rioit avec tant de grace, qu'elle reveilloit la tendreſſe juſques au fond du cœur. Elle avoit au reſte les cheveux noirs, la taille grande, l'air bon, la main courte & charnuë, le bras beau; & pour l'eſprit elle l'avoit bien tourné, accommodant, & inſinuant, & quand elle vouloit plaire, il étoit extrémement dificile de ſe défendre de ſes charmes.

C'eſt aſſez l'ordinaire que les Dames cherchent à ſe faire valoir par la reſiſtance. C'étoit peut-être la maxime de celle-ci. Quoy qu'il en ſoit Monſeigneur ne trouva pas auprés de cette belle autant de facilité qu'il s'en étoit promis: Et quoy qu'elle ne fût pas de qualité, elle ne laiſſa pas de faire la rencherie, & d'inſinuer par les ceremonies exterieures, que les Bourgeoiſes ſont auſſi délicates que les

les autres ſur le chapitre de l'honneur.

Monſeigneur croyant que l'inégalité qu'il y avoit entre luy & cette fille devoit le diſpenſer de ſoupirer long-tems,& s'imaginant qu'il n'étoit pas néceſſaire de faire les démarches qu'on fait d'ordinaire auprés des perſonnes d'une plus haute volée, crut qu'il n'avoit qu'à parler pour être écouté, & qu'à demander pour en venir incontinent à la concluſion. Un jour qu'il ſe promenoit dans le Parterre de Verſailles, il aperçût cette fille qui conſideroit des fleurs. Il l'aborda, & la trouvant beaucoup plus reſervée qu'il n'avoit cru, il voulut prendre quelques libertés, & ſe prévaloir des égards qu'elle devoit avoir pour luy. Elle le répouſſa, & voyant que ſes refus le rendoient plus entreprenant, elle s'échauffa d'autant plus, & luy déchira ſa Cravate. Monſeigneur rebuté par une réſiſtance ſi opiniâtre jugea à propos de n'aller pas plus loin, & crut ſagement qu'il avoit mal choiſi la conjonĉture & le lieu. Il rejoignit donc ſa ſuite dans ce déſordre; & comme on l'avoit vû parler à la Demoiſelle, on ſe douta du ſujet de la querelle, & on devina facilement qui avoit déchiré ſa Cravate.

Ce contretems le rendit encore plus amoureux qu'auparavant : Il résolut donc de luy parler en particulier, & de voir si la chambre ne luy seroit pas plus favorable que le Parterre. L'entrevûe fut aussi-tôt obtenue que demandée : Les Amans eurent un tête à tête de plusieurs heures, & Monseigneur trouva par experience que la belle n'étoit pas si cruelle qu'elle luy avoit paru. Tout le monde se retira content : Tout se passa à souhait, & l'on convint de se revoir souvent. Ce commerce dura plusieurs années : La Belle devint grosse, à ce qu'on dit, & ayant perdu par sa grossesse une grande partie de ses attraits, Madame de Polignac remplit la place vaquante, & trouva le secret de toucher le cœur de Monseigneur.

Madame de Polignac avoit le visage rond, le nez bien fait, la bouche petite, les yeux brillans & fins, les traits délicats, & le teint fort beau. Elle rioit de mauvaise grace; sa taille n'étoit pas des plus belles, ni des mieux dégagées, & sans la beauté de son visage on ne se seroit guéres bien accommodé de son air. Elle avoit au reste les cheveux bruns, le sein admirable, la gorge, les mains &

les

les bras à ſouhait. Elle avoit l'eſprit vif & agréable quand le jeu luy plaiſoit. La pluralité d'Amans étoit un grand ragoût pour elle; & pour le reſte on pouvoit moins l'accuſer de méchanceté, que de diſſimulation, d'inégalité, & d'imprudence. Elle aimoit tout ce qu'on apelle plaiſirs juſques à la débauche, & il paroiſſoit de l'emportement dans ſes moindres divertiſſemens.

Le Marquis de Crequi qui aimoit déja Madame de Polignac & qui en étoit aimé, fut au deſeſpoir lorſqu'il s'aperçût que Monſeigneur alloit être ſon Rival. Il ne ſavoit quel party prendre. Il avoit la bienveillance de Monſeigneur, & je pourrois dire ſa confidence, qu'il eut été bien aiſe de conſerver; mais d'un autre côté il ne pouvoit ſe réſoudre à renoncer à ſa Maîtreſſe, & étoit au deſeſpoir de ſe voir ſur le point de la perdre. Il comptoit qu'elle l'aimoit tendrement, & ne croyoit pas qu'elle le changeât volontiers pour un autre: Mais enfin il redoutoit un Rival de la conſéquence de Monſeigneur. Dans cette incertitude, & chancelant entre la crainte & l'eſpérance, il réſolut de faire tous ſes éforts pour conſerver les bonnes graces de ſon

Prin-

Prince, & le cœur de ſa Maîtreſſe. Il conſideroit que Madame de Polignac s'accommoderoit aſſez aiſément de deux Amans en même tems; & il n'étoit pas de ces ſcrupuleux dont la fauſſe délicateſſe ne leur permet pas de partager un cœur avec perſonne. Eſt-ce un ſi grand mal, diſoit-il, que d'aimer avec Monſeigneur? Non, ajoûtoit-il.

*Un partage avec Jupiter*
*N'a du tout rien qui deshonore.*

Mais ce n'étoit pas le tout: il s'agiſſoit de ſavoir ſi Monſeigneur ſeroit bien aiſe de partager avec luy. De luy en faire la propoſition c'étoit riſquer tout ce qu'il vouloit conſerver, & il voyoit trop d'inconvéniens à faire une telle démarche. Aprés y avoir bien penſé il réſolut de ſe faire honneur de la néceſſité, & d'ofrir ſes ſervices à Monſeigneur pour cette conquête, aprés avoir pris des meſures avec la Dame. Le commerce du Marquis de Crequi & de Madame de Polignac étoit fort ſecret, & ces Amans ne doutoient pas qu'ils ne s'empêchaſſent d'être ſoupçonnez à l'avenir en agiſſant avec la même précau-
tion

tion qu'ils avoient eüe juſqu'alors.

Le Marquis de Crequi avoit déja entretenu ſa Maîtreſſe des ſentimens que Monſeigneur avoit pour elle, & quoy que ce Prince ne luy eût encore parlé de rien, comme elle étoit habile à juger du cœur des gens, elle s'étoit bien aperçûë des progrés qu'elle avoit fait ſur le ſien. Cette Belle fut ſi contente de la franchiſe du Marquis qu'elle luy promit de l'aimer éternellement, & de le traiter ſi bien qu'il auroit ſujet d'être content. Le Marquis étoit ſi bien avec Monſeigneur qu'il ne doutoit pas que cet illuſtre Rival ne luy fît confidence de ſa paſſion pour Madame de Polignac. Ce qu'il avoit cru arriva. Non ſeulement il luy en parla, mais même il le pria d'entretenir Madame de Polignac de ſa paſſion, en attendant qu'il pût l'en entretenir luy-même. S'il s'en aquita bien ou mal c'eſt ce qu'il n'eſt pas dificile de deviner; mais enfin il ne fut pas fâché d'une pareille commiſſion, parce qu'il eſperoit par là travailler plus utilement pour luy-même ſans être ſoupçonné de rien.

Quelques jours aprés Monſeigneur alla voir Madame de Polignac, & luy dit

dit en entrant, Je viens pourvous dire, Madame, que j'ai de l'amour, que c'eſt vous qui me l'avez donnée, & qu'une autre auroit entrepris inutilement de le faire. Je ſuis volontiers le penchant de mon cœur : Qu'il eſt paſſionné, Madame; & que vous ſeriez injuſte de le rebuter! Que vous étes cruel, Monſeigneur, de venir ainſi troubler un repos dont je ne ſuis redevable qu'à mon indiférence, répondit Madame de Polignac! Hé! ne m'aimez pas je vous en conjure, car je ſens bien que je ne ſaurois m'empêcher de vous aimer. Sur cela Monſeigneur ſe jetta à ſon cou & l'embraſſa le plus tendrement du monde. Que je vous ſuis obligé, Madame, des bontés que vous avés pour moy ! La ſuite vous fera voir que je n'en ſuis pas indigne, & je vous en témoigneray ma reconnoiſſance par l'amour du monde le plus violent & le plus parfait. Une faveur prompte & qu'on accorde de bonne grace eſt une double faveur. Dites plûtôt, Monſeigneur, répliqua-t-elle, qu'une faveur qu'on obtient ſi facilement, eſt une faveur dont on ne fait d'ordinaire guéres de cas. Je voudrois être plus dificile, mais enfin je ne le puis.

Hé!

Hé! de grace, Monseigneur, continua-t-elle, aprennés moy pourquoy je suis si tendre, & d'où vient que les mouvemens de mon cœur vous sont si favorables? C'est que vous m'aimés, Madame, réprit Monseigneur, & que vous n'avez pû me donner tant d'amour sans en prendre un peu. Voilà une décision fort juste, répondit la Belle, en luy jettant de ces regards pleins de langueur & d'éloquence, qui sont si bien entendre ce que la bouche ne sauroit exprimer. Mais j'ai une autre question à vous faire, & c'est de cette décision que dépend absolument nôtre bonheur. Je vous demande donc, Madame, si l'amour n'a de plaisirs que ceux des yeux & des paroles? Une Dame de ma connoissance qui connoît parfaitement bien l'amour, m'a dit qu'il en a de plus doux, répondit Madame de Polignac. Goûtons les donc, Madame, s'écria Monseigneur en l'embrassant. La Belle ne fit qu'autant de resistance qu'il en falloit pour rendre le plaisir plus doux; mais enfin la pudeur de l'Amante ceda aux transports de l'Amant: L'amour eut plusieurs sacrifices, & les Amans se trouverent si bien l'un de l'autre, qu'ils con-

convinrent de ſe revoir ſouvent.

Madame de Polignac, qui comme on a dit, aimoit la pluralité des Amans, & qui en auroit plus volontiers aimé une douzaine, que d'être ingrate à un ſeul, trouvoit du tems de reſte pour contenter Monſeigneur & le Marquis de Crequi. Mais comme il eſt dificile de joüer long-tems ce perſonnage, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'empêcher de prendre party, la Belle ſe détermina en faveur du dernier. Tout le monde ſavoit les liaiſons de Monſeigneur avec Madame de Polignac; mais comme ſon Rival ſe conduiſoit avec plus de précaution peu de gens étoient bien inſtruits de ſon commerce, & la plûpart de ceux qui en parloient ne le faiſoient que par conjecture. Cependant comme les ſecrets ne vivent qu'un tems l'affaire de Crequi devint auſſi publique que celle de Monſeigneur, & les Satiriques de la Cour, commencerent à dire que ces deux Amans avoient en commun le cœur de Madame de Polignac. Les Ennemis de Crequi publioient même qu'il étoit le plus aimé, & que Monſeigneur ne ſervoit que de nombre.

Le Roy ſeut tout cela, & en fut fâché.

ché. Il en parla à Monſeigneur, & luy dit qu'il n'étoit guéres beau qu'il fût la Dupe du Marquis de Crequi, & qu'il partageât avec luy le cœur de Madame de Polignac. Monſeigneur fut ſurpris de ce langage. Il n'avoit jamais ſoupçonné le Marquis de Crequi: Au contraire il l'avoit fait le Confident de ſes Amours, & comme il étoit content des careſſes de Madame de Polignac, il crut que c'étoit un artifice de Sa Majeſté pour le détacher de cette Dame, & ne fit pas grand cas de l'avis. Le Roy pour luy faire voir qu'il étoit bien informé chercha les moyens de le convaincre. Il fit obſerver pour cet éfet le Marquis de Crequi. On fut averti qu'un Page portoit les Lettres du Marquis, & en raportoit les réponſes. On trouva moyen de le gagner, & d'en tirer une Lettre de Madame de Polignac, où Monſeigneur étoit fort maltraité. Voici ce que c'eſt.

*Vos plaintes ſont mal fondées, mon cher Marquis. Vous avez mon cœur, que ſouhaitez vous davantage? Vous vous allarmez d'un partage dont vous avez été la cauſe. Raſſeurez-vous donc Amoureux*

*que*

*que vous étes. Le gros Bourgeois a plus de sujet de se plaindre que Vous. Il est infiniment moins aimé: Vous avés toute ma tendresse, & vos soupçons me desesperent.*

Le Roy n'eût pas plûtôt leu cette Lettre, qu'il fit venir le Dauphin dans son Cabinet. Voyez, Monseigneur, luy dit-il, la maniére honnête dont on vous traite. Vous étes un Amant bien délicat de vous contenter des restes du Marquis de Crequi. Monseigneur fut extrémement surpris aprés la lecture de cette Lettre. Il auroit bien voulu se faire illusion, & trouver des raisons pour justifier sa Maîtresse & son Confident: Mais les preuves étoient si fortes, qu'il n'y avoit pas moyen d'excuser ni l'un ni l'autre. Ne pouvant donc s'empêcher de les condamner tous deux; Je l'avoüe, Sire, répondit-il à Sa Majesté, je suis la dupe de ma bonne foy: J'ay les restes du Marquis de Crequi; & cet outrage m'est d'autant plus sensible, que je ne suis pas homme à me consoler de mes disgraces par les disgraces d'autrui. On ne peut mieux punir l'insolence qu'en méprisant les insolens, & vôtre Majesté sera contente de ma conduite à cet égard.

Mon-

Monſeigneur n'eut pas plûtôt quitté le Roy, qu'il courut chez Madame de Polignac. Perfide, luy dit-il en entrant, ne craignez-vous point la juſte vengeance d'un Amant que vous trahiſſez & que vous mettez au deſeſpoir? Madame de Polignac ſurpriſe au dernier point d'un compliment ſi bruſque & ſi violent, pria Monſeigneur de s'expliquer plus clairement, & luy dit que comme elle ne croyoit pas avoir rien fait qui dût luy déplaire, elle ne ſavoit auſſi dequoy il s'agiſſoit, & ſurquoy étoient fondées des plaintes ſi vehementes. Voilà qui vous l'aprendra, reprit Monſeigneur en luy preſentant la Lettre qu'elle avoit écrite au Marquis de Crequi. Vous méritez tout le reſſentiment dont un Amant outragé peut être capable; mais malgré vôtre malice je veux conſerver le peu d'honneur qui vous reſte, & ſans faire éclater vôtre lâcheté je me contente de vous dire un éternel Adieu, & d'avoir pour vous tout le mépris que vous méritez. Madame de Polignac dans un déſordre qu'on ne peut exprimer voulut s'excuſer; mais elle le fit ſi mal, & ſon eſprit luy ſervit ſi peu dans cette occaſion, qu'Elle ne ſavoit ce qu'Elle diſoit.

Monſeigneur en fut ſi mal ſatisfait qu'il ſortit ſans luy repliquer un ſeul mot. Elle connut alors ſon imprudence ; & comme la repentance ſuit la faute de bien prés, Elle ſe jetta ſur un Lit de repos, & Elle avoit le cœur ſi gros & ſi ſerré, qu'Elle y demeura long-tems ſans avoir la force ni de pleurer, ni de ſe plaindre.

Le Marquis de Crequi ne fut pas mieux traité que Madame de Polignac. Monſeigneur luy fit les plus ſanglans réproches qu'on puiſſe s'imaginer ; l'accuſa d'infidélité, & d'avoir lâchement abuſé de ſa confidence, & luy défendit enfin de ſe préſenter jamais devant luy. Cependant comme le tems éface tout, comme Monſeigneur eſt dans le fonds bon & genereux, & que le Marquis avoit des Amis puiſſans, ſa diſgrace fut moins longue qu'on ne croyoit. Monſeigneur luy rendit ſon amitié quelque tems aprés ſon Mariage ; mais pour Madame de Polignac il ne voulut jamais renoüer avec elle.

Si Monſeigneur n'avoit qu'une paſſion médiocre pour les Dames, il en avoit une extréme pour la chaſſe, qu'il a conſervée juſqu'ici. La Cour étoit

alors à Chambor où elle prenoit tous les divertiſſemens de la Saiſon : Elle n'étoit compoſée que de gens choiſis, & le reſte étoit demeuré à Fontainebleau. On fit une grande partie de chaſſe dont les Dames devoient être habillées en Amazones. On lança un vieux Cerf qui fit voir aux chaſſeurs qu'il étoit routier, & qui leur donna tout le plaiſir qu'ils pouvoient ſouhaiter : Comme la Bête tira de longue, & donna pluſieurs fois le change, le jour étoit ſi avancé qu'on deſeſperoit de la prendre. Monſeigneur qui eſt infatigable à la chaſſe s'opiniâtra à la pourſuite & piqua de toute ſa force, accompagné du Duc d'Anguien, aujourd'huy Prince de Condé, & du Duc de Vandôme. Ils allerent ſi loin que la nuit les ſurprit ſans qu'ils puſſent réjoindre leur troupe : Et comme ils étoient dans un pays couvert & aſſez mal habité, il étoit plus de dix heures du ſoir qu'ils n'avoient encore pû trouver de Maiſon. Le hazard les conduiſit enfin à un méchant Bourg compoſé de cinq ou ſix Maiſons. Ils demandent un Cabaret, & n'en trouvent point, & pour les conſoler ils apprenent qu'ils ont encore quatre lieües à faire avant que d'en trou-

ver. Ils demandent la Maison du Curé, on la leur montre. Ils frapent à la porte du Curé, luy disent qu'ils sont des étrangers que la nuit a surpris dans les bois, & qui ne savent où aller tant ils sont las & fatiguez: Qu'ils n'ont pû trouver à loger dans son Bourg, & qu'ils le prient de leur donner le couvert. Le Curé voyant trois Cavaliers qui avoient la mine de valoir quelque chose, sachant d'ailleurs qu'on ne pouvoit les loger dans le Bourg, où il n'y avoit que de pauvres Païsans, & qu'il leur faudroit peut-être marcher toute la nuit sans trouver le Cabaret qu'on leur avoit indiqué, parce que le chemin étoit fort dificile à tenir, leur répondit qu'il les logeroit volontiers, & qu'il leur feroit la meilleure chere qu'il pourroit. Mais, Messieurs, ajoûta le Curé, je dois vous dire à l'avance que je n'ai ni Valet ni Servante, & qu'il faut s'il vous plaît que vous ayez soin vous-même de vos Chevaux: pour le reste nous ferons vie de Garçons; & vous serés toûjours moins mal chez moy que vous ne seriés dans le Bourg. C'est le mieux du monde, Monsieur le Curé, répondirent les Cavaliers, & nous vous sommes obligez. Là-dessus le Curé les
pria

pria d'entrer, & de mettre les Chevaux à l'Ecurie: Il leur montra le Grenier au foin, & leur dit d'y monter & d'en jetter à leurs Chevaux. Monseigneur y vouloit monter, mais le Duc de Vandôme l'en empêcha.

Cela étant fait le Curé les mena à la Cuisine, & leur dit le plus naturellement du monde, qu'il n'avoit pour tout régale qu'un quartier de Mouton à leur donner, qu'il mit à la Broche sur le champ: Et comme il étoit obligé d'agir dans la Maison, il pria un des Cavaliers de tourner la Broche. Monseigneur voulut avoir ce plaisir, & éprouva dans cette rencontre que ce n'est pas chez les Princes & chez les Grands qu'on se divertit le mieux. Le quartier de Mouton étant cuit, & servi, Monsieur de Vandôme dit, mais que boirons-nous, Monsieur le Curé? Il me reste une Barrique d'assez bon vin, répondit-il: Elle n'est pas encore percée; prenez cette chandelle, vous qui n'avez encore rien fait, dit-il au Duc de Vandôme, & nous irons tous deux la percer, en attendant, Messieurs, dit-il aux autres, vous vous passerez s'il vous plaît de lumiere. Le vin venu on soupe aux dépens du quar-

tier de Mouton, & d'un bon gros morceau de pain noir. Mais tout eſt bon quand on a bien faim.

Aprés le Soupé ſes Hôtes luy demandent où il vouloit les faire coucher. Il leur répondit qu'il n'avoit que ſon ſeul Lit qu'il leur donnoit de tout ſon cœur, & qu'ils s'accommodaſſent du mieux qu'ils pourroient. Monſeigneur ſe coucha ſeul dans le Lit du Curé, & les Ducs d'Anguien & de Vandôme porterent de la paille dans la Chambre, & s'y coucherent avec le Curé. Le lendemain il dit à ſes Hôtes qu'il leur demandoit un quart d'heure pour aller dire ſa Meſſe, & qu'il ſeroit à eux tout auſſitôt. Il ne fut pas plûtôt à l'Egliſe qu'ils montent ſur leurs Chevaux & s'en vont.

Le Curé de retour ne trouvant point ſes Hôtes crut avoir logé des voleurs; viſita ſa Maiſon, & ne trouvant rien de déplacé, il ſe contenta de les accuſer d'ingratitude & de malhonnêteté de s'en être allez ſans luy dire Adieu aprés la maniére honnête avec laquelle il les avoit traitez.

Cependant la Cour étoit fort allarmée de l'abſence de Monſeigneur: perſon-

ſonne ne ſavoit dequoy il étoit devenu, & le Roy & Monſieur de Montauſier commençoient à être fort en peine lorſque Monſieur le Dauphin arriva, & raſſeura tout le monde par ſa preſence.

Il n'eut pas plûtôt mis pied à terre, qu'il alla ſaluer le Roy, auquel il conta ſon aventure, & la naïveté du Curé; fit en peu de mots, comme vous pouvez croire, la deſcription de leur repas, & finit en aſſeurant Sa Majeſté, que de ſa vie il ne s'étoit mieux diverti, ni n'avoit fait meilleure chere. Le Roy trouva l'aventure ſinguliere, & le procedé du Curé ſi naïf & ſi naturel, qu'il voulut voir le perſonnage. On dépécha d'abord un Exempt des Gardes avec un Caroſſe à ſix Chevaux. Le pauvre Curé qui n'avoit pas accoutumé de voir un ſi ſuperbe apareil, ne fut pas peu ſurpris; mais il le fut encore bien davantage aprés que l'Exempt luy eut apris qu'il avoit ordre de le mener à la Cour. Le pauvre Curé voulut s'excuſer, & produiſit les meilleures raiſons dont il pût s'aviſer; mais l'Exempt luy fit entendre que tout cela étoit inutile, qu'il avoit ordre de l'emmener à quelque prix que ce fût, & que le plus court étoit de monter dans

ce Carroſſe, ou qu'il l'y feroit mettre de force. Le Curé luy demanda une demie heure qu'il employa à ſonger à ſa conſcience, & à repaſſer ſur ſa vie pour voir ce qu'il pouvoit avoir fait qui eût déplû à ſa Majeſté. Aprés cet examen dont il fût aſſez content, voyant qu'il n'y avoit point à reculer, il prend ſon parti, monte en Caroſſe, & arrive à la Cour d'aſſez bonne heure. Le Roy ayant été averti de ſon arrivée, commanda qu'on le fît venir.

Le Roy commença d'abord par luy faire une rude Mercuriale, luy dit que tout ſon voiſinage ſe plaignoit de luy ; qu'il ſavoit de ſes nouvelles, & qu'il étoit bien informé que non content de faire pluſieurs méchantes actions, il avoit recelé trois voleurs la ſemaine paſſée. Le Curé qui étoit un homme groſſier, mais ſenſé, répondit reſpectueuſement, que ſa conſcience ne luy réprochoit rien d'indigne de ſon caractere, qu'il croyoit avoir toûjours vécû en bon Eccleſiaſtique & en honnête homme, qu'il obligeoit autant qu'il le pouvoit tous ceux qui avoient beſoin de luy, & qu'il ne croyoit pas que perſonne eût contre luy aucun juſte ſujet de plainte : Qu'à l'égard

gard des trois voleurs qu'on avoit dit à Sa Majesté qu'il avoit recelé la semaine passée, il étoit vray que trois Cavaliers étoient venus fraper à sa porte vers les dix heures du soir demandant à loger; & là-dessus il luy conta le fait d'un bout à l'autre avec une naïveté à faire étoufer de rire un homme moins grave que le Roy. Il est vray aussi, Sire, ajoûta-t-il qu'aprés avoir traité ces gens du mieux qu'il m'a été possible, ils s'en sont allez pendant que je disois la Messe; ce que j'ai trouvé vilain & mal honnête. Tout ce que je puis dire à vôtre Majesté, c'est qu'ils ne m'ont rien pris, & qu'à l'incivilité prés je les croy d'honnêtes gens. Mais répondit le Roy, connoîtriez-vous ces gens-là si vous les voyiez? Je croy qu'oüi, Sire, répliqua le Curé. A peine avoit-il parlé que Monseigneur, qui écoutoit la conversation de la Chambre prochaine, parut tout à coup, & passa dans la Chambre opposée. Le Curé ne l'eut pas plûtôt aperçû qu'il s'écria, Sire, en voilà un. Le Prince de Condé étant sorti dans le même tems, Sire, dit-il, en voilà un autre. Le Prince de Condé n'étoit pas encore entré que le Duc de Vandôme paroissant,

Sire, les voilà bien tous trois, s'écria le Curé. Le Roy se tenoit les côtez à force de rire, luy qui ne rit pas souvent. Il vous les faut faire voir de plus prés, Monsieur le Curé, dit alors le Roy, & sur cela il les fit apeller. Ils vinrent accompagnez de presque toute la Cour, firent mille amitiez à Monsieur le Curé, le remercierent de sa bonne chere, & luy protesterent qu'ils n'avoient jamais fait un meilleur repas que chez luy. Le Curé leur fit le meilleur compliment qu'il put, & leur dit que s'il avoit eu l'honneur de les connoître, il leur auroit reudu la déference qui leur étoit duë; mais qu'il les assûroit qu'ils n'auroient pas fait meilleure chere pour cela, & qu'il leur avoit donné tout ce qu'il avoit de meilleur.

Aprés que la Cour se fut donné la Comedie, & qu'on se fut bien diverti de l'aventure, le Roy demanda au Curé, combien sa Cure luy valoit de revenu. Le Curé dit au vray ce qu'il en retiroit. Ce n'est pas assez, répondit le Roy. Il ne tiendra qu'à Vostre Majesté, Sire, repliqua le Curé de me rendre plus grand Seigneur. Je ne suis pas ambitieux & je ne demande qu'à vivre.

Y a-t-il quelque chose dans vôtre voisinage qui vous accommode, luy dit alors le Roy ? Il y a, Sire, une Abbaye de deux mille livres de rente. Vous étes trop galant homme pour vous la refuser, repartit le Roy : Je vous la donne, & vous meritez quelque chose de meilleur. Le Roy luy fit de plus donner deux cents Pistoles pour son voyage, & ramener en Carosse à six Chevaux avec la même ceremonie qu'il étoit venu.

Le Roy qui depuis long-tems étendoit ses conquêtes à droit & à gauche, songeoit tout de bon à la Monarchie Universelle. Toutes les Puissances de l'Europe étoient divisées les unes contre les autres : chacun faisoit la Cour au plus fort, & l'Angleterre avoit un Roy entiérement devoüé aux interêts de la France. Les affaires de l'Empire étoient delabrées, & la plûpart des Ministres de l'Empereur recevoient des pensions de la Cour de France. Les Hongrois remuoient sourdement, & les Turcs violans tous les jours la Tréve, faisoient continuellement des avanies à la Cour Imperiale. La plûpart des Electeurs étoient divisez & mécontens, & les bien intentionnez se plaignoient hau-

tement du désordre qu'ils voyoient dans l'Empire, & n'étoient pas assez puissans pour y remedier. La France profitant de la confusion generale, faisoit négotier avec les Electeurs pour tâcher de les mettre dans ses interêts: Ses Ministres disoient publiquement que Sa Majesté Imperiale n'avoit ni assez de puissance ni assez d'habileté pour soûtenir le fardeau des affaires, & pour rétablir l'Empire dans sa premiére splendeur. Le mauvais succés des affaires confirmant la verité de ces plaintes; & les Louïs de la France se répandant à propos dans toutes les Cours d'Allemagne, faisoient naître de nouvelles divisions, & gagnoient tous les jours au Roy de nouvelles créatures. Il étoit déja assûré du sufrage de quelques Electeurs, & l'on travailloit actuellement à s'assûrer de celuy de Baviere. Pour cet éfet on faisoit négotier le mariage de Monseigneur avec Anne Marie Victoire de Baviere, Sœur aînée de son Altesse Electorale d'aujourd'huy, qui s'est signalée dans les guerres de Hongrie, & qui joüe de l'heure qu'il est un si glorieux personnage, puisqu'Elle travaille à la conservation de la liberté commune, & qu'Elle n'épargne

pour

pour celà ni sa personne, ni ses grands biens.

Comme le Duc de Baviere n'étoit pas alors d'un âge à entrer bien avant dans les affaires, & que l'Electrice sa Mere, fille de Victor Amedée Duc de Savoye & de Christine de France, vouloit absolument ce mariage, il fut enfin conclud bien-tôt aprés, c'est-à-dire en 1680. au mois de Mars.

Anne Marie Victoire de Baviere avoit le teint brun & basané, les cheveux noirs, le visage long & décharné; les yeux grands & pleins de feu, les sourcils épais, la taille médiocre, le bras maigre, la main seche, & les doigts longs. Les qualitez de l'âme reparoient richement les défauts du corps. On ne pouvoit pas avoir plus d'esprit qu'elle en avoit; mais il étoit un peu chagrin, severe, & pointilleux. Quelques-uns ont dit que cela venoit du peu de contentement qu'elle avoit à la Cour de France; mais pour moy je croi qu'il y avoit beaucoup de naturel, & ce qui me le fait croire est, qu'elle a toûjours été la même dans la prosperité & dans l'adversité: Au reste elle avoit l'ame grande, le cœur bon, & des maniéres veritablement Royales.

Ce Mariage ne fut pas plûtôt conclu, que le Roy qui croyoit être audelà de ses espérances parce qu'il voyoit les choses au point qu'il les souhaitoit, obligea les Turcs à rompre la Tréve avec l'Empereur, fit faire plusieurs remises au Comte de Tekely, & porta enfin les Ottomans à faire le siege de Vienne avec une Armée de 200000. hommes.* Cette Ville le Siege de l'Empire, fut fort pressée, & le secours arriva fort à propos. Les Turcs furent batus, leur Armée fut toute dissipée, leur bagage entiérement perdu, & jamais victoire ne fut plus complette que celle des Imperiaux.

Un revers si peu attendu ne déconcerta pas peu le Roy qui attendoit avec une Armée de cinquante mille hommes le dénouëment d'un siege de cette importance. Il comptoit si fort que Vienne tomberoit entre les mains des Ottomans, qu'il voulut se faire honneur d'observer en apparence le traité de Nimegue, non en vûe que l'Empereur fût mieux en état de faire tête à l'Ennemi commun, comme le publioient les Ministres de la France; mais dans l'espérance que Vienne succombant, l'Empire par conséquent se

* 1683. trou-

trouveroit ébranlé jusques dans ses fondemens; & que ce lui seroit un prétexte de faire entrer en Allemagne l'Armée qu'il avoit déja en Alsace, afin de repousser un Ennemi qu'il y avoit attiré, & de s'emparer en même tems de l'Empire. Ce dessein paroissoit d'autant mieux concerté, qu'il sembloit que la necessité auroit obligé les Electeurs d'implorer le secours d'un Etranger, en cas que la Maison d'Autriche fut devenuë tout-à-fait incapable de soûtenir la gloire & la dignité de l'Empire, & de le garentir des attentats des Ottomans.

L'Electeur de Baviere à qui l'âge & l'experience donnoient tous les jours de nouvelles lumiéres, ne fut pas longtems à reconnoître qu'il n'avoit pas pris le bon parti, & qu'on luy avoit fait faire une méchante manœuvre. L'Empereur d'un autre côté voyant qu'il luy étoit tres important de détacher ce Prince des interêts de la France, luy ofre sa Fille en mariage. La proposition est acceptée, & son Altesse Electorale eut quelque tems aprés le commandement de l'Armée de Hongrie.

Voilà l'état où étoit alors l'Europe. Revenons à Madame la Dauphine.

Cette

Cette Princesse fût reçûë en France avec une joïe generale. Le Roy lui fit tous les honneurs qu'elle pouvoit desirer, & l'on peut dire que son crédit ne pouvoit être plus grand auprés de Sa Majesté, sur tout depuis qu'elle eût donné des Princes à la France. Ce qui fit faire à plusieurs des reflexions Satiriques, & selon toutes les apparences tres mal fondées. Mais Madame la Dauphine sentit le contrecoup du changement de l'Electeur son Frere. Le Roy luy en parla d'une maniére assez dure; & soit que cette Princesse ne pût soufrir les duretez, soit qu'elle connût l'injustice des desseins de la France, ou qu'étant si proche elle s'aperçût qu'on en vouloit à la liberté de sa patrie, & de toute l'Europe en general, elle résolut de donner avis à son Frere de ce qui se passoit, & pour cet éfet elle luy écrivit un peu avant la Déclaration de la presente guerre la Lettre qui a tant fait de bruit. Cette Lettre fut interceptée, & on la trouva contraire aux intérêts de l'Etat. La médisance a publié que ce fut la cause de sa mort; mais ce qu'il y a de certain est, que cette affaire la ruïna dans l'esprit du Roy. On en peut juger par des vers

qui furent faits en ce tems-là par une troupe d'illuſtres débauchez. On introduit un homme qui vient de la Cour, & à qui l'on demande des nouvelles.

*Madame la Dauphine*
*A-t-elle du pouvoir,*
*Comme l'on s'imagine*
*Qu'elle en devroit avoir?*
*Son pouvoir ſe publie;*
*Mais l'on s'aperçoit bien*
*Que ſans la Comedie*
*Elle ne pourroit rien.*

Voici pour Monſeigneur.

*Que fait dans ſon bel âge*
*Monſeigneur le Dauphin?*
*Eſt-il toûjours ſi ſage?*
*Va-t-il toûjours ſon train?*
*Il n'aime que la Chaſſe,*
*Cela luy coûte peu,*
*Quand ce plaiſir le laſſe*
*Il revient à ſon feu.*

Quoi que l'amour ſoit la plus violente de toutes les paſſions, elle a neanmoins ſes intervalles comme les autres. La débauche étoit alors plus à la mode

que l'amour. Les Dames se trouvans donc sans occupation, étoient obligées de se divertir entr'elles; mais comme leurs plaisirs sont toûjours fort insipides lorsque les hommes n'en sont point, elles ne furent pas long-tems à se lasser d'une si triste vie. Ce qui contribuoit beaucoup à les faire négliger étoit, que presque toute la jeunesse de la Cour donnoit, comme on a déja dit, dans la débauche, & que Monseigneur ne paroissoit pas fort échaufé pour le beau Sexe, & n'avoit pas de plus forte passion que la chasse. Les Dames qui se piquoient d'avoir de la beauté étoient fâchées ou de n'avoir pas été du tems du Pere, ou que le Fils n'eût pas les mêmes inclinations que luy. Ce n'est pas que le Roy n'aimât toûjours à se divertir; mais comme il n'avoit plus la même vigueur, & qu'il avoit jetté son grand feu, il étoit devenu sobre par necessité, & ennemi du grand nombre. Ces tristes reflexions les desesperoient lorsque tout à coup Monseigneur prit une genereuse résolution, & jetta les yeux sur une certaine Femme de Chambre de Madame la Dauphine. Cette fille étoit belle à la verité, & Monseigneur ne pût la consi-

ſiderer ſans s'en rendre amoureux. Il ne prit pas la peine de luy dire luy-même qu'il avoit de l'amour, & toute la façon qu'il fit, fut de luy faire dire par un Valet de Chambre les ſentimens qu'il avoit pour elle. La Belle ſenſible au dernier point à l'honneur que Monſeigneur luy faiſoit, y répondit de bon cœur, & aſſûra l'entremetteur qu'elle étoit prête à ſatisfaire les deſirs de ſon Maître. On convint enfin de l'entrevûë & des conditions, & tout fut executé de bonne foy le lendemain. La choſe ne pût ſe faire ſi ſecretement, que Joyeuſe autre Valet de Chambre ne s'en aperçût. Il déméla toute l'intrigue en fort peu de tems ; & comme il étoit fâché que Monſeigneur ne ſe fût pas ſervi de ſon Miniſtere, il en fit avertir le Roy ſous main. Monſeigneur fut admonété, & la Femme de Chambre chaſſée. Les Dames furent au deſeſpoir que ce commerce eût duré ſi peu. Elles avoient compté qu'un exemple de cette nature remettroient tous les Cavaliers dans le bon chemin, & feroient revenir le bon tems: cependant comme l'avenir leur donnoit de grandes eſpérances, elles crurent avoir lieu de ſe conſoler. Madame la Dauphi-

ne

ne ne fut pas si traitable: Elle fit de grands reproches à Monseigneur, & luy dit tout ce qu'une femme fiére & outragée par l'endroit le plus sensible, est capable de dire. Ce démélé ayant éclaté, & chacun en parlant comme on fait ordinairement de tout, selon sa passion & ses intérêts, un certain Poëte croté fit sur cela le méchant Vaudeville qui suit

*Si la Dauphine est en courroux*
*Contre Monseigneur son Epoux,*
*C'est parce qu'il veut faire,*
*Hé bien*
*Comme le Roy son Pere,*
*Vous m'entendez bien.*

Monseigneur qui comme on l'a dit au commencement, a de la vertu & de la sagesse, & peu de penchant au vice, se voyant observé de toutes parts, se faisoit un plaisir de tromper ses Argus pour se venger; & comme la dificulté augmente le desir, le ressentiment fit ce que les mauvais exemples & les méchans conseils n'auroient peut-être pas été capables de faire. On n'eut pas plûtôt chassé la Fille de Chambre, que Monseigneur jetta

ta les yeux sur une des Filles d'honneur de Mad. la Dauphine. Cette Demoiselle n'avoit rien de beau à prendre les choses en détail, mais à la considerer en gros elle étoit de ces beautez naturelles qui plaisent malgré qu'on en ait : La facilité qu'il avoit à la voir fit ce qu'auroit fait la beauté la plus achevée; & comme il pouvoit l'entretenir commodément & quand il vouloit, il ne la rencontroit point qu'il ne luy dît quelque chose de doux. Il eit vrai que leurs conversations étoient un peu étranglées. Monseigneur étoit observé par son Pere & par son Epouse, & il n'osoit parler à sa Maîtresse qu'en passant. Il auroit bien voulu faire négotier; mais la dificulté étoit de trouver un Confident qui luy fut fidéle, & qui sous ombre d'être amoureux luy-même pût entretenir sa Maîtresse de l'amour qu'il avoit pour elle. La contrainte où il étoit luy fit jetter les yeux sur le Marquis de Biran qui s'étoit nouvellement marié. Ce Marquis étoit bien fait pour le corps & pour l'esprit; & il n'y avoit que son mariage qui fît craindre à Monseigneur pour la reputation de la Demoiselle. Biran leva la dificulté, & comme il avoit bonne

envie

envie de rendre ſervice à ſon Prince, il luy repreſenta qu'on parloit également d'une fille galante ſoit que ſon Amant fût marié ou qu'il ne le fût pas; que le *qu'en dira-t-on* n'étoit pas ſi fort à craindre, & qu'aù reſte on ſauroit un jour qu'elle ne l'avoit écouté qu'en faveur du Prince de l'Europe le mieux fait; ce qui ſeul ſeroit ſufiſant pour rétablir ſa réputation quand même elle auroit ſoufert quelque atteinte. Quoi que ces raiſons ne fuſſent pas trop bonnes, Monſeigneur qui ne pouvoit faire rien de mieux, ſe réſolut à paſſer par deſſus les inconveniens qu'il prevoyoit. Il ſentoit bien qu'une négotiation de cette nature auroit été plus aſſûrée entre les mains d'une perſonne à marier, parce qu'on auroit crû que le négotiateur travailloit pour ſoy-même; ce qui auroit prévenu l'éclat & les ſoupçons. N'y ayant donc pas moyen de faire autrement le Marquis eût ordre d'aprendre à la Belle ce que Monſeigneur ſentoit pour elle.

Il ne s'agiſſoit que de trouver l'occaſion de luy parler: Elle ſe preſenta dés le même jour. Biran dit mille douceurs à cette Belle comme s'il eût agi pour ſon

compte. Il fut écouté autant favorablement qu'il eut pû le souhaiter. La voyant dans des sentimens si raisonnables, il ne jugea pas à propos de la tenir plus long-tems dans l'ignorance. Il luy dit donc, ce que je viens de vous dire, Mademoiseille, est, ce qu'on ne peut pas s'empêcher de sentir pour vous lorsqu'une fois on vous a vûë: Mais, Mademoiselle, je ne puis le dire sans soupirer, je ne vous entretiens ici que des sentimens d'un Prince qui m'a chargé de cette dificile commission, sans considerer que je ne suis pas moins sensible à vôtre mérite qu'il peut l'être luy-même. Il n'eut pas plûtôt lâché la parole qu'elle conclud que le Prince dont il vouloit luy parler ne pouvoit être que Monseigneur; ainsi elle eût moins de chagrin d'avoir pris le change, dequoi elle auroit eu de la peine à se consoler s'il eût été question de quelqu'autre. Cependant elle le pria de luy dire qui étoit ce Prince, & aprés avoir seu qu'elle avoit pensé juste, elle luy dit sans détour, qu'elle avoit déja remarqué que Monseigneur avoit quelque estime pour elle; mais qu'elle trouvoit du danger à s'embarquer avec luy; que Ma-

dame

dame la Dauphine n'entendoit point raillerie ſur ces ſortes de choſes, & que le Roy avoit aſſez fait connoître qu'il ne vouloit pas que Monſeigneur eût de Maîtreſſes, en chaſſant comme il avoit fait la Femme de Chambre. Biran répondit ſur le premier article que Madame la Dauphine ſeroit obligée de ſoufrir ce qu'elle ne pouvoit empêcher, & que Monſeigneur prenoit ſur ſon compte tout ce qui pouvoit arriver à cet égard: Que pour la ſeverité que le Roy avoit fait paroître dans l'afaire de la Femme de Chambre, il pouvoit l'aſſûrer qu'il auroit été plus indulgent ſi Monſeigneur avoit fait un choix digne de luy: Qu'au reſte il n'étoit pas de la bienſeance qu'un Prince aimât une femme de rien dans un tems ſur tout où il y avoit à la Cour tant de perſonnes diſtinguées. Qu'il ne doutoit pas que quand le Roy verroit Monſeigneur dans les ſentimens où il devoit être, il y trouvât rien à redire, puiſqu'il ſavoit mieux que perſonne combien il eſt dificile de vaincre le penchant de ſon cœur. Ceux qui ont l'autorité en main, répliqua cette Belle, ne ſe font point juſtice, & ne la font point aux autres: Ils croyent que tout leur eſt per-

permis: ce qu'ils regardent en autrui comme une faute eſt pour eux une action de prudence. Pourquoi je vous prie, chicaner Monſeigneur, & luy faire une affaire de s'être attaché à une Femme de Chambre qui valoit peut-être mieux à tous égards que Mademoiſelle de la Valiere ? Ce que vous dites eſt vrai, répliqua le Marquis; mais aprés tout, le bruit d'un Prince qui a fait l'amour auſſi long-tems & avec autant de chaleur que le Roy, ne peut pas aller bien loin; car enfin eſt-il rien de plus ridicule que le déchainement d'un homme contre un péché qu'il commet tous les jours, ou qu'il ne commet plus que parce qu'il n'a plus la force de le commettre.

La Demoiſelle qui n'étoit pas fâchée de ſe faire illuſion, & qui étoit bien aiſe que l'eſprit fût la Dupe de ſon cœur, trouva ces raiſons plauſibles, ou fit ſemblant de les trouver telles. Monſeigneur ne pouvoit pas déſirer une réponſe plus favorable que celle qu'elle fit. Plus amoureux que jamais il ne ſoûpiroit que pour l'occaſion d'entretenir luy même la Belle de ſes feux, & cette occaſion étoit difficile à trouver. On

l'obſervoit avec plus de ſoin depuis l'affaire de la Femme de Chambre, & Biran pour faire valoir ſes ſervices luy faiſoit accroire qu'on l'obſervoit encore plus exactement qu'on ne faiſoit. Biran demeura donc chargé de tout le ſecret pendant un tems aſſez conſiderable, & remplit ſi bien les devoirs de ſa commiſſion par ſes ſoins & par ſes aſſiduitez, que bien des gens le crûrent amoureux luy-même.

La Femme qu'il avoit épouſée étoit d'une qualité diſtinguée, & quoi qu'elle fût d'une beauté aſſez médiocre, elle ne laiſſoit pas d'avoir de grands agrémens: Elle aimoit ſon Mary, & elle auroit eu du chagrin d'aprendre qu'elle n'avoit que la moitié de ſon cœur. Un Prelat des plus accreditez, mais auſſi des plus galans n'oſant plus voir ſa Maîtreſſe parce qu'un jeune étourdi qui les avoit vûs enſemble, avoit fait éclater leur commerce & les avoit expoſez à la plaiſanterie de toute la Cour, s'attacha pour ſe conſoler à la Marquiſe de Biran, réſolu de luy faire ſa Cour aux dépens de ſon Epoux.

Le Prelat & la Marquiſe étoient proches parens, & comme en cette qualité

il pouvoit la voir à tout moment, ses frequentes visites augmenterent son amour. Quoi que ce Prelat ne fût rien moins qu'un habile homme, il l'étoit cependant assez pour sentir qu'il luy étoit de conséquence de se mettre bien auprés de l'Epoux, & de prevenir ses justes soupçons par des bienfaits reïterez & par la promesse qu'il luy faisoit de le constituer son Heritier. Le caractere d'Archevêque n'empêchoit pas que son amour ne fût tres violent. Il ne pouvoit se passer de voir la Marquise à tout moment, & pour pouvoir le faire avec plus de bienséance, & avec moins d'éclat, il loüa un Hôtel qui joignoit à celuy de la Marquise, & par le moyen d'une porte qu'il fit faire sur le derriere, il entroit de l'un dans l'autre, & étoit auprés de sa Maîtresse depuis le matin jusqu'au soir. La jalousie est en general une étrange passion; mais on peut dire que les Femmes la portent beaucoup plus loin que les hommes. Ceux ci ont le moyen de se venger, & les autres ne peuvent le faire qu'en courant risque de s'exposer à une honte éternelle; ainsi plus il y a de dificultez & d'inconveniens à user de represailles, plus est-il di-

ficile de soutenir de sang froid les mouvemens de cette passion, & c'est ce combat, où la vengeance se trouve aux mains avec l'honneur, qui rend une Femme jalouse plus malheureuse, & par consequent plus violente. Le Prelat savoit bien cela, aussi ne manqua-t-il pas de prendre son tems pour aprendre à la Marquise que son Epoux aimoit ailleurs. Une telle nouvelle remplit son cœur de trouble & d'émotion. Le Prelat s'en étant aperçû avec plaisir : Que vous étes bonne, Madame, luy dit-il ? Pourquoi vous chagriner d'une chose de cette nature ? Vous avez dequoi vous venger. Vôtre Epoux a une Maîtresse, & par consequent vous étes en droit d'avoir un Amant, sans qu'il soit en droit de s'en plaindre. La Loy doit être égale, & la fidelité de la Femme est fondée sur celle de son Mary. Que la vengeance est douce, Madame, & que je serois heureux si vous vouliez me choisir pour vous venger d'un Epoux qui ne connoît pas ce que vous valez !

La Marquise fut surprise de voir un Archevêque & un Parent fort proche dans de pareils sentimens, luy qui auroit dû la détourner, suposé qu'elle eût

été

été capable d'une pareille action. Elle ne luy répondit que par un regard plein d'indignation; ce qui fit croire à l'Archevêque qu'elle pouvoit ne l'avoir pas compris à cauſe des diſtractions où il avoit remarqué qu'étoit ſon eſprit. Il reſolut donc de s'expliquer plus clairement, & le fit de maniére que la Marquiſe de Biran ne douta pas qu'il n'eut envie d'étre le Miniſtre de ſa vengeance: Et quoi qu'un déſir de cette nature luy parût horrible pour un homme de ce caractere & pour un proche Parent; cependant comme elle en recevoit du bien, & qu'elle en eſpéroit à l'avenir de nouveaux bienfaits, elle ne jugea pas à propos de le pouſſer, & de le mortifier comme elle auroit fait ſans cela. Une conduite ſi moderée luy donna quelque eſpérance: Il devint plus amoureux que jamais, & pour mieux donner le change au Comte de Biran, il luy faiſoit tous les jours de nouvelles liberalitez, & ofrit même de fournir entiérement à toutes les dépenſes de ſa Maiſon.

Bien loin que le Marquis de Biran crût que les bontez de l'Archevêque fuſſent un effet de l'amour qu'il avoit pour ſa Femme, il étoit perſuadé au

contraire qu'il n'en étoit redevable qu'à la Parenté qu'il y avoit entr'eux. Il prôna par tout les honnétetez & la tendresse du Prelat. Le Duc de Roquelaure son Pere qui connoissoit le Prelat à fond, ne prit point le change, & cherchant la cause de tant de liberalitez, il ne douta pas que l'Archevéque ne fût amoureux de sa Belle-fille. Il étoit assez fier pour luy en parler luy-même, & avoit l'esprit assez vif & assez délié pour luy faire sentir la lâcheté de son dessein : Mais comme il ne vouloit point d'éclat, & qu'il savoit d'ailleurs que la raison n'étoit pas toûjours le guide du Prelat, fort emporté & fort brutal de son naturel, il prit le parti de s'en plaindre à un Ministre d'un mérite tres distingué tres proche Parent du Prelat, ou pour mieux dire de la même Maison, & le pria de luy faire en cela la justice qu'il meritoit. Le Ministre répondit qu'il étoit extrémement fâché de ne pouvoir pas luy donner la satisfaction qu'il souhaitoit; qu'il savoit que l'Archevêque étoit extrémement emporté, & n'écoutoit que sa passion; qu'il luy en parleroit bien pour obliger le Duc de Roquelaure; mais qu'il étoit assûré qu'il nieroit tout, &

luy diroit peut-être des duretez ; & qu'en cas qu'il ne pût le mettre à la raison, comme il en desesperoit, il luy conseilloit de s'en plaindre directement au Roy.

Le Duc de Roquelaure fut fort satisfait de la réponse du Ministre, & la trouva fort sensée : cependant il le pria de considérer combien il étoit important à sa Maison que cette affaire n'éclatât point, & sur tout que le Marquis de Biran son Fils n'en eût aucune connoissance, & que pour cet éfet il le suplioit d'en parler au plûtôt à l'Archevêque, & de n'oublier rien pour tâcher de le faire rentrer dans le devoir. Le Ministre partit sur le champ pour aller chez l'Archevêque : Mais à peine eût-il commencé de parler, que le Prelat l'interrompit pour luy dire, qu'il luy faisoit tous les jours des crimes suposez, où la jalousie & l'avarice avoient également part, & qu'étant aussi riche qu'il l'étoit il ne devoit pas craindre que sa Succession luy échapât.

Le Ministre qui le connoissoit, & qui savoit que tout ce qu'on pourroit luy dire ne feroit que blanchir, se retira d'abord, & vint rendre compte au Duc

de Roquelaure de sa négotiation. Le Ministre étoit en si grande colére que sans considerer combien il seroit desavantageux à l'Archevêque que des plaintes de cette nature allassent devant le Roy, le pria luy-même de s'en plaindre à Sa Majesté. Le Duc de Roquelaure sans perdre de tems fait demander audience & l'obtient. Sire, dit-il, en se jettant aux pieds du Roy, ne permettez pas que l'Archevêque de *. deshonore ma famille; & là-dessus il exposa le fait à ce Prince, qui n'en fut point surpris, & qui avoit déja eu les oreilles batuës de ses galanteries passées. Il fit venir le Ministre à qui le Duc de Roquelaure s'étoit d'abord adressé, & aprés luy avoir demandé si l'Archevêque vouloit toûjours faire des fredaines de cette force, il luy ordonna d'aller sur le champ luy dire de sa part de se retirer dans son Diocése. Le Ministre répondit qu'il étoit prêt d'obeïr; mais que comme il avoit à faire à un homme de dificile composition, il suplioit Sa Majesté de luy faire donner cet ordre par écrit. Cela fut fait incontinent, & le Ministre partit tout aussi-tôt pour aller le notifier à l'Archevêque. Vous faites de

belles

belles affaires, Monsieur l'Archevêque, luy dit-il en entrant; le Roy est fort content de vous, & si vous continuez vous allez être Cardinal au plûtôt: pour vous preparer à cette haute dignité Sa Majesté vous ordonne de vous retirer incessamment dans vôtre Diocése, & vous avez l'honneur de le faire souvent mettre en colére. L'Archevêque qui crût d'abord qu'il avançoit cela de son crud pour luy faire peur commence à son tour à luy reprocher les fredaines de sa jeunesse, & il l'avoit pris sur un ton à ne pas finir si-tôt si le Ministre qui n'avoit pas beaucoup de tems à perdre ne luy eût fait voir la Lettre de cachet qui luy ordonnoit de s'éloigner de la Cour. La surprise du Prelat fut si grande, qu'il ne pût répondre un seul mot, sinon qu'il obeïroit. Le Ministre ravi d'avoir mortifié cet homme brusque & intraitable, se retira dans une joye qui ne se peut exprimer, espérant que cette disgrace le rendroit plus sage à l'avenir. Pendant qu'on disposoit toutes choses pour le départ de l'Archevêque il profita de ce tems-là pour aller voir la Marquise de Biran, & pour prendre congé d'elle. Il fit tout ce qu'il pût pour se faire hon-

neur de sa mauvaise fortune, & pour luy persuader que c'étoit à cause d'elle qu'il soufroit cette persécution. J'espére que vous m'en tiendrez compte, Madame, luy dit-il en la quittant, & que vous vous souviendrez que je ne suis malheureux que parce que je vous aime. Sur cela on vint l'avertir que tout étoit prêt, & que les Chevaux étoient au Carosse. Il prit donc congé de la Marquise, & se retira tout aussitôt.

Le Marquis de Biran n'eut ni joye ni chagrin du départ precipité de ce Prelat. Il y a aparence que s'il avoit seu le bon service qu'il vouloit luy rendre, il auroit regardé son éloignement comme le plus grand bien qu'il pouvoit recevoir. Mais comme il avoit tout ignoré, il n'avoit garde d'aller s'imaginer que l'intrigue dont il se mêloit eût pensé l'enrôler dans la confrairie des Epoux trahis. Il rendit donc comme à l'ordinaire ses bons ofices à Monseigneur, auquel il ménagea plusieurs tête à tête avec sa Maîtresse. Mais comme il n'est point d'amours éternelles, & que les choses les plus secrettes se rendent publiques à la fin, ces heureux Amans furent soupçonnez

connez. On les obſerva de prés, & ils furent enfin découverts par un homme qui voulant faire ſa Cour à leurs dépens, alla dire au Roy tout ce qu'il en ſavoit. Comme les plus intereſſez ſont d'ordinaire les derniers à aprendre les nouvelles deſagréables, toute la Cour en étoit inſtruite avant que Madame la Dauphine en ſeut rien; mais enfin on le luy dit. Elle pleura, elle ſe plaignit, elle déplora ſon malheur, & dit tout ce qu'une Femme vivement piquée eſt capable de dire dans les premiers mouvemens de ſon emportement; mais au bout du compte il fallut prendre patience. Elle en fit pourtant ſes plaintes au Roy qui n'étoit guéres moins animé qu'elle. On aſſembla un petit conſeil pour chercher les moyens de prevenir les ſuites de cette intrigue, & il fut unanimement réſolu qu'il n'y avoit rien de meilleur que de marier la Demoiſelle. Un Gentilhomme de Bretagne nouvellement arrivé à la Cour, & qui n'y avoit pas beaucoup d'habitudes, quoi qu'il fût d'une naiſſance illuſtre, luy rendoit des viſites ſi frequentes & ſi reglées, qu'il y avoit ſujet de croire qu'il avoit quelques penſées pour elle.

On sût le mener de maniére qu'on luy fit promettre de l'épouser moyenant certains avantages que le Roy promettoit de luy faire. Les Parens du Breton s'oposoient fortement à son Mariage; mais comme la raison du plus fort est toûjours la meilleure, & qu'il y a peu de Courtisans qui ayent des sentimens assez genereux pour ne pas sacrifier l'honneur à l'intérêt & à l'ambition, toutes leurs opositions furent inutiles, & ils furent contraints de consentir au Mariage, qui se fit bien-tôt aprés à Versailles.

Je ne say si cette Belle n'étoit pas contente de Monseigneur, ou si elle avoit remarqué en luy de la legereté & de l'inconstance: Quoy qu'il en soit elle eut si peu de ménagement pour luy, qu'un Amant de son rang ne l'empêcha pas de songer à un Epoux. Elle se maria même sans en parler à Monseigneur. Les premieres nouvelles qui luy en vinrent le surprirent si fort, qu'il dit tout en colére au Marquis de Biran qu'il ne vouloit plus la voir. Pourquoy cela, Monseigneur, répondit Biran? Vous n'en serez pas moins bien avec elle, ses charmes seront toûjours les mêmes, & vous

aurez le plaisir outre cela de confirmer le Breton dans son cocuage. Il ne faut jamais disputer des goûts, ajoûta Biran, mais pour moy je puis vous dire, Monseigneur, que je trouverois le plaisir infiniment plus grand d'avoir à faire à une Femme mariée d'une beauté médiocre, qu'à une qui ne le seroit pas quelque belle & quelque spirituelle qu'elle pût être. Biran avoit l'esprit fin & bien tourné, quoi qu'un peu goguenard; & comme le jeu luy plaisoit, il dit cent jolies choses sur la matiere, & les tourna si agréablement que Monseigneur luy promit de renoüer avec sa Maîtresse, à condition qu'il luy feroit des reproches de sa part d'avoir pris un semblable engagement sans luy en parler. Biran le fit, & la Belle s'excusa sur l'autorité du Roy qui l'avoit ainsi voulu. Cette excuse fut trouvée légitime, & le Mariage se fit & se consomma bien-tôt aprés.

Quelque tems auparavant il s'étoit fait un autre Mariage d'une Dame de la Cour, qui aprés avoir goûté long-tems des plaisirs défendus, avoient enfin voulu tâter des legitimes. Cette Femme avoit de la beauté & de l'esprit; mais un esprit malin & Satirique, & avec cela

fort

fort envieux & fort vindicatif. Le lendemain des Nôces cette Femme alla voir la nouvelle mariée, & la pria en l'abordant de luy dire si elle se trouvoit aussi bien de son Epoux que de Monseigneur. Elle se trouva choquée d'une semblable question, faite d'une maniére si publique, & sans se déconcerter elle luy répondit d'un ton qui marquoit le trouble de son esprit, qu'elle la satisferoit volontiers là-dessus pourvû qu'elle voulût luy dire de son côté, si elle se trouvoit aussi bien de son Epoux que de mille autres par les mains desquels elle avoit passé. Cette réponse aussi impertinente que la demande, fût suivie de plusieurs autres traits de la même force. Les choses allerent si loin qu'elles se broüillerent tout-à-fait. J'amais on n'a entendu sous les Hales des injures plus grossieres que celles qu'elles se dirent reciproquement sans que personne pût les en empêcher quelque chose qu'on leur representât : Et comme il n'est rien qui choque plus sensiblement que la verité, elles se retirerent toutes deux le cœur si ulceré, qu'elles résolurent mutuellement leur perte.

La nouvelle mariée sentit la premiere le contrecoup de cette broüillerie ; car l'agres-

l'agresseuse fit dire sous main au Breton, qu'il devoit éloigner sa Femme de la Cour,& l'emmener à la Campagne; qu'on ne pouvoit pas luy en dire les raisons, & qu'on le prioit même de ne pas s'en informer; mais qu'enfin la considération qu'on avoit pour luy, & l'estime qu'on faisoit de son mérite faisoient qu'on luy donnoit cet avis en bon ami. Qu'il ne devoit pas au reste s'imaginer qu'on agît par intérêt, & qu'on n'avoit en vûë que de luy rendre service, comme il le reconnoîtroit bien-tôt luy-même pourvû qu'il voulût se servir de ses yeux.

Ce discours ne fit pas sur l'esprit de l'Epoux tout l'éfet qu'on s'en promettoit; cependant on peut dire qu'il y en fit assez puisqu'il y fit naître la jalousie; Comme cette passion produit la précaution & la vigilance, ou que le Breton étoit peut-être de ceux qui ne comptent point fortement sur la vertu des Femmes, cet avis fut cause qu'il observa la sienne de prés. Il ne le fit pas long-tems sans découvrir qu'il avoit un Rival du premier ordre. Il fit semblant de ne rien savoir, & ne reçût pas sa Femme avec plus de froideur qu'auparavant. Il

fit

fit agir ſous main quelques Parens conſidérables qu'il avoit à la Cour, & les pria d'avertir ſans éclat le Roy & Madame la Dauphine de ce qui ſe paſſoit, & de leur repreſenter que comme il n'oſeroit faire aucune violence à ſon Epouſe, & qu'elle ne s'éloigneroit jamais de la Cour que par la force majeure, le meilleur moyen de l'écarter ſeroit que Sa Majeſté eût la bonté de faire donner ordre à ſa Femme de quitter la Cour inceſſamment, & de l'y comprendre luymême pour mieux couvrir le jeu.

Cet ordre ne fut pas plûtôt demandé qu'il fut obtenu, & notifié au Breton & à ſon Epouſe. Elle en fut au deſeſpoir, & en fit d'abord donner avis à Monſeigneur en attendant qu'elle pût luy en parler elle-même. Ils ſe virent le lendemain au matin. Monſeigneur n'étoit pas moins outré que ſa Maîtreſſe de cet ordre cruel. La Belle aprés luy avoir dit les choſes du monde les plus touchantes & les plus tendres, le conjura par l'amour qu'il avoit eu pour elle de prevenir un ſi funeſte départ, & pour cet éfet d'agir vigoureuſement auprés du Roy ſon Pere. Monſeigneur parut ſi mou & ſi chancelant, que la

Belle luy fit ſur l'heure mille reproches, & alla confier ſa douleur & ſon reſſentiment au Marquis de Biran. Je viens, mon cher Marquis, partager avec vous mon trop juſte déplaiſir, luy dit-elle, en entrant. J'avois raiſon de me défier de la réſolution de Monſeigneur. Il m'abandonne, & le Roy vient de m'envoyer ordre de me retirer de la Cour. Je ne ſaurois vous répreſenter juſqu'où va la moleſſe de mon trop cher Dauphin. Il m'aime, j'en ſuis aſſûrée; il craint comme la mort l'heure de mon départ, & cependant il n'a pas la réſolution de tenter la moindre choſe pour le prevenir. Rigoureux Pere! Epouſe impitoyable & cruelle! Vous abuſez d'un bon naturel d'un Fils, d'un Epoux, qui n'a pas aſſez de réſolution pour ſe plaindre à vous-mêmes de vôtre injuſtice, bien loin d'en avoir aſſez pour vous reſiſter. Où ſont ces autres Dauphins ſi fameux dans nôtre Hiſtoire, qui ont ſi bien ſeu faire valoir leurs droits? Cet heureux tems n'eſt plus, & je puis à preſent dire à Monſeigneur ce que la Connêtable Colonne dit autrefois au Roy ſon Pere en pareil cas. *Vous m'aimez, dit cette fiére Italienne, vous étes Roy, & je pars.*

Oüi

Oüi, Monſeigneur, vous m'aimez, vous étes Monſeigneur, & cependant je quitte la Cour.

Le Marquis de Biran fût touché de ce diſcours; il conſola du mieux qu'il pût celle qui l'avoit fait, & luy promit d'en parler à Monſeigneur, & de faire tout ce qu'il pourroit pour le porter à prendre une vigoureuſe réſolution. Il eût occaſion de le voir dés le ſoir même. Il dit à Monſeigneur tout ce que pouvoit dire un homme d'eſprit ſur un ſujet auſſi riche; mais tout cela ne fut pas capable de le faire agir, ſoit qu'il fût déja las de ſa Maîtreſſe, & qu'il fût bien aiſe d'en être défait, ſoit qu'il ne voulût pas ſe broüiller avec ſon Epouſe, ou s'expoſer au reſſentiment d'un Pere, qui n'étoit pas accoûtumé à la reſiſtance, & qui avoit trop de fierté pour ſoufrir qu'on luy deſobeît impunément.

Cette Amante afligée au dernier point, ſe voyant prête à abandonner la Cour, renvoya à Monſeigneur les préſens qu'elle en avoit reçûs. Le Marquis de Biran en profita, car le Dauphin les luy donna; mais il n'en joüit pas long-tems avec joye, car le Roy ſachant qu'il avoit été le Confident de Monſeigneur luy

luy fit dire de se retirer. Le Prelat dont on a déja parlé eût du chagrin d'aprendre l'aventure de Biran, parce qu'il crût que cela alloit le justifier dans l'esprit de son Epouse pour laquelle il avoit toûjours de l'amour, la prétenduë infidélité de l'Epoux devant à ce qu'il croyoit faire reüssir ses affaires auprés d'elle.

Pendant que les exilez soufroient avec impatience les ennuis de leur exil, Monseigneur & Madame la Dauphine étoient continuellement aux mains dans le Domestique, & faisoient même quelquefois éclater leurs mécontentemens. Chacun prenoit parti selon ses intérêts & ses passions; ce qui faisoit à la Cour une espéce de partage. Ceux qui vouloient faire leur Cour à la Dauphine blâmoient hautement le Dauphin, & de la même maniere à peu prés que les Italiens dont parle Mezerai blâmoient le Roy Henry IV. du tems de Marie de Medicis. Les honnêtes gens representoient à Madame la Dauphine, qu'elle ne devoit pas espérer de faire revenir son Epoux à force de le tourmenter, & qu'elle en feroit plus par la douceur, que par tous les emportemens où elle pourroit se jetter. La Dauphine écoutoit tout sans dire

mot. Elle prit enfin son party ; car voyant que depuis long-tems elle étoit la partie soufrante, elle résolut de trahir, ou du moins de le faire croire, celuy qui la trahissoit, espérant d'obliger par là le Dauphin ou d'entrer dans une espéce de composition, ou de le rendre plus sage à l'avenir, ou en cas qu'il ne fît rien de tout cela, elle se promettoit de pouvoir convaincre toute la terre qu'elle avoit raison d'user de represailles.

Aprés avoir fait la revûë de tout ce qu'il y avoit de mieux fait à la Cour, & de plus propre à l'éxecution de son dessein, elle ne trouva personne mieux à son gré que Monsieur le Duc de Villeroy, aujourd'huy Maréchal de France, & commandant en chef les Armées de Flandres. Le Maréchal de Villeroy est l'un des hommes de France le mieux fait, le plus galant, & le plus honnête. Je ne connois dans tout le Royaume que le Comte d'Armagnac son Beau-Frere qui puisse luy disputer les agrémens. Je ne prétens pas ici faire l'éloge de Monsieur de Villeroy; Son propre mérite le fait mieux que personne ne le sauroit faire, & l'illustre Maison dont il est décendu, si feconde en grands hommes,

est

est si connue dans toute l'Europe, qu'il seroit inutile de parler de sa haute naissance : Je dois dire seulement qu'il est aussi recommandable pour l'esprit que pour la bonne mine, & qu'il est le plus beau & le plus agréable danseur de la Cour.

Je ne sai si Madame la Dauphine aimoit fort la danse; mais je sai bien pour l'avoir oüi dire, qu'aussi-tôt qu'elle eût jetté les yeux sur le Maréchal de Villeroy pour les raisons qu'on vient de dire, elle parut passionnée au dernier point pour cet exercice. Aussi fut-ce le prétexte qu'elle prit pour voir ce Duc commodément & avec bienseance. Elle le pria de luy aprendre certains pas qu'elle ignoroit. Il est trop honnête & trop galant homme pour luy refuser cela; ainsi il luy promit de faire tout ce qu'elle souhaitoit. Il avoit ordre d'entrer à toute heure dans la Chambre de la Dauphine sans se faire annoncer; aussi y entroit-il souvent.

On ne manqua pas de remarquer des visites si frequentes, & de les prendre au Criminel. Pour Monseigneur il n'en eût ni joye ni tristesse, & ne jugea pas même nécessaire d'en parler à son Epouse.

ſe. Ce ne fût pas la même choſe du Roy; car voyant que cette danſe ne finiſſoit point, il prit l'allarme, & crût qu'il s'agiſſoit d'une danſe qui ne faiſoit pas grand honneur à Monſeigneur. Le Marêchal Duc de Villeroy eſt toûjours fort leſte; mais on avoit remarqué qu'il l'étoit encore plus depuis qu'il étoit dévenu le Maître de Danſe de Madame la Dauphine. Cette remarque & quelques autres de la même nature fortifioient beaucoup les conjectures, & mettoient le Roy dans une veritable inquiétude. Villeroy ayant un jour paru à la Cour dans une magnificence extraordinaire, & quelqu'un ayant fait entendre à Sa Majeſté que tant de richeſſes devoient paroître devant Madame la Dauphine, & que ce Seigneur devoit luy rendre viſite à une telle heure, le Roy l'obſerva luy même ſans s'en fier à perſonne, le ſuivit pas à pas, & entra un moment aprés luy. Ils avoient déja commencé à danſer lorſque le Roy parut. Sa Majeſté les vid dans cet innocent exercice: Villeroy ſe mit dans ſon devoir auſſitôt qu'il aperçût le Roy: Mais Sa Majeſté le regardant d'un œil chagrin, & l'éxaminant depuis le pied juſqu'à la tê-

te comme s'il y eût eu long-tems qu'il ne l'avoit vû, vous étes bien propre, Villeroy, luy dit-il, Monsieur le Dauphin l'est beaucoup moins que vous.

Villeroy qui connoît le Roy, & dont on dit que l'intention étoit pure, comprit bien ce que ce Prince vouloit dire: Et comme il est sage & qu'il ne vouloit pas se faire d'afaire, il discontinua dés-lors de voir Madame la Dauphine, & se mit depuis si modestement, que le Roy se crût enfin obligé de luy dire qu'il ne vouloit pas qu'il se négligeât si fort.

Il parut alors à la Cour un nouvel Astre qui fit trembler toutes les Belles, & qui éfaça par son éclat toutes les autres Beautez, je veux dire Mademoiselle de la Force: Mais comme elle ne fit que passer, & qu'elle ne parut à la Cour que comme Demoiselle de Madame la Duchesse de la Force sa Mere, elle ne fit pas tout le fracas qu'elle auroit fait si elle y eut fait plus de séjour. Comme cette Demoiselle doit nous fournir une longue Scene, il faut la prendre dés sa naissance, & ne la laisser qu'aprés qu'elle aura accouché du fait de Mr. le Dauphin.

Si la vertu suivoit toûjours la haute naissance, ou que les grandes qualitez des An-

cetres passassent aux Enfans par droit de Succession, personne ne devroit avoir ni plus de mérite ni plus de grandeur d'ame que Mademoiselle de la Force. La Maison de la Force Caumont peut se vanter d'une antiquité de prés de quatre cents ans sans interruption. Guillaume Raimont, Sire de Caumont fut la tige de cette illustre Maison, & se signala contre les Anglois sous le Regne de Philippe de Valois. Cette Maison a donné à la France plusieurs Maréchaux, & entr'autres le dernier Maréchal Duc de la Force, & General des Armées du Roy, qui s'est signalé par tant d'actions heroïques, en récompense desquelles sa Terre de la Force fut érigée en Duché & Pairie. Il mourut à Bergerac le 10. de May 1652. Durant les troubles de ces années là le Duc de la Force, le Marquis de Castelnau son Frere Puîné, & le Marquis de Montpoüillan d'aujourd'huy, se jetterent dans le parti du Prince de Condé. Le Maréchal Duc de la Force étant mort, Monsieur le Duc de la Force d'aujourd'huy, Fils du Marquis de Castelnau dont on vient de parler, & par conséquent Neveu du vieux Maréchal, fut heritier de ses grands

biens & de ses vertus, mais non de ses grandes charges, parce que sa Religion y mit obstacle.

La Paix étant faite, le Duc de la Force se maria avec Madame de Bois Femme du Marquis de Langeais. Ce Marquis & sa Femme mécontens l'un de l'autre s'entr'accuserent d'impuissance, & le fait paroissant bien prouvé au Parlement de Paris, il rendit un Arrêt par lequel il étoit permis aux Parties de se remarier. C'est de ce mariage dissous, & de ce fameux Arrêt dont Boileau parle si joliment quand il dit dans sa huitiéme Satire avec toute la raison imaginable.

*Jamais la Biche en rut, n'a pour fait d'impuissance,*
*Trainé du fond des bois un Cerf à l'Audience,*
*Et jamais Juge entr'eux ordonnant le Congrez,*
*De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.*

La suite fit voir que les Parlemens peuvent mal juger, & que leurs Arrêts ne doivent pas être regardez comme des

articles de Foi: mais elle fit voir aussi que la prevention & le mécontentement dans la plus étroite de toutes les relations, produisent souvent d'étranges éfets. Le Marquis de Langeais ne fut pas plûtôt démarié, qu'il se remaria à la Sœur du Duc de Navailles, & en eût plusieurs Enfans. Madame de Bois se remaria aussi au Duc de la Force dont elle eût plusieurs Enfans, & entr'autres Mademoiselle de la Force, dont on a dessein de parler ici.

Monsieur le Duc de la Force possede toutes les qualitez qui doivent entrer dans la composition d'un grand homme. Il a sur tout un grand fonds de pieté, & il en a eu besoin dans ces derniers tems pour soûtenir comme il a fait les persécutions qui luy ont été faites par raport à la Religion: Il a de plus beaucoup d'esprit & de sagesse; & si la Cour ne l'a pas avancé, ce n'est pas qu'elle ne crût qu'il le meritoit; mais c'est qu'il a le péché originel de sa Maison, c'est-à-dire qu'il est Huguenot, & zelé Huguenot. Mademoiselle de la Force sa Fille est d'une taille mediocre, son air est charmant, son teint blanc, beau, & uni, le visage rond, la main belle, & la

la gorge admirable; le nez bien fait, la bouche agréable, & la levre d'une belle couleur; ses yeux sont noirs & pleins de feu, les cheveux châtains, & les Epaules un peu quarrées. Elle a de l'esprit autant qu'on en peut avoir, & quand elle veut plaire personne n'y réüssit mieux qu'elle: Elle est fort enjoüée, & toutes ses manieres sont si naturelles & si dégagées, qu'il est dificile de la voir sans l'aimer. Elle a un secret tout particulier pour se bien mettre, & toute propre qu'elle est, elle doit moins ses agrémens à la magnificence de ses habits qu'à elle-même. On ne peut assez loüer sa belle humeur; car outre qu'il luy paroît de la modestie, on peut dire qu'elle est de l'humeur de tout le monde. Elle dit les choses avec tant de grace, qu'on diroit qu'elle les a meditées à l'avance: cependant il est certain qu'elle ne parle jamais mieux que quand elle parle sur le champ, & il semble que la reflexion gâte ses mouvemens, au lieu qu'elle fait tout le contraire chez les autres, qui à force de penser pensent mieux à la fin qu'au commencement. Durant ses jeunes ans elle aimoit la lecture, & sur tout celle des Livres de ga-

lanterie. Pendant le séjour qu'elle a fait à la Force elle lisoit avec plaisir une petite Comedie composée en langage du Païs, où il y a des endroits assez égayez, qui étoient ceux qu'elle aimoit le plus, & qu'elle relisoit plusieurs fois. Quoi qu'elle fût alors fort jeune elle laissoit neanmoins entrevoir que quand elle auroit quelques années de plus elle ne seroit pas insensible à l'amour, & ne seroit pas assez inhumaine pour laisser mourir sans secours un Amant à ses pieds.

Elle a été élevée auprés de la Duchesse sa Mere avec tout le soin imaginable à Cagnac & à la Force, deux Maisons en Perigord où le Duc son Pere, qui n'alloit à la Cour que rarement, faisoit sa residence ordinaire. Quoy qu'on n'oubliât rien pour la faire instruire dans la Religion plus que dans le Monde, & que pour cet éfet le Duc de la Force eût toûjours un Ministre dans la Maison, la peine qu'on s'est donné pour l'un & pour l'autre n'a pas eu le même succés.

A mesure que Mademoiselle de la Force avançoit en âge, elle croissoit aussi en esprit & en beauté. A peine avoit-elle quatorze ans accomplis qu'elle eût

quan-

quantité de soûpirans, & entr'autres un certain Comte du voisinage dont j'ay oublié le nom, bien fait de sa personne, & qui de plus avoit beaucoup de bien. Il étoit fort assidu auprés de la Belle, mais ses assiduitez n'avançoient pas beaucoup ses afaires: Mademoiselle de la Force ne l'aimoit, & ne le soufroit que par honnêteté. Le Duc son Pere auroit été bien aise qu'elle l'eût regardé de meilleur œil, & trouvoit que le party convenoit assez à sa Fille: Mais comme il connoissoit qu'elle n'avoit aucune estime pour luy, & qu'il ne vouloit point géner ses inclinations, il la laissoit vivre à sa mode.

Quoi que le nombre de ses admirateurs fut grand, & que toute la Noblesse de la Province abordât à la Force; cependant les uns y venoient ou pour galantiser avec Mademoiselle de la Force, ou pour voir si elle étoit aussi belle que la Renommée le publioit. D'ailleurs il y avoit peu de Cavaliers dans la Province qui pûssent raisonnablement prétendre à un parti tel qu'étoit Mademoiselle de la Force. Il y en avoit mille qui n'étoient pas à l'épreuve de ses charmes; mais ils n'osoient se dé-

clarer: La diſparité leur faiſoit peur, & les dificultez qu'ils voyoient de toutes parts les rebutoient, de ſorte que tout ſe paſſoit à ſoûpirer tacitement, & à pouſſer la fleurette.

Le Comte Anonime n'avoit à craindre ni la diſparité, ni les dificultez; mais il n'en étoit guéres mieux. Mademoiſelle de la Force le deſeſperoit, & ſouvent il avoit le chagrin de voir qu'elle faiſoit mille careſſes à des gens qu'il croyoit cent piques au deſſous de luy. Tout ce qu'il faiſoit & qu'il diſoit n'étoit point du goût de la Belle; car tout déplait en ceux qu'on n'aime pas. Quelque précaution qu'il prit, elle trouvoit toûjours qu'il agiſſoit avec trop de liberté, & luy faiſoit un procés ſur rien. Elle expliquoit mal juſqu'à ſes regards, & jamais on n'a été plus ingenieux à tourmenter un Amant, & à luy faire ſoufrir tout ce que le dédain a de plus cruel & de plus ſenſible. Cependant comme la dificulté ne fait que rendre le deſir plus violent, le pauvre Comte aimoit toûjours ſon inhumaine, & ſe mettoit en quatre, s'il m'eſt permis de parler ainſi, pour s'en faire aimer, & pour en obtenir les petites faveurs qu'elle ne refuſoit

fusoit pas à d'autres qui l'aimoient infiniment moins que luy, & qui étoient infiniment moins dignes d'en être aimez.

Quelque tems aprés Mademoiselle de la Force tomba malade, & eût pendant plusieurs jours une fort grosse fiévre. Le pauvre Comte toûjours constant & toûjours malheureux regarda cette maladie comme une faveur que l'amour luy faisoit, & comme une peine qu'il infligeoit à sa cruelle. L'amour est juste, disoit-il; il punit mon inhumaine des cruautez qu'elle a eu pour moy. Elle en profitera, & je veux espérer pour ma consolation qu'elle me traitera desormais avec plus de douceur: Mais helas! ajoûtoit-il, qu'on croit aisément ce qu'on souhaite, & qu'on se fait facilement illusion quand on aime autant que je fais! Que dois-je espérer d'une cruelle qui me desespere, & qui se fait un plaisir de ma soufrance?

*Non mon esprit s'égare, & je sens vivement*
*Le triste avantcoureur d'une longue misére;*
*Je pleure le passé, je me plains du présent,*

 *Et*

*Et l'avenir me desespére.*

La maladie de Mademoiſelle de la Force, & le mauvais ſuccés des amours du Comte le tenoient dans des tranſes continuelles : Mais ce fut bien autre choſe le lendemain qu'il aprit que la fiévre de ſa Maîtreſſe avoit augmenté. On vint dire tout à coup qu'elle étoit fort mal. Le pauvre Comte qui ſouffroit peut-être plus qu'elle, luy fit demander la permiſſion de la voir; mais il n'en eût qu'un froid remercîment. Deux Eccleſiaſtiques qui étoient alors à la Force apprennant que Mademoiſelle étoit plus mal qu'à l'ordinaire, monterent à ſa Chambre ſans faire demander. Jamais Mademoiſelle de la Force n'a paru plus belle & plus animée qu'elle l'étoit alors. Ils ne pouvoient pas comprendre qu'avec un ſi grand mal elle pût conſerver tant de beautez. Ces bons Eccleſiaſtiques avec un air qui marquoit la profondeur de leur afliction, commencerent d'abord à luy étaler toutes les conſolations que la raiſon & la Theologie pûrent leur inſpirer, & ſe preparoient déja à lui faire un grand diſcours ſur la vanité de la vie humaine, pour l'obliger

à por-

à porter toutes ses vûes & toutes ses espérances du côté du Ciel, comme étant la véritable Patrie du fidéle, lorsque la malade qui ne s'accommodoit pas d'un discours si saint & si sérieux, & qui songeoit bien plus à la terre qu'au Ciel, commença de se tremousser. Si ce fut un éfet de sa fiévre, ou de la frayeur que jetta dans son ame le discours patétique des Ecclesiastiques, c'est ce que je ne saurois dire au juste: ce qu'il y a de vray est qu'elle leur fit voir dans son agitation des beautez qu'ils n'avoient jamais vûes, & qu'ils ne croyoient peut-être pas si admirables. Je ne say si un spectacle si extraordinaire, j'ai pensé dire si agréable, causa à ces bons Ecclesiastiques des mouvemens qu'ils n'avoient pas accoûtumé de sentir, ou s'ils ne jugerent pas à propos d'exposer leur sainteté, qui commençoit déja à chanceler, à une trop longue épreuve; quoi qu'il en soit ils crurent que le meilleur party étoit de se retirer; ce qu'ils firent incontinent, fort mal édifiez de l'étalage que la Malade leur avoit fait pour servir de réponse à leurs belles exhortations; mais plus mal satisfaits encore aprés qu'ils eurent un peu révé à l'aventure, puisqu'ils ne pûrent s'empêcher de conclurre que

puiſqu'elle en uſoit de cette maniere avec des perſonnes de leur caractere, elle n'avoit rien de reſervé pour les autres.

Ces bons Eccleſiaſtiques tout remplis de pudeur & de charité, étant décendus, avertirent la Gouvernante de ce qui leur étoit arrivé, & la prierent de faire en ſorte qu'il y eût toûjours quelque Fille auprés de Mademoiſelle de la Force. Quoi que le pauvre Comte ne la vit que rarement, il étoit pourtant toûjours à la Force fort attentif à tout ce qui ſe faiſoit, & demandant des nouvelles de ſa Maîtreſſe à tous ceux qui en aprochoient. Il y a apparence qu'il en demanda aux Eccleſiaſtiques, qui luy lâcherent peut-être quelque mot qui luy aprit plus qu'il n'auroit voulu; Et comme les curieux ſont ordinairement la victime de leur curioſité, ce mot lâché luy donna envie d'en ſavoir davantage, & de queſtionner pour cet éfet les Domeſtiques. Quoi qu'il en ſoit il aprit juſqu'aux moindres circonſtances. Vous ſavez combien les Amans en general ſont ingenieux à ſe tourmenter: ſi les Amans favoriſez ne laiſſent pas de s'inquieter, ceux qui ne le ſont pas s'inquietent encore

core davantage, & l'on peut dire en un mot que la jalousie & le soupçon sont de l'essence de l'Amant, & qu'on n'aime point quand on n'est ni jaloux ni soupçonneux.

Le pauvre Comte faisoit mille tristes reflexions. Quelle cruelle destinée est la mienne, disoit-il, en se promenant à grands pas dans une Sale basse! Tout le monde a la liberté de voir Mademoiselle de la Force, & je suis le seul qu'elle trouve indigne de ce bonheur. Depuis le tems que je sers cette inhumaine je n'en ai pas reçû la moindre faveur: Elle n'a rien de visible pour moy, pendant qu'elle étale à des gens dont elle ne peut rien espérer des beautez qui pour le repos du genre humain doivent toûjours être voilées. Que vous étes indiferens trop heureux Ecclesiastiques si un tel Spectacle n'a eu pour vous rien de touchant! Pourquoy n'étois-je pas en vôtre place, moy qui suis amoureux autant qu'on le peut-être? Je m'imagine que je vois ma cruelle toute nuë, ou dans l'état que vous l'avez vûe. Agreable vision! Que tu me causes de doux transports! Trop heureux Ecclesiastiques! que vous avez tiré de plaisirs de

vos yeux ! que leur employ étoit déſirable & charmant, & qu'ils vous ont fait voir des merveilles ! Il eſt impoſſible de bien exprimer les tendres mouvemens dont le cœur du malheureux Comte étoit alors agité : Il n'y a que l'amour ou celuy qui les ſentit, qui les pût dignement décrire.

Le Comte ne ſortit de ces triſtes reflexions qu'aprés s'être épuiſé en ſoûpirs & en gemiſſemens, & lorſqu'on vint luy dire qu'un Cavalier qui venoit d'arriver demandoit à luy parler. C'étoit un de ſes Amis qui venoit luy aprendre qu'un Oncle qui luy étoit fort cher étoit tombé mort ſubitement. La Fortune s'obſtine à me perſécuter, reprit le Comte. Il ne me falloit plus que cela pour m'accabler. Qui eſt plus à plaindre que moy, ajoûta-t-il ? tout conſpire pour me perdre. N'étoit-ce pas aſſez que j'euſſe à ſoufrir les peines de mon amour, & les cruautez de Mademoiſelle de la Force, ſans avoir encore à ſoûtenir la cruelle douleur de la mort de mon cher Oncle ?

L'Ami qui luy avoit porté cette fâcheuſe nouvelle le preſſoit de partir inceſſamment, & épuiſoit toute ſon éloquen-

quence pour luy faire comprendre que le retardement étoit fort préjudiciable à ses afaires. La nature & l'amour se trouverent alors aux prises, & je ne say qui l'auroit emporté si l'Ami ne s'étoit pas trouvé à portée pour remontrer au Comte qu'il pouvoit satisfaire à la nature & à l'amour. Il partit enfin pour aller rendre à son Oncle les devoirs de la Sepulture; mais ce ne fut qu'aprés bien des combats, & aprés avoir vû que Mademoiselle de la Force commençoit à être sans fiévre.

Pendant que le Comte enterroit son Oncle, la santé de Mademoiselle de la Force se rétablissoit de jour en jour, & les choses allerent si vite qu'en peu de jours elle fut en état non seulement de recevoir toutes les visites qu'on luy rendoit, mais même d'en rendre quelques-unes. La foule des soûpirans revint, & la Chambre de Mademoiselle de la Force étoit le Bureau d'adresse où se débitoient toutes les nouvelles galantes, ausquelles cette Belle ne prenoit guéres de part, parce que son cœur avoit d'autres engagemens.

L'intrigue que je vais décrire prouve parfaitement bien que l'amour a de

gran-

grandes bizarreries, & que l'hiſtoire de Joconde & pluſieurs aventures de la même nature qu'on lit chez les Auteurs de réputation, n'ont rien d'incroyable. Mademoiſelle de la Force avoit comme nous avons dit, un grand nombre de ſoûpirans, & quelques-uns même fort dignes d'entrer dans l'alliance d'une Maiſon auſſi celebre que celle de la Force: cependant elle les refuſe tous, & s'attache à un Domeſtique, qui n'étoit à la verité ni More ni défiguré; mais au contraire bien fait de ſa perſonne, comme on le dira dans la ſuite: Mais en revenche un ſi petit homme qu'on n'a jamais ſeu ni ce qu'il étoit avant que de venir à la Force, ni de quel Païs il étoit ſorti.

Ce Garçon avoit fort bonne mine; il étoit d'une riche taille, il avoit les cheveux, & les ſourcils fort noirs, la barbe de la même couleur; le nez bien fait, la bouche petite & belle: Il faiſoit tout de bonne grace; il chantoit à ravir, & avoit de plus de l'eſprit & de l'enjoüement.

Je n'ay jamais bien ſeu comment il s'introduiſit chez Mr. le Duc de la Force; mais je ſay bien qu'il y fit pendant plu-

pluſieurs années la fonction de Chef d'Ofice en fruiterie. Il étoit toûjours fort propre & fort bien mis, & l'on étoit ſurpris qu'un homme ſans bien pût fournir à la dépenſe qu'il faiſoit en habits ſans autre ſecours que ſes apointemens. Mademoiſelle de la Force étoit fort familiere : Elle cauſoit quelquefois avec ce Garçon, & luy trouvoit de la délicateſſe & du dégagement ; & comme elle trouvoit qu'il chantoit bien, elle le faiſoit chanter ſouvent. Elle étoit alors d'un âge à ne la pas obſerver fort exactement : D'ailleurs la qualité du perſonnage mettoit l'eſprit du Pere & de la Mere à couvert de tout ſoupçon ; & quoi qu'on trouvât dés lors un peu d'excés dans ſon enjoüement, on attribuoit cela à ſa grande jeuneſſe ; & comme on luy remarquoit beaucoup d'eſprit, on comptoit que l'âge ameneroit la raiſon, & reduiroit ce grand feu à une juſte meſure. Cette raiſon vint en éfet ; mais ce fut l'amour qui la fit venir.

Mademoiſelle de la Force avoit tous les jours occaſion de voir ce Garçon ; & ne manquoit pas d'expediens pour ſe ménager d'aſſez longues converſations

avec

avecluy. Plus elle l'entretenoit, plus il luy paroiſſoit aimable. Elle s'aperçût enfin qu'elle avoit pour luy des ſentimens plus tendres qu'elle n'auroit voulu. Lorſqu'elle enviſageoit ſa naiſſance & le caractere du perſonnage, elle condamnoit ſa paſſion, & ne pouvoit ſe pardonner l'excés de ſa foibleſſe : Mais quand elle conſideroit combien il étoit aimable, elle faiſoit réſolution de s'abandonner au penchant de ſon cœur, & comptoit pour rien la diſparité qu'il y avoit entr'elle & ſon Domeſtique. Quelle chimére, diſoit-elle? Ne ſommes-nous pas tous décendus d'un même Pere, qui eſt Adam, & ne ſauroit-on aimer une perſonne aimable ſans luy faire étaler ſes Lettres de Nobleſſe? Un Amant laid eſt toûjours laid, fut-il décendu de cent demi Dieux. La diſtinction entre les hommes eſt une bizarrerie de l'eſprit humain, & les Princes qui l'ont introduite ne ſont pas plus ſcrupuleux que les autres. Il n'eſt rien de plus noble qu'un homme bien fait, & rien de plus roturier qu'un homme qui ne l'eſt pas. Dequoi s'eſt-on aviſé de ſoûmettre à l'examen les mouvemens de l'amour? Quoi? parce que je ſuis de qualité,

lité, il ne me ſera pas permis d'aimer un homme que je trouve fort aimable, à moins que de ſavoir à l'avance que ſes bonnes qualitez ſont ſoûtenuës par une Nobleſſe inconteſtable? Je ſouhaiterois bien qu'il fût de qualité, & peut-être même l'eſt-il: Mais quand il ne le ſeroit pas, eſt-ce ſa faute, & doit-il être malheureux pour un mal où il n'a de rien contribué? Non non il ne le ſera point, puiſque ſon bonheur dépend de moy. Il a du mérite; il aura ſans doute de l'amour, & cela étant il eſt en droit de tout eſpérer. Je ſens déja qu'il a fait de grands progrés ſur mon cœur; & ſi cela dure ſon bonheur eſt certain. Je ſens avec plaiſir que je ne ſerai jamais à l'épreuve de ſa paſſion. J'ay lû autrefois que la vie ſeroit ennuyeuſe ſans les plaiſirs, & qu'il n'en eſt point de ſolides ſans amour.

Mademoiſelle de la Force diſoit tout cela avec tant de chaleur, & d'un ton ſi animé, qu'une Fille de Chambre qui ſe nommoit Louïſon, & pour qui cette Belle avoit beaucoup d'amitié, l'entendant parler avec tant d'émotion, s'arrêta à la porte de la Chambre qui n'étoit que pouſſée, & entendit preſque tout

ce long diſcours, qu'elle trouva fort éloquent pour une demoiſelle qu'on ne croyoit qu'aux premiers rudimens de l'amour. Louïſon ne ſavoit ſi elle devoit entrer ou reculer. Elle avoit entendu bien des choſes dont elle fut ſurpriſe, & dont Mademoiſelle de la Force luy avoit fait juſqu'alors un ſecret, quoi qu'elle fût de ſa confidence. Louïſon étoit une Fille ſenſée, & comme elle ſavoit qu'il n'eſt pas toûjours ſûr d'être le dépoſitaire des ſecrets des Grands, elle étoit prête à reculer lorſque Mademoiſelle de la Force entendit un bruit dans le degré qui luy fit ouvrir la porte, & voyant Louïſon qui s'en retournoit, elle ne douta pas qu'elle n'en eût été entenduë ou en tout ou en partie ; ainſi conſiderant qu'il étoit de la prudence de ſe faire honneur de la néceſſité, & de communiquer un ſecret qu'elle n'avoit pas ſû cacher, elle fit entrer Louïſon, & luy tint ce langage.

Ce n'eſt qu'à toi, ma chere Louïſon, que je veux confier ma foibleſſe, & c'eſt ton ſeul ſecours que je veux implorer. Nos peines diminuent quand nous en faiſons confidence à nos

amis,

amis, parce que nos amis les partagent avec nous. Ma chere Louïſon, que je ſuis malheureuſe, & que l'amour commence de bonne heure à me faire ſentir tout ce qu'il a de plus bizarre. Tu ſais, ma chere Louïſon, que la nature m'a été aſſez liberale de ſes faveurs, & qu'outre la qualité que j'ay en partage je puis me vanter de quelque beauté. J'ai ſenti en pluſieurs occaſions que mes yeux avoient aſſez de facilité à faire des conquêtes: Auſſi en ont-ils fait comme tu ſais, & d'aſſez conſiderables: Mais. . . oſeray-je te le dire? je ſuis devenuë moy-même la conquête de l'amour. As-tu bien conſideré le Chef d'Ofice? Je trouve en luy mille charmes; j'en fais plus de cas que de tous mes autres Amans, & en un mot je l'aime avec paſſion. Rends un ſervice à mon amour, ma chere Louïſon, & luy aprens les ſentimens que j'ai pour luy. Je tremble qu'il n'y ſoit pas aſſez ſenſible, & je ne croiray jamais qu'il ait autant d'amour pour moy que j'en ai pour luy, à moins que tu ne m'en aſſûres bien poſitivement de ſa part, ou qu'il ne m'en aſſûre luy-même par une Lettre. Ha qu'il eſt bien fait! Il me ſemble que je le vois. Mon imagination

me

me le reprefente fans ceffe avec tous fes attraits, & par un éfet tout particulier à l'amour, les chimeriques couleurs dont je compofe fon portrait dans mes agréables vifions, me femblent animées. Juge des tranfports où je fuis, ma chere Louïfon, lorfque la realité prend la place de la vifion, & que je vois celuy que j'aime plus que le monde entier. Mais que me fert-il de le voir s'il eft infenfible, ou que le refpect l'empêche de me dire ce qu'il fent pour moy? Ne peut-il pas me le dire fans parler? ne peut-il pas me l'écrire? Les Lettres infpirent une joye qu'on ne peut exprimer; il femble qu'elles foient animées; en éfet elles parlent, & expliquent parfaitement bien les mouvemens du cœur; On y trouve le feu de nos paffions, & elles donnent autant de fenfibilité que la prefence: Elles difent tout ce que nous pourrions dire de doux & de tendre: & comme on a quelque chofe de moins timide en écrivant qu'en parlant, on fait mieux fentir ce qu'on penfe, & le cœur s'explique avec plus de loifir & plus de liberté.

Je ne fuis pas furprife, Mademoifelle, répondit Louïfon, d'apprendre que vous

vous aimez. Vous étes trop bien faite pour n'aimer pas, & l'amour y perdroit trop ſi vous étiez inſenſible: Mais ce qui me ſurprend eſt de voir que vous jettiez les yeux ſur un Domeſtique, & que vous le trouviez ſeul digne de vôtre amour. Si vous n'étiez qu'une ſimple Demoiſelle je vous pardonnerois d'aimer ce Domeſtique qui véritablement eſt fort aimable: Mais étant Fille d'un Duc & Pair, & décenduë d'une Maiſon qui a donné pluſieurs Maréchaux à la France, c'eſt furieuſement déroger que de donner ſon afection à un homme de ce caractere, pendant que vous avez des soûpirans à droit & à gauche, & que vous pouvez choiſir entre tout ce qu'il y a de diſtingué, je ne dis pas dans la Province, j'oſe dire même dans le Royaume. Pardon, Mademoiſelle, ſi je prens la liberté de vous dire que vous donnez à trop bon marché.

L'amour ſe moque de toutes ces diſtinctions, répliqua Mademoiſelle de la Force, & elles ſont toûjours inutiles & deſagreables quand le cœur eſt pris. J'ai fait de moy-même les dificultez que tu me propoſes, & l'amour l'a emporté ſur la reflexion. J'ay enfin pris mon party,

& il

& il n'eſt pas ici queſtion de me donner des avis, il faut ſervir ma paſſion. Je ne ſuis pas la premiere perſonne de qualité qui ait aimé à la Bourgeoiſe. Charles IX. aima la Fille d'un Apotiquaire d'Orleans, & la Maréchale de la Ferté, ſi ma memoire ne me trompe, donna ſon afection à un homme de Chambre. J'aime le Chef d'Ofice, je veux ſuivre la petne de mon cœur, & compter pour rien le *qu'en dira-t-on* ; perſuadée que je ſuis que cette vertu qu'on tient ſi chere, & qu'on garde avec tant de peine & d'inquiétude, n'eſt qu'un épouvantail que les Femmes deſtituées des faveurs de la nature ont malicieuſement inventé, pour ſe venger du mépris qu'elle a eu pour elles. Pour moy qui n'ay qu'à me loüer des graces qu'elle m'a faites, je dois prendre une route toute contraire; & puiſque l'amour eſt une des plus grandes vertus, puis-je faillir de ſuivre ſes mouvemens?

Vous avez bien étudié la matiere, répartit Louïſon, & vous me permettrez de vous dire que vôtre Morale eſt bien ſinguliére. Je voudrois qu'elle fût en uſage: Mais qui voudroit commencer à la mettre en pratique? Elle y eſt de tout

tems,

tems, répliqua Mademoiſelle de la Force, & c'eſt à mon avis en uſer tres prudemment, que de ſuivre une maxime ſi commode & ſi agreable. Suivez la donc, ajoûta Louïſon, & comptez que vous avez en moy une Confidente à toute épreuve, & qui ſervira vôtre paſſion avec toute la fidélité dont vous avez beſoin. Le ſecret eſt ſur tout néceſſaire pour tromper un Amant auſſi maltraité, auſſi amoureux, & auſſi jaloux que le Comte. Repoſez-vous donc ſur mes ſoins: Je ſonderay le Chef d'Ofice, je luy inſinueray les ſentimens que vous avez pour luy, & vous connoîtrez bien-tôt par le ſuccés de ma négotiation le zele & l'attachement que j'ay pour vous.

Louïſon étoit aſſez capable de conduire une intrigue: Elle avoit de l'afection pour ſa Maîtreſſe, & ne manquoit pas d'occaſion pour parler au Chef d'Ofice. Il ne s'agiſſoit que de la maniére de le faire avec ſûreté & avec bien-ſeance, & ce point là l'embarraſſoit extrémement. Elle ſavoit que ce Garçon avoit beaucoup d'attachement pour Monſieur le Duc de la Force, qui l'aimoit de ſon côté plus que tous ſes au-

tres Domestiques. D'ailleurs elle le regardoit comme un homme sage, & doutoit méme qu'il voulût s'embarquer dans un commerce qui luy seroit indubitablement fatal, s'il venoit à être découvert. Plus elle creusoit la matiere, plus elle trouvoit d'inconveniens. Cependant il falloit donner quelque chose au hazard, & profiter de la faveur de la conjoncture, résoluë pourtant de marcher bride en main, de ne s'ouvrir au Chef d'Ofice que par degrés, & à proportion des mouvemens qu'elle remarqueroit en luy.

Cette voye étoit bien la plus sûre, mais elle étoit aussi la plus longue. Ce fut pourtant celle qu'elle prit. Pour preparer les matieres elle crût qu'il étoit à propos de se rendre plus familiere avec ce Garçon qu'elle ne l'avoit été ci devant. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne luy dit quelque chose d'obligeant, & qu'elle n'eut quelque petite confidence à luy faire; & jamais elle ne se trouvoit tête à tête avec luy qu'elle ne luy parlât de quelque intrigue galante qu'elle avoit découverte, ou qu'on luy avoit contée. S'étant un jour rencontrez seuls dans le Jardin à une heure

heure où elle ne croyoit pas que personne vint les interrompre, ils entrerent dans un Cabinet de feüillage. Aprés s'y être entretenus de plusieurs choses, Louïson luy parla exprés des Sœurs de Mademoiselle de la Force qu'elle loüoit à outrance, & luy demanda tout à coup ce qu'il disoit de Mademoiselle de la Force même, & s'il ne la trouvoit pas bien faite. C'est la personne la plus charmante & la plus aimable que j'aye vû de ma vie, répondit le Chef d'Ofice: Tout plaît en elle, & son négligé même a je ne sai quoi d'engageant, qui frape infiniment plus que toute l'ajustesse des autres. Je connois des Dames dont la beauté seroit mediocre si les ornemens ne la soûtenoient: c'est toute autre chose de Mademoiselle de la Force: Sa beauté se soûtient sans ces secours empruntez parce qu'elle est naturelle. Il semble même que ce qui est avantageux aux autres ne l'est pas à cette Demoiselle, & que chaque ornement qu'elle prend est une grace qu'elle perd. Pour l'esprit, jamais Fille ne l'a eu mieux tourné ni plus commode, plus enjoüé ni plus familier. J'ay souvent eu l'honneur de luy parler, & le peu de voix

que j'ay m'a procuré quelques heures de converſation avec elle; mais j'en ai toûjours été ſi content que je doute qu'il y ait au monde une Demoiſelle d'un mérite plus accompli.

Louïſon fut ravie de le voir dans des ſentimens ſi propres à ſes intentions. Vous pourriez loüer Mademoiſelle de la Force, répondit Louïſon, & le faire plus ſobrement. Les loüanges outrées ſont toûjours ſuſpectes. Il y a bien des veritez dans ce que vous venez de dire de Mademoiſelle de la Force, & ſi vous parliez à elle-même, je dirois que vous aviez envie de la flater par un endroit qui fait toûjours plaiſir aux Dames: Mais entre vous & moy cette Politique eſt inutile, & vous ne riſquez rien à dire naturellement ce que vous en penſez. Je le dis auſſi, répliqua le Chef d'Ofice, & toute la terre ne me feroit pas changer de ſentiment. Vous ne feriez pas bien d'en changer ſi vous étes bien perſuadé de ce que vous dites, repartit Louïſon. Mais que diriez-vous de Mademoiſelle de la Force ſi vous la connoiſſiez auſſi bien que moy, & ſi vous l'aviez vûe dans l'état où je la vois quelquefois? Je ne ſaurois vous exprimer la joye que

j'ay

j'ay de vous voir dans des sentimens si raisonnables : Et comme vous m'assûrez qu'il n'est rien de plus sincere que ce que vous venez de dire en faveur de Mademoiselle de la Force, je veux aussi vous assûrer avec la même sincérité, qu'elle n'est point ingrate, & que si vous l'estimez elle vous estime bien aussi. Elle m'a dit mille biens de vous que je n'ose vous dire de peur de vous rendre trop glorieux, & de vous faire croire qu'elle a des dispositions à vous aimer.

Vous me croyez donc bien visionnaire, répondit le Chef d'Ofice. Je vous prie, Mademoiselle Louïson, de vous adresser à d'autres pour des railleries de cette force. Je me connois, & je me fais justice. Je ne suis pas si présomptueux que vous vous imaginez, & je puis vous assûrer que vous me parleriez dix ans sur le ton que vous venez de faire sans me rendre plus glorieux.

Quand on est fait comme vous, répartit Louïson, on peut tout espérer de son mérite & de l'amour. Croyez-vous qu'il soit impossible que vous soyez aimé de Mademoiselle de la Force ? Ce n'est pas la premiere aventure de cette

eſpéce qui ſoit arrivée, & l'on ne doit jamais deſeſperer de faire ce qui s'eſt une fois fait. Ce que je vous dis eſt plus ſerieux que vous ne penſez. Plus un bien eſt conſiderable & grand, plus il ſurprend & paroît incroyable. Croyez-vous que les paſſions cherchent toûjours l'égalité, & que les Grands ne ſe faſſent pas un plaiſir de décendre lorſqu'ils ſont conduits par l'amour ? vous n'auriez peut-être pas crû trouver en moy tant d'éloquence : c'eſt une preuve que je ſuis perſuadée de ce que je dis. Raillerie à part. Si Mademoiſelle de la Force venoit à vous aimer, auriez-vous aſſez de réſolution pour profiter de l'occaſion ? Répondez hardiment : Vous ne riſquez rien avec moy, & il eſt important pour vôtre bonheur que je ſache vos intentions.

Si jamais homme fut embaraſſé ce fut le Chef d'Ofice. Il ne ſavoit comment prendre le diſcours de Louïſon, & encore moins comment y répondre. Elle avoit parlé d'une maniére qui luy faiſoit entrevoir que ce n'étoit pas tout à fait une chimere. Il réva quelque tems, & puis revenant à ſoy-même il dit : puiſque vous voulez abſolument que je

vous réponde sur la question que vous me faites, je le ferai sans me mettre en peine si vous riez ou si vous parlez serieusement. On peut parler à cœur ouvert dans un tête à tête, & les folies ne sont dangereuses que quand elles viennent à éclater. Si j'étois assez heureux pour être aimé de Mademoiselle de la Force, je ne changerois pas ma condition pour la plus belle Couronne de l'Europe, & je me ferois plus d'honneur d'une si belle conquête, & l'estimerois infiniment davantage que toutes celles d'Alexandre & de Cesar. Jugez aprés cela si je serois homme à profiter de ma bonne Fortune.

A peine avoit-il achevé de parler qu'ils entendirent à la porte du Jardin un bruit qui les obligea de se separer, & de passer l'un d'un côté, l'autre de l'autre pour n'être pas vûs ensemble, n'ayant pas eu même le tems de convenir d'un second rendez-vous.

Le Chef d'Ofice passa toute la nuit sans dormir. Plus il révoit à ce que Louïson luy avoit dit, moins il y trouvoit de vraisemblance. Il se tournoit de tous les côtez, & ne trouvoit rien de bien certain dans toutes ses conjectu-

res. Mais enfin, disoit-il, à quoi bon ce manege ? Quel interêt peut avoir Louïson à joüer un rôle si ridicule, & que luy en reviendroit-il de me faire faire une sotise ? Ne veut-elle que plaisanter ? c'est pousser trop loin la plaisanterie, & elle y seroit pour autant que moy. Il passa presque toute la nuit dans ces incertitudes; & comme il n'est rien de plus cruel pour un homme sensible que les combats de l'ame, jamais homme n'a tant soufert. Aprés avoir bien balancé le pour & le contre, il se résolut enfin de joüer au plus sûr, & d'attendre tranquilement le dénoüement de la Comedie. Que peut-il m'arriver, disoit-il ? j'agiray selon les occasions qui se presenteront, & je tâcheray de profiter des conjonctures du mieux que je pourrai : pour des avances je n'en ferai aucune, & si l'on m'en fait, je verrai comment j'y devray répondre.

Si le Chef d'Ofice étoit inquiet, Mademoiselle de la Force ne l'étoit pas moins. Louïson l'avoit informée du succés de son Ambassade, & par quelle aventure le Chef d'Ofice & elle avoient été contraints de se separer sans rien conclure. Ce contretems l'embarrassoit :

cepen-

cependant les assûrances que Louïson lui donnoit que le cœur de son Amant étoit dans une bonne situation, relevoient son courage, & la remplissoient d'esperance: ce n'est pas qu'elle ne crût que le Garçon ne fût homme à profiter d'une bonne Fortune; son poil & sa Phisionomie luy répondoient de sa bonne envie & de sa vigueur; mais elle craignoit qu'il ne se fit des dangers chimeriques, & que la grandeur du peril ne le rebutât. Resoluë à tout plûtôt que de manquer son coup, elle mit tout en usage, & tâcha de le charmer par les yeux. Elle luy faisoit de grandes caresses, & le faisoit souvent venir dans sa Chambre sous pretexte de vouloir apprendre des airs nouveaux qu'il savoit. Elle aprit de Louïson que le Chef d'Ofice luy avoit dit qu'il ne l'avoit jamais trouvée si belle qu'un jour qu'il l'avoit vûe nu-tête & ses Cheveux épars. Elle le fit venir un matin à sa toilette, luy fit mille caresses, & sous ombre d'avoir à luy parler de plusieurs petites afaires, elle tâcha de luy donner autant d'amour qu'elle en avoit reçû.

Le Chef d'Ofice eût à soufrir pendant tout ce manege; mais comme il

avoit peur d'être pris pour dupe, parce que ces sortes de choses sont souvent équivoques, il fut inébranlable, & ne sortit point du respect. La Belle voyant que toutes ses avances n'aboutissoient à rien pensa mille fois luy declarer sa passion, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'elle s'empêcha de le faire.

Sa passion faisoit si peu de progrés, qu'elle n'avoit pas un moment de plaisir. Louïson la rassûroit un peu; mais la sagesse de son Amant qui n'avoit ce semble ni yeux, ni oreilles, ni experience, la mettoit au desespoir, & luy faisoit passer de cruelles heures. Elle tâchoit autant qu'elle pouvoit à faire diversion, & à se consoler avec la foule de ses autres Admirateurs: Le Comte même luy revenoit quelquefois dans l'esprit: Mais elle trouvoit le Chef d'Ofice plus à son gré que tout cela, & il étoit si avant dans son esprit & dans son cœur, qu'elle ne pouvoit l'oublier. Resolue donc à faire une seconde tentative, elle le fit encore venir un matin dans sa Chambre. On s'étoit bien aperçû dans la Maison que Mademoiselle de la Force envoyoit querir souvent le Chef d'Ofice; mais on croyoit qu'il y avoit plus d'en-

d'entêtement que de veritable paſſion. En quoy on ſe trompoit fort, car elle étoit ſi veritable & ſi violente ſa paſſion, qu'elle l'empêchoit non ſeulement de garder la bienſéance dont les plus débauchées mêmes ne croyent pas pouvoir ſe diſpenſer, mais même de prendre pour ſa propre ſeureté les précautions néceſſaires. Etant venu elle luy fit mille careſſes, & luy dit mille choſes obligeantes; entr'autres que comme elle ſavoit qu'il alloit ce jour là à Bergerac, & qu'elle ſavoit qu'il étoit habile en tout, elle le prioit de luy acheter une paire de jarretieres comme celles qu'elle portoit. En diſant cela elle s'aprocha de luy pour luy faire voir les ſiennes, & levant ſes jupes juſqu'au deſſus du genou, elle luy fit voir certaines beautez qu'on peut mieux ſe repreſenter qu'on ne ſauroit décrire. Ce ſpectacle penſa le mettre en déſordre, & il eût beſoin de tout pour reſiſter à une ſi violente tentation. Cependant rapellant ſa raiſon, & conſiderant que ce pouvoit être un éfet du hazard, ou de la jeuneſſe de Mademoiſelle de la Force, il aima mieux perdre une belle occaſion, que de ſe mettre en état d'en profiter mal à pro-

 pos,

pos, & de faire une démarche dont il pourroit ſe repentir. Il ſortit donc incontinent, & aſſûra Mademoiſelle de la Force qu'il ne manqueroit pas de faire la commiſſion dont elle l'honoroit.

Mademoiſelle de la Force ne fut pas moins en deſordre que le Chef d'Ofice, ou pour mieux dire ils furent tous deux fort embarraſſez, celle là d'avoir à faire à un homme qui ne ſentoit ni ſon bonheur ni ſon mérite, & qui la reduiſoit à la cruelle neceſſité de luy faire d'inutiles avances; celuy-ci d'être obligé de faire un ſi triſte perſonnage, & de combattre peut-être trop ſcrupuleuſement des mouvemens qui luy faiſoient tant de plaiſir.

Cet heureux Domeſtique ne pouvoit ſe laſſer de ſonger à ſon aventure. Il repaſſoit dans ſa tête tout ce que Loüiſon luy diſoit continuellement, & quand il penſoit aux careſſes que Mademoiſelle de la Force luy faiſoit, il ne doutoit pas qu'elle ne l'aimât tout de bon, & l'aventure qui venoit de luy arriver avec elle l'obligeoit à conclure qu'elle ne cherchoit que les moyens de le rendre heureux. Mais quand d'un autre côté il faiſoit reflexion à ce qu'il étoit, & au dan-

danger qu'il y avoit de s'embarquer avec elle si leur intrigue venoit à être découverte, le peril l'épouvantoit; & son devoir venant au secours il étoit fortement résolu de ne le pas trahir: Mais enfin considerant le plaisir qu'il y avoit à posseder une personne aussi charmante que Mademoiselle de la Force, & examinant ensuite l'état de son cœur, il craignoit de n'être pas toûjours le Maître de sa raison. Pour ne s'exposer donc plus à une tentation à laquelle il sentoit qu'il ne pourroit pas resister, il résolut de demander son congé tout aussi-tôt qu'il seroit de retour, & en attendant qu'il l'eût obtenu de ne voir Mademoiselle de la Force que quand il ne pourroit pas s'en empêcher.

Louïson toûjours attentive aux interêts de sa charmante Maîtresse, railla le Chef d'Ofice à son retour sur l'aventure des jarretieres, & luy dit en riant qu'un homme qui savoit si mal profiter de l'occasion étoit indigne des bontez que la plus belle Fille de France avoit pour luy. Je preféře mon devoir à toutes choses, répondit froidement le Chef d'Ofice: Je ne suis pas plus insensible qu'un autre; mais enfin quand on ne peut profiter

d'une belle occasion sans trahir son honneur & son devoir, on doit se savoir bon gré de sa moderation & de sa retenuë. J'ai fait ce que je devois en cette occasion, & j'en suis d'autant plus content, que je n'aurois osé me promettre rien de tel. Il m'en a beaucoup coûté je vous l'avoüe; & de peur de n'être pas si sage une autre fois, je ne veux plus m'exposer à cette tentation. J'aime ma vie, mon Maître, & mon repos; je veux en bien user avec l'un pour conserver les deux autres, & pour cet éfet aprés y avoir bien pensé, j'ay crû ne pouvoir prendre un meilleur party que celuy de la retraite. Je vais demander mon congé, & en attendant qu'on me le donne je ne verrai Mademoiselle que le moins que je pourray: c'est pourquoy je vous prie de luy rendre ses jarretieres.

Nous examinerons une autre fois si vous avez raison ou non. Je n'ay rien à vous dire à present sinon que je ne me charge point des jarretieres. Mademoiselle vous a donné cette commission c'est à vous de luy en rendre compte. Je saurai d'elle à quelle heure vous pourrez la voir, & je vous en avertiray.

Louïſon ne l'eût pas plûtôt quitté, qu'elle alla rendre compte à Mademoiſelle de la Force de l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec ſon Amant. Jamais Amante ne parut plus conſternée, ni ne fit de ſi triſtes reflexions. Je ſuis bien malheureuſe, dit-elle, tout le monde me dit que je vaux quelque choſe, & je me ſuis flatée juſqu'ici d'avoir quelque beauté en partage; mais je vois bien que mon merite & mes charmes ſont bien mediocres, puiſqu'ils ne ſont pas capables de toucher un ingrat à qui j'ay fait des avances qui me font rougir quand j'y penſe. Les Dames regardent d'ordinaire la pluralité des Amans comme la preuve d'un grand merite: Je n'en veux avoir qu'un que je croyois emporter d'emblée; mais le cruel eſt inſenſible, & je ſuis la victime de ma facilité & de mon amour. S'il eſt vray que je ſuis belle, comme on m'en flatte, j'aprens aujourd'huy que c'eſt un triſte avantage d'être aimable ſans être aimée.

Louïſon interrompit ſes triſtes reflexions, & luy dit pour la conſoler que ſon Amant luy avoit fait ſentir qu'il ne manquoit pas de bonne volonté, mais

qu'il n'avoit pas assez de hardiesse : Qu'elle étoit la plus trompée du monde s'il n'avoit pris autant d'amour qu'il en avoit donné ; mais qu'il craignoit en homme sage les inconveniens qui pouvoient s'en ensuivre en cas qu'il fût découvert ; & que s'il croyoit qu'il n'y eût rien à craindre pour sa vie, elle étoit persuadée qu'il ne balanceroit pas à faire une démarche à laquelle il avoit tant de penchant, & compteroit pour rien toutes les autres disgraces qui pourroient lui arriver : Qu'au fond ses craintes n'étoient pas sans fondement; mais qu'elle étoit persuadée cependant que cet obstacle n'étoit pas insurmontable, & qu'elle ne le croyoit pas à l'épreuve d'une avance un peu vigoureuse : Qu'elle luy conseilloit de franchir le pas : Que quand on pouvoit tout entreprendre on devoit tout espérer ; & qu'enfin une passion émûe par un objet aimable & charmant, ne songeoit qu'à se satisfaire, & se moquoit des reflexions. Encore une tentative, Mademoiselle, pour n'avoir rien à vous reprocher. Choisissez une heure commode pour faire venir vôtre Amant dans vôtre Chambre, & je luy en porteray l'ordre de vôtre

part.

part. Mademoiſelle de la Force trouva l'expedient à ſon gré, & il fut arrêté qu'on le feroit entrer à onze heures du ſoir. Louïſon ſe chargea du ſoin de l'introduire ſans qu'il ſût aperçû.

La fidéle Louïſon informa le Chef d'Ofice de ce qu'elles avoient réſolu, & luy dit qu'il falloit ſe trouver à une telle heure en un lieu qu'elle luy nomma, où elle devoit l'aller prendre, & luy dire ce qu'il devoit faire. Il fit quelques dificultez de ſe trouver au rendez-vous; mais enfin Louïſon qui ne manquoit jamais d'expediens, ſatisfit à toutes, & luy fit promettre de venir à l'heure marquée. Il le fit comme il l'avoit promis, & trouva Louïſon en ſentinelle qui l'introduiſit ſans autre ceremonie dans la Chambre de ſa Maîtreſſe, où elle les laiſſa ſeuls par reſpect & par charité.

Il la trouva en deshabillé, la gorge toute découverte, & les cheveux en papillotes. Elle luy fit cent reproches obligeans dont il ne ſe tira pas trop bien. Pour couvrir le deſordre où il étoit, qui venoit plus de l'état où il voyoit ſa Maîtreſſe, que des reproches qu'elle lui faiſoit, il luy preſenta les jarretieres qu'il

luy

luy avoit achetées. Elles sont fort bien, luy dit-elle, en les recevant, & cela merite recompense; & vous n'avez qu'à demander. Tout ce que je vous demande, Mademoiselle, répondit-il, est l'honneur de vôtre estime. Cela ne sauroit vous manquer, repliqua-t-elle, en lui disant mille douceurs; mais vous méritez quelque chose de meilleur, & je n'ai rien de meilleur à vous donner que mon cœur. Il devint rouge comme du feu, & il luy répondit en bagayant, qu'il étoit indigne d'une si grande grace. Il n'en auroit pas falu dire la moitié au Comte pour le mettre sur les bonnes voïes. Ce n'est pas qu'il ne soufrît beaucoup, mais il avoit peur de s'avancer trop, ou de manquer de respect. La Belle voyant donc qu'il commençoit à s'émouvoir, crût qu'il faloit profiter du tems, & craignant que si elle en demeuroit là, il n'eût la simplicité de ne pas profiter de l'occasion, le prit par la main, le fit asseoir sur ses genoux, où elle le baisa plusieurs fois, & luy fit tant d'avances, qu'il ne pût plus douter de sa bonne Fortune, ni soûtenir l'agitation d'esprits où il étoit.

Les caresses furent reciproques : Ils passerent ensemble une partie de la nuit, & employerent si bien le tems, que jamais Amans n'ont été plus contens l'un de l'autre.

*Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois.*

Ils auroient bien voulu n'avoir aucunes mesures à garder, pour demeurer encore une heure ou deux ensemble ; mais la fidéle Louïson qui ne douta pas que les afaires ne se fussent bien passées, & que tout le monde n'eût sujet d'être content, vint les avertir qu'il étoit tems de dénicher. Les Amans se promirent un amour inviolable, & prirent des mesures pour se voir à l'avenir.

Mademoiselle de la Force fut si contente de cette premiere entrevûe, qu'elle en souhaitoit une seconde avec impatience : son Amant avoit goûté des plaisirs si delicieux qu'il ne pensoit qu'à en goûter de nouveaux : Mais comme tout le monde avoit intérêt de se ménager, chacun crût qu'on ne devoit rien precipiter, & qu'il falloit attendre une occasion favorable. Ils ne l'attendirent pas long-tems. L'amour prit soin de leurs

afaires, & voulut que Monſieur le Duc & Madame la Ducheſſe de la Force firent un voyage de quelques ſemaines. Madame de Belſenſe les avoit priez de venir avec toute la famille paſſer quelques jours chez elle, où ſe devoit trouver Madame de Nogent, & pluſieurs autres perſonnes de qualité. Mademoiſelle de la Force qui étoit dans le fort de ſa paſſion, & qui auroit preferé une heure de tête à tête avec ſon Amant à la meilleure compagnie de France, s'excuſa du voyage ſur une incommodité de commande. On voulut diferer le voyage de quelques jours pour attendre qu'elle fût en état de ſoufrir le Caroſſe; mais elle pria tant Monſieur & Madame de la Force de ne la point expoſer, qu'ils firent le voyage ſans elle: Et comme ſes deux ſœurs étoient du voyage, il ne demeura à la Force que les Domeſtiques dont elle avoit beſoin, & une Demoiſelle pour ſervir de compagnie à Mademoiſelle de la Force. Le Chef d'Ofice en qui Monſieur le Duc de la Force avoit beaucoup de confiance, & qu'il avoit accoûtumé de mener par tout où il alloit devoit être du voyage: Mais la veille du départ il eût ou fit ſemblant d'a-

d'avoir une fiévre si violente accompagnée d'une si grande douleur de côté qu'on le crût attaqué de Pleuresie. Louïson qui étoit à Mademoiselle de la Force n'eût besoin d'aucun stratageme pour demeurer auprés de sa Maîtresse.

Le jour que Monsieur & Madame de la Force partirent, Mademoiselle de la Force fut invisible. Elle mangea seule dans sa Chambre, & n'y voulut personne que Louïson, qui disoit aux autres Domestiques que sa Maîtresse avoit un mal de tête accablant. Comme Louïson étoit une Fille fort charitable, elle ne manqua pas de rendre visite au Chef d'Ofice; & sous pretexte de vouloir luy rendre de petits services, elle l'avertit que Mademoiselle de la Force l'attendoit dans sa Chambre à neuf heures du soir, parce que comme son mal de tête avoit augmenté elle avoit besoin d'un remede que personne que lui ne pouvoit luy donner: Qu'il n'avoit qu'à prendre le plus doucement qu'il pourroit le chemin ordinaire, & qu'elle se trouveroit à la porte pour le faire entrer.

Il seroit dificile de dire lequel de ces deux Amans avoit le plus d'impatience; mais je croi qu'ils en avoient tous deux beau-

beaucoup. Mademoiſelle de la Force fit dire qu'elle avoit beſoin de repos, & qu'elle vouloit que tout le monde fut couché à huit heures. L'Amant qui comptoit les momens n'entendit pas plûtôt ſonner neuf heures, qu'il ſaute de ſon lit en robe de Chambre pour ne pas faire attendre Louïſon, qu'il trouva déja en faction. Elle le fit entrer d'abord, & ſe retira dans une Anti-Chambre qui avoit communication à la Chambre de Mademoiſelle de la Force.

Les Amans ſe firent peu de complimens & beaucoup de careſſes; auſſi la langue n'eſt faite que pour les paſſions mediocres, les grandes n'en ayant aucun beſoin. Leurs yeux ſe dirent en ce moment les choſes du monde les plus tendres & les plus paſſionnées, que leurs cœurs entendirent parfaitement bien. Les Preliminaires furent force embraſſades: pour le reſte ce ſont lettres cloſes. Ils étoient ſeuls & diſcrets; ils n'en dirent rien, & je ne vous en diray pas davantage. Permis à vous de deviner.

*Il eſt un jeu divertiſſant ſur tous,*
*Jeu dont l'ardeur ſouvent ſe renouvelle:*
*Il*

*Il divertit & la laide & la belle ;*
*Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux.*
*Or devinez comment ce jeu s'appelle.*

*Le beau du jeu n'est connu de l'Epoux ;*
*C'est chez l'Amant que ce plaisir excelle :*
*De regardans pour y juger des coups,*
*Il n'en faut point, jamais on n'y querelle.*
*Or devinez comment ce jeu s'appelle.*

Les plaisirs deviendroient insipides par l'accoûtumance, si ces grands mouvemens qui leur donnent tout ce qu'ils ont d'exquis, étoient de trop longue durée. Le premier feu commençant donc à se ralentir, ces Amans commencerent aussi à trouver des intervales pour la conversation. Mademoiselle de la Force rompit le silence, & dit. Je n'ay plus rien à desirer, mon cher, puisqu'à present j'ay vôtre cœur & vôtre afection la plus tendre. Je me felicite des avances que j'ay faites pour m'en assûrer la possession, puisqu'elles m'ont si bien reüssi, & qu'au lieu qu'elles produisent d'ordinaire un éfet tout contraire à ce qu'on s'en promet,

met, elles ont ſurpaſſé mes eſpérances. Il n'a pas tenu à vous que les bons ſentimens que j'avois pour vous ne vous ayent été inutiles, & je puis dire que ſi vous étes heureux c'eſt malgré vous. J'ay tout ſacrifié pour vous. J'ay rebuté pluſieurs perſonnes de qualité, & je n'ay jamais voulu écouter le Comte qui me parloit de mariage; vôtre mérite m'a charmé, & j'ay preferé vôtre cœur à tout ce que le Sexe regarde comme l'objet de ſa felicité. Je conviens que le mariage eſt un bien dont on doit ſe faire honneur; mais il faut convenir auſſi que c'eſt un engagement néceſſaire, dont il ſemble que les liens raviſſent la gloire & la douceur de l'amour. On ceſſe de s'aimer dés qu'on ſent qu'il y a de la néceſſité de le faire, & j'aime infiniment mieux la qualité de Maîtreſſe, que celle de Femme. Je veux vous dire que je vous aime avec beaucoup de tendreſſe, mais que je vous aime encore moins que je ne deſirerois. Ce n'eſt pas ainſi qu'on s'aime dans le mariage. Il y a je ne ſay quoy d'inſipide dans tous les engagemens publics, qui forment des liens que rien ne peut rompre que la mort, & qui mettent dans la cruelle neceſ-

ceſſité de vivre & d'aimer. J'aime mille fois mieux vivre avec vous en qualité de Maîtreſſe, que d'être Reine en qualité d'Epouſe du Roi, & je me trouve plus heureuſe de vous obeïr, que je ne croirois l'être ſi j'avois fait la conquête du plus grand Roi du monde. Les richeſſes & la grandeur n'ont point les charmes de l'amour: La véritable paſſion ſepare l'Amant d'avec ce qui n'eſt pas luy-même, & met à part ſa Fortune, ſon rang, ſes charges, pour ne conſiderer que luy ſeul. L'amour intereſſé cauſe des regrets, & ces regrets produiſent la meſintelligence; la meſintelligence eſt cauſe qu'on rompt, ou qu'au moins on ſouhaite de rompre. C'eſt ce deſir inſatiable & rongeant qui venge l'amour qu'on a outragé en croyant qu'il y ait dans l'amour d'autre felicité que l'amour même. S'il eſt au monde une veritable felicité, je ſuis perſuadée qu'elle ne ſe trouve que dans l'union de deux perſonnes qui s'aiment reciproquement avec liberté, qu'une ſecrete inclination a unies, & qui ſont ſatisfaites de l'égalité de leur mérite. C'eſt dans le cœur de ces ſortes de perſonnes qu'il n'y a point de vuide, & ce ſont elles ſeules qui

qui goûtent comme il faut ce que l'amour a de vrais plaisirs. Comme je ne doute pas que vous ne m'estimiez autant que je vous estime, je suis persuadée aussi que nous sommes du nombre de ces heureux Amans. Jouïssons de nôtre bonheur, & que rien ne trouble la douceur de nos plaisirs.

Que mon sort est digne d'envie, Mademoiselle, répondit l'Amant, d'être honoré comme je suis des plus tendres afections d'une personne incomparable! Je sens la grandeur de mon bonheur sans pouvoir l'exprimer non plus que celle de ma reconnoissance. Plus vous avez fait pour moy, Mademoiselle, plus je vous ai d'obligation. Les sacrifices dont vous me parlez, & le bonheur dont je joüis à present par un pur éfet de vôtre bonté, m'engagent à une éternelle reconnoissance. Mais vous me feriez une cruelle injustice, Mademoiselle, de croire que je ne vous ai reduite à me faire tant d'avances, que parce que je n'étois pas bien persuadé de vôtre merite, & que je ne connoissois pas assez le prix du bonheur que vous me destiniez. Le profond respect que j'avois pour vous, & la disproportion que je voyois entre vôtre méri-

mérite & le mien, pour ne rien dire de la naiſſance, me rendoit ſi reſervé. Je conſiderois d'ailleurs que je ne devois pas abuſer de la confiance & de l'amitié de Monſieur le Duc. Si je pouvois bien vous dire, Mademoiſelle, le cruel embarras où me jettoient toutes ces conſiderations, vous me plaindriez au lieu de me blâmer. D'un côté je me repreſentois mon devoir, & de l'autre vos charmes, & j'étois reduit à la dure néceſſité de combattre continuellement mon inclination par mon devoir. Vos charmes l'ont emporté, Mademoiſelle, & je ne compte à préſent pour rien les riſques où ma vie eſt expoſée ſi l'on vient à découvrir les bontez que vous avez pour moy. Je m'abandonne à mon amour : vous étes maîtreſſe de mon cœur & de ma volonté : Tout ce que vous deſirez eſt quelque choſe de charmant pour moy : je ne crains rien, je ne trouve rien de difficile quand j'ay l'honneur de vous voir, & vôtre cœur me tient lieu de tout. Si j'étois aſſez malheureux pour le perdre, ou pour le partager avec quelqu'un, je me ſens aſſez de réſolution pour triompher de l'amour même en m'enterrant

F tous

tout vif. Mais, Mademoiselle, je suis si persuadé de vôtre amour & de vôtre bonté, que je tiens pour certain qu'un cœur aussi désinteressé que le vôtre, qui a cru voir en moy quelque chose d'aimable, soutiendra jusqu'au bout les sentimens de générosité qu'il vient de m'exprimer avec tant de force, & je ne crains nullement tout ce que le Comte amoureux, jaloux, & maltraité, peut vous dire de sa passion. Vous me l'avez sacrifié, Mademoiselle, & je serois indigne de l'honneur que vous me faites, si je craignois de luy être sacrifié à mon tour. Il est vray, Mademoiselle, que plus le bien qu'on possede est précieux, plus doit-on craindre de le perdre. Le Comte est amoureux & sensible, & quand il ne le seroit pas il le deviendroit à la vûe de tant de charmes. En achevant ces mots, il découvrit d'une main la gorge de sa Maîtresse, & de l'autre luy prit le Teton. Que de beautez s'écria-t-il ! Que cette gorge est belle & bien formée! Ce mouvement produisit dans son ame une agréable émotion, il sentit des transports & des desirs qui faisoient naître en luy quelque chose de bien doux. Pour goûter ces plaisirs

avec

avec plus de tranquilité, il mena sa Maîtresse sur un lit de repos, où ils demeurerent plusieurs heures, & se prodiguerent tout ce que l'amour a d'exquis & de délicieux. Le point du jour les trouva dans cet agréable exercice, où personne ne songeoit à la retraite. Louïson vint & les y fit songer, & l'Amant se mit en devoir de regagner son lit.

Durant l'absence de Monsieur & de Madame de la Force, les Amans passerent toutes les nuits ensemble; mais pour le jour ils étoient malades & visibles à peu de gens, & ils avoient besoin de ce repos pour se delasser le jour des fatigues de la nuit. Ce commerce dura prés de deux ans. Je ne sai si ces Amans userent d'industrie; mais enfin il ne parut rien.

Nous avons laissé le Comte occupé de l'enterrement de son Oncle. Il est tems de le faire revenir sur la Scene. Il n'eût pas plûtôt rendu les derniers devoirs à son Oncle, & reglé plusieurs afaires qui avoient besoin de ses soins, qu'il recommença ses assiduitez auprés de Mademoiselle de la Force. Il avoit esperé que le retour de sa santé la rendroit plus traitable, & se flatoit d'obtenir par sa

conſtance ce qu'il n'avoit pû obtenir par ſon amour ; mais il la trouva plus cruelle que jamais. Elle luy diſoit mille choſes déſobligeantes, & ne gardoit pas même la bienſeance que l'honêteté exige de tout le monde, & ſur tout des perſonnes de qualité, qui ne manquent preſque jamais aux déferences mutuelles qu'elles ſe doivent. Le pauvre Comte ne ſavoit à qui attribuer ſon malheur ; tantôt il l'attribuoit à la bizarrerie de Mademoiſelle de la Force, & tantôt il le mettoit ſur le compte de ſon peu de mérite. Il réſolut pourtant de pouſſer la conſtance auſſi loin qu'il luy ſeroit poſſible en attendant qu'il fût mieux informé de la cauſe du mauvais ſuccés de ſes amours, & il crût avoir pour cela toute la patience & tout le ſang froid qui luy étoient néceſſaires.

Il voyoit toûjours Mademoiſelle de la Force ; mais moins ſouvent qu'à l'ordinaire, parce que cette belle l'en avoit prié. Il étoit un homme intriguant, & comme il ne manquoit pas d'argent, il ne luy fut pas dificile de corrompre quelques Domeſtiques. Cependant il n'en tira pas ſi tôt les ſervices qu'il s'en étoit promis. Mademoiſelle de la Force & ſon

son Amant prenoient de si bonnes mesures par les conseils de Louïson, qu'il se passa un tems considerable sans que personne les soupçonnât: Mais comme les secrets ne durent qu'un tems, & qu'il n'est point de si grande précaution qui ne se relache à la longue, on crût s'apercevoir que Mademoiselle de la Force ne haïssoit pas le Chef d'Ofice. Quelques œillades jettées imprudemment confirmerent ce soupçon: Et comme les petites gens se méconnoissent presque toûjours dans la bonne Fortune, le Chef d'Ofice se sentant appuyé de la faveur de Monsieur le Duc son Maître, & tout glorieux de la part qu'il avoit aux bonnes graces de Mademoiselle de la Force, commença à vouloir prendre sur les autres Domestiques certains airs d'autorité qui ameuterent tout le monde contre lui. D'ailleurs il se mit en tête de paroître plus propre & plus magnifique qu'à l'ordinaire. On savoit que ses gages n'étoient pas assez forts pour fournir à une si grande dépense, & l'on concluoit de là qu'il falloit qu'il eût quelque ressource secrette. Comme tout cela se disoit sourdement dans la Maison, les Espions du

du Comte ne manquerent pas de l'en avertir incontinent.

Un jaloux eſt bien clairvoyant & bien penetrant. Le Comte ne ſût pas plûtôt le bruit ſourd qui couroit à la Force, qu'il regarda comme des demonſtrations ce qui n'étoit aux autres que des conjectures. Plus il y faiſoit reflexion, plus il étoit perſuadé que Mademoiſelle de la Force avoit un commerce criminel avec le Chef d'Ofice; & repaſſant en ſuite ſur tous les chagrins que cette Belle luy avoit faits, il ne doutoit pas que ce n'en fût là la veritable cauſe. Il ne pouvoit ſe laſſer de peſter contre la bizarrerie du Sexe. L'étrange animal qu'une Femme, diſoit-il! Elle n'a ſouvent ni rime ni raiſon, & le plus habile homme du monde ſeroit bien embarraſſé à donner un tour favorable à certaines fantaiſies qu'ont les Dames. Il y a des tems où elles s'accommodent de tout. Je dois avoir à l'avenir bonne opinion de mon mérite, puiſque Mademoiſelle de la Force prefere un Valet à moy. Mais peut-être luy fais-je tort? Je voudrois de tout mon cœur que cela fût pour ſon honneur. Cependant il faut aller au bout, & avoir en main des preuves pour

la

la convaincre, & pour faire connoître sa turpitude.

Les Amans qui se fioient à la vigilance de Louïson, qui ne savoit rien non plus qu'eux de ce qui se disoit sourdement dans la Maison sur leur chapitre, alloient toûjours leur train : Et comme tout leur avoit bien reüssi jusque là, ils croyoient être à couvert de tout soupçon pendant que le Comte jaloux & outré de colére & de ressentiment mettoit tout en œuvre pour ruiner leurs afaires. Il mit tant de gens en campagne, & fut si bien servi à la faveur des Louïs qu'il donnoit liberalement, que le Chef d'Ofice ne faisoit pas un pas qu'il ne fût observé, & ne sortoit pas de sa Chambre à quelque heure que ce fût, qu'on ne sût où il alloit. A peine ces rondes eurent duré quinze jours qu'on le vid sortir une nuit en robe de Chambre, & prenant le chemin de l'Apartement de Mademoiselle de la Force, qui le reçût elle-même sur la porte.

Le Comte en fut averti dés le lendemain; & il eût d'abord tant d'indignation contre elle, qu'il fut vingt fois sur le point d'aller trouver Monsieur le Duc pour l'avertir de la lâcheté de sa Fille, & de

de l'outrage qu'elle faisoit à sa Maison. La miserable, disoit-il, qui pouvoit prétendre, faite comme elle est, aux premiers de la Province, se prostitue lâchement à un Domestique. Que je suis heureux d'être détrompé de cette maniére ! Je ne me pardonnerai jamais l'attachement que j'ai eu pour ce Monstre d'impudicité. Elle est indigne l'infame d'être dans mon souvenir, & je la hais infiniment plus à present, que je ne l'ai jamais aimée. Cependant elle deshonore une Maison illustre, & donne un chagrin mortel à un Pere & à une Mere qui sont la vertu même ; & quoi qu'elle ne merite pas que je cherche à m'en venger, le respect & la vénération que j'ai pour ceux qui luy ont donné le jour, ne me permettent pas de les laisser plus longtems dans l'ignorance. Comme il achevoit ces paroles, on vint luy dire que la table étoit servie, & qu'on n'attendoit que luy pour dîner.

Ce petit intervalle luy donna le tems de faire plusieurs reflexions. Il étoit bien certain que le fait étoit comme on luy avoit dit ; mais il considera que dans des choses de cette importance où il y va de l'honneur d'une personne de qualité,

lité, on ne pouvoit marcher trop bride en main; que les gens qui luy avoient donné cet avis pouvoient le desavoüer, & qu'il couroit risque d'être pris pour dupe, de sorte qu'il ne jugea pas à propos de se commettre si légérement dans une afaire de cette conséquence, d'autant mieux qu'il pouvoit sans paroître faire ce qu'il avoit résolu. Il ne trouva rien de meilleur que d'écrire en inconnu à Monsieur le Duc de la Force, & de faire en sorte que la Lettre luy fût renduë sans qu'il sût d'où elle venoit. Voici comme sa Lettre étoit conçûe.

*Un inconnu, Monsieur, qui vous honore & qui vous respecte, vous donne avis de prendre garde à la conduite de Mademoiselle de la Force. Elle flétrit vôtre Maison, & se deshonore: Et si vous voulez qu'on vous dise quelque chose de plus particulier, elle entretient depuis long-tems un commerce criminel avec un de vos Domestiques.*

Le Comte contrefit si bien son écriture, qu'il eût été impossible de la connoître. Je ne sai qui fut chargé du soin de faire tenir cette Lettre; mais je sai

bien que Monſieur le Duc de la Force la trouva ſous ſon aſſiete deux jours aprés. La lecture de cette Lettre laiſſa ſur ſon viſage une ſurpriſe & une conſternation que tout le monde remarqua. On fit de grandes recherches pour découvrir l'Auteur ou le porteur de ce Billet; mais il fut impoſſible d'en venir à bout.

Monſieur le Duc étoit trop ſage pour aller trop vîte dans une afaire de cette conſéquence. Premierement le Billet étoit d'un inconnu, ſecondement il ne parloit que d'un Domeſtique ſans le nommer, & en troiſiéme lieu il pouvoit venir de quelque Amant maltraité de Mademoiſelle de la Force, ce qui pouvoit faire ſoupçonner qu'il y eût plus d'eſprit de vengeance que de verité. Mais quoi qu'il ne regardât pas ce Billet comme quelque choſe d'abſolument vray, il ne pouvoit pas s'empêcher, à moins que de ne vouloir être ſa propre dupe, de le conſiderer comme un avis qu'il ne falloit pas negliger.

Il n'eſt pas ſurprenant que Monſieur & Madame de la Force ne ſeuſſent rien des bruits qui couroient dans la Maiſon au ſujet de Mademoiſelle de la Force

& du

& du Chef d'Ofice. Il n'y a gueres de gens qui se chargent volontiers d'un tel compliment, & c'est ce qui fait que ceux qui ont le plus d'intérêt à une desagreable nouvelle, sont ceux qui la savent les derniers. Mais ils ne furent pas longtems dans l'ignorance. Les premieres recherches qu'ils firent leur en aprirent plus qu'ils n'auroient voulu. Monsieur le Duc ayant fait venir dans sa Chambre un vieux Domestique en qui il avoit beaucoup de confiance luy fit des reproches, d'aprendre des étrangers ce qui se passoit chez luy de desavantageux à sa Maison : Qu'il étoit averti que Mademoiselle de la Force ne vivoit pas comme elle devoit, & qu'il étoit surpris de n'avoir eu aucun Domestique assez afectionné pour l'avoir averti d'une afaire de cette importance, qu'il étoit peut-être le seul de la Maison qui l'ignorât. Qu'il luy ordonnoit donc sur peine de perdre son afection de luy dire tout ce qu'il savoit sur l'article.

Le bon homme répondit tout naturellement, qu'il ne savoit rien que par oüi-dire ; qu'il étoit bien vray qu'on disoit sourdement depuis quelque tems que Mademoiselle de la Force & le

Chef d'Ofice étoient bons amis, & que même on l'avoit vû sortir de sa Chambre à une heure indûë : Mais que sur un bruit si incertain, & qu'il croyoit mal fondé, il n'étoit pas assez mal habile pour porter à son Maître une si desagreable nouvelle. Monsieur de la Force fit venir d'autres Domestiques pour voir s'ils seroient uniformes dans leurs dépositions, & ayans tous dit la même chose, il ne douta pas de la lâcheté de sa Fille. Mais avant que de songer à la vengeance il voulut voir les choses luy-même.

Laissons Monsieur de la Force établir des corps de garde, s'il faut ainsi dire, dans la Maison pour surprendre les Amans, & voyons ce qui se passe dans leur esprit.

Il n'y a rien qui rende un homme plus inquiet & plus ombrageux que le sentiment de son crime. Le Chef d'Ofice ne douta pas qu'il n'eût part au Billet de l'inconnu, & en douta d'autant moins quand il sût que le Duc son Maître avoit parlé en particulier à plusieurs Domestiques. On dit que ses allarmes furent confirmées par certains avis qui luy furent donnez secretement de se reti-

retirer au plûtôt : pour moy je croi qu'il eût quelque pressentiment du malheur qui le menaçoit, & qu'il ne fut ni assez sage ni assez résolu pour le prevenir. Il en eût pourtant la volonté; mais sa Maîtresse l'empêcha de l'executer. Il luy fit dire par Louïson le peril où il se trouvoit, & considerant qu'il étoit trop dangereux de voir sa Maîtresse, il luy écrivit & Louïson rendit la Lettre, conçûë en ces termes.

*J'ai des avis certains, Mademoiselle, que nous sommes découverts, & que je suis perdu si je ne me sauve au plus vîte. Comme vous m'avez donné les marques les plus sensibles de vôtre amour, & que vous me faites l'honneur de m'aimer avec une passion à laquelle on ne peut rien ajoûter, je suis persuadé que ma vie vous est chere, & que vous seriez au desespoir de me voir perir à vos pieds. Le moyen & le seul moyen de vous épargner un si mortel déplaisir, & de mettre ma tête à couvert du malheur dont elle est menacée, est de trouver bon que je me retire au plutôt: je vous laisserai mon cœur en attendant que le tems change, & que nous puissions nous revoir plus contens & plus heureux.*

Made-

Mademoiſelle de la Force de la complexion la plus amoureuſe qui fut jamais, trouva cette Lettre trop froide. Quoi ditelle à Louïſon! Eſt-ce ainſi qu'on s'épouvante au moindre bruit, & qu'on prend des réſolutions ſi cruelles? On me demande permiſſion de ſe retirer, & l'on ne me dit pas un mot du regret qu'on a de me quitter. On donne tout à la vie & rien à l'amour. Qu'en dis-tu, Louïſon, n'ai-je pas raiſon?

Je n'ai pas eu le tems, Mademoiſelle, répondit Louïſon, d'entrer avec luy dans un auſſi grand détail que j'aurois ſouhaité; mais il m'a paru ſi triſte & ſi inquiet qu'il faut qu'il ait de grandes raiſons qui l'obligent à vous demander la permiſſion de ſe retirer. Eclairciſſez-vous en avec luy, & en attendant faites luy réponſe. Je luy rendrai vôtre Lettre, & je trouverai les moyens de vous ménager une entrevûë.

## *Réponse de Mademoiselle de la Force à la Lettre precedente.*

*Quand on écrit si froidement, c'est-à-dire qu'on aime de même. Vous me demandez la permission de vous retirer, & vous ne témoignez, ingrat, que bien peu de regret de me quitter. Vous voulez vous défaire de moy, & vous prenez pour pretexte une terreur panique qui n'a peut-être de réalité que dans vôtre imagination. Vous étes de ces braves qui n'ont de résolution qu'entre quatre murailles. Ne vous souvient-il plus du tems où vous me disiez que vous comptiez pour rien d'exposer vôtre vie, & que rien n'étoit capable de vous empêcher d'être éternellement à moy? J'aprens aujourd'huy par une triste experience qu'on fuit ceux à qui l'on a les plus grandes obligations, & que les faveurs les plus signalées & les plus precieuses produisent plûtôt la froideur que la reconnoissance. Mon cœur a fait trop peu de resistance, ou plûtôt trop d'avances pour vous être longtems cher. Je vous l'ai jetté à la tête; Vous l'avez pris sans peine, & vous le quittez*

ne fit pas bien son devoir, ou si elle le fit avec autant de chaleur, que cela donnoit lieu de croire qu'il y avoit quelque dessein sur pied. Je ne sai même si la peur qu'avoit Monsieur le Duc de la Force que l'homme ne luy échapât, ne fut pas cause qu'il ne negligea rien pour s'en assûrer, & qu'il fit toute la diligence possible. Quoi qu'il en soit, la nuit ne fut pas plûtôt venuë qu'il fit poster des gens de distance en distance autour de l'Apartement de Mademoiselle sa Fille, avec ordre de se tenir clos & couverts, de l'avertir incontinent de tout ce qu'ils y verroient entrer, ou en sortir, & de prendre garde sur tout que personne ne les aperçût.

Il n'étoit guéres plus d'une heure qu'on entendit marcher quelqu'un. La nuit étoit obscure, & l'on avoit peine à distinguer ce qu'on voyoit. Les yeux servoient moins que les oreilles, & les sentinelles auroient mal rempli leur devoir sans que l'un deux qui s'étoit posté plus prés que les autres crût avoir entrevû à vingt ou trente pas de luy un homme qui disparut presqu'aussi-tôt. Le sentinelle voulut s'avancer pour mieux découvrir qui c'étoit; mais il entendit

ouvrir la porte de la Chambre de Mademoiselle de la Force, & à la faveur de la lumiere d'une Bougie qui venoit du dedans, il crût avoir bien remarqué que c'étoit un homme qui venoit d'entrer.

Monsieur le Duc averti de ce mouvement, sort incontinent suivi de quatre hommes armez, & va fraper à la la porte de sa Fille. Louïson accourut au bruit, & demanda ce qu'on vouloit à une telle heure. Ouvre Louïson, répondit Monsieur le Duc: J'ai quelque chose à dire à ma Fille. Je vous suplie Monsieur d'attendre un moment que je sache de Mademoiselle si elle est en état que vous la voyiez. Vous pouvez croire que l'allarme fut grande. Les Amans, comme s'ils eussent été frapez d'un coup de foudre ne savoient quel parti prendre. Louïson ne revenant point le Duc vid bien par là que la bête étoit dans les toiles. Il heurte encore plus fort que la premiere fois: Louïson revient, & luy dit, que Mademoiselle de la Force le suplioit de l'excuser; qu'elle avoit une douleur de tête qui l'accabloit, & qu'elle le prioit de remettre à demain ce qu'il avoit à luy dire. C'en est trop repli-

pliqua le Duc, & puis qu'on ne veut pas ouvrir de bonne grace, je trouverai bien le moyen de faire ouvrir : Et là-dessus il donna ordre d'enfoncer la porte. La peur fit si fort perdre la tramontane à ce malheureux Amant, qu'il n'eût pas la force de songer à se sauver, & sa Maîtresse non plus que la Confidente furent si éfrayées qu'elles ne s'aviserent même pas de luy conseiller de sauter par la Fenêtre : Aussi n'auroit-il rien gagné de le faire, car il y avoit des gens en bas qui l'attendoient.

La porte étant enfoncée le Duc entra seul, & trouva le Chef d'Ofice en robe de Chambre. Ce malheureux vint se jetter à ses pieds en pleurant, & luy demandant grace : Mademoiselle de la Force joignit ses larmes à celles de son Amant, demanda mille fois pardon à son Pere, & le conjura de pardonner aussi à un innocent, qui ne l'avoit ofensé que malgré luy. Le Duc se débarassa de sa Fille sans luy rien répondre, & ne fut pas plûtôt sorti que les quatre hommes armez qui l'avoient accompagné entrerent, & emmenerent le Chef d'Ofice, dont on n'a jamais entendu parler depuis, ni sû dequoi il étoit devenu.

Monsieur le Duc & Madame la Duchesse firent le lendemain à leur Fille la mercuriale que meritoit une action aussi sale que la sienne. Elle n'en auroit pas été quitte à si bon marché, sans qu'ils n'oserent pas la pousser plus loin ; de peur qu'à la folie qu'elle avoit faite, elle n'en ajoûtât une autre en changeant de Religion. Il y a apparence que ce fut cette même raison qui fut cause que Louïson se justifia plus facilement qu'elle n'auroit fait, & qu'on luy permit de demeurer encore quelque tems avec Mademoiselle de la Force. Elle ne luy fut pas inutile pour la consoler de la perte de son Amant par l'esperance d'en refaire un autre.

Avant que d'entrer dans les regrets de Mademoiselle de la Force, il est bon de dire ici que Monsieur le Duc & Madame la Duchesse considerans qu'ils ne pouvoient empêcher que ce qui étoit fait ne le fût, & que c'étoit un mal auquel il étoit impossible de remedier, chercherent les moyens d'en diminuer la honte, & firent publier que le Chef d'Ofice étoit un homme de qualité amoureux de Mademoiselle de la Force, & qui pour la voir plus commodement s'étoit

s'étoit ainſi traveſti, & avoit pris ſervice dans la Maiſon. Ils donnerent un ſi bon tour à la choſe, & reüſſirent ſi bien à perſuader cette Fable, que non ſeulement les Domeſtiques de la Force, mais même tout le petit peuple du voiſinage ſont encore aujourd'huy dans cette erreur.

Un bel eſprit de nôtre tems a fort joliment remarqué, que les ſoûpirs accompagnent toûjours la perte d'un Epoux. Ces ſoûpirs ne ſont ſouvent qu'un tribut qui ſe paye à la bienſéance: Mais ceux qui ſuivent la perte d'un Amant ſont preſque toûjours ſincéres. Mademoiſelle de la Force fut plus d'un mois ſans ſe laiſſer voir, & ne voulant pour toute compagnie, & pour toute conſolation que ſa fidéle Louïſon. Miſerable que je ſuis, s'écrioit-elle! Qui eſt plus à plaindre que moi? Je pers un Amant le plus aimable, & le plus digne d'être aimé qu'il y eût jamais. Il avoit toutes les qualitez qui ſont capables de charmer. On voyoit en luy toutes les graces en racourci, & pour former un homme digne de l'admiration de toute la terre, il auroit falu le prendre pour modéle. Il étoit parfaitement bien fait;

& avoit une ſi bonne mine, qu'il ſembloit que ſon viſage n'eût été fait que pour fournir à l'amour de nouveaux traits. Il me ſemble à tout moment que je le vois; je paſſe les jours à le pleurer, & la nuit je ſuis dans des tourmens horribles. S'il m'arrive de dormir quelques momens je ſonge que je ſuis avec mon cher Amant, & qu'il me donne de nouvelles marques de ſon amour & de ſa tendreſſe. Je le cherche en me reveillant, & ne le trouvant point les ſoûpirs & les gemiſſemens recommencent, & me tirent de cette agreable viſion. Tout ce que j'aimois ci-devant me déplait à preſent; rien ne peut me conſoler; je fais ce que je puis pour fomenter mes ennuis, & pour me rendre par ce moyen plus miſérable. Pauvre Amant! où peut-on à preſent trouver ton corps? Pourquoi t'ai-je ſi tendrement aimé puiſqu'il faut que je te perde ſi-tôt? Miſerable Maîtreſſe! Malheureux Amant! Que deviendras-tu? Qu'es-tu devenu? pleût à Dieu que j'euſſe eu autant de prevoyance que toi! Tu ſerois encore plein de vie, & moy pleine de joye & de contentement. Mais tu n'es plus, & tu as emporté avec toi toutes mes eſ-

pérances. Cher Amant! que n'ai-je ton corps pour l'embrasser, & pour rendre le dernier soupir sur les tristes restes d'un homme que j'ai cherement aimé, & qui méritoit l'estime de toute la terre? Pourquoy cruel Pere, ne m'avez-vous donné le coup fatal? Pourquoy ne m'avoir pas immolée à vôtre ressentiment? Faisons comme ces illustres Femmes de l'Antiquité qui se jettoient sur les Buchers où bruloient les corps de leurs Epoux, mourons & ne pleurons plus, puisqu'aussi les larmes sont inutiles. Mais je m'égare; vivons puisqu'il le faut; Mais ne vivons que pour mourir chaque jour. J'auray sans cesse devant les yeux la mort de mon cher Amant; je verrai tous les jours son corps sanglant & meurtri; je me souviendray toûjours du respect & de l'amour qu'il avoit pour moy; & je n'oublierai jamais la tendre & violente passion que j'avois pour un Amant sans qui la vie m'eût été ennuyeuse. Au moins Pere dénaturé, fais-moi rendre le corps de mon Amant: Il est mort; ta vengeance n'a plus rien à desirer; ne refuse donc pas cette triste consolation à une malheureuse qui ne peut plus resister à sa douleur.

Elle n'en auroit pas demeuré là, si Louïson ne l'avoit interrompuë. Vos larmes & vos soûpirs sont légitimes, luy dit-elle. Vous perdez un Amant d'un grand mérite, & vous le perdez d'une maniére qui doit rendre vôtre douleur beaucoup plus amere. Je prens part à vôtre afliction : Elle est grande & juste. Vous perdez un Amant aussi aimable qu'il étoit aimé. Que puis-je faire autre chose, Mademoiselle, dans cette triste conjoncture, que de mêler mes larmes avec les vôtres? Mais aprés tout, Mademoiselle, faut-il s'abandonner à la douleur? Les regrets ressuscitent-ils les morts, & faut-il s'afliger avec tant d'excés pour un mal qui peut en quelque maniére se reparer. Nous sommes sujets à une infinité de disgraces, & vous n'étes pas la premiere Fille de mérite & de qualité, qui ait perdu son Amant. Si vous vivez vos charmes vous en procureront un second qui vous fera oublier le premier; & c'est là la meilleure consolation que je puisse vous donner. Vous avez perdu vôtre Amant; mais faut-il être inconsolable, & s'imaginer qu'il ne sufit pas de pleurer à moins qu'on ne fonde en larmes, & qu'on ne mêle ses cendres avec

celles du défunt ? On regarde d'ordinaire comme ſuſpecte une affliction qui va ſi loin. Pour moy qui vous connois je ſuis perſuadée que la vôtre eſt tres ſincére: Mais ſi vous continuez combien y en aura-t-il d'autres qui diront que vous marchez ſur les traces de la Matrone d'Epheſe, qui trouva un Amant dans le Tombeau de ſon Mari ? Revenez donc à vous-même, Mademoiſelle, & ne vous abandonnez pas à la douleur pour un homme que vous ne reverrez plus; & puiſque vos larmes ne ſauroient reſſuſciter le mort, ni vos violens ſoûpirs luy rendre la reſpiration, travaillez à profiter des avantages que la beauté vous donne de faire de nouvelles conquêtes. Celui que vous pleurez ne ſonge plus en vous. Il étoit bien fait; mais n'y en a-t-il point au monde d'auſſi bien fait que luy ? Vivez donc, Mademoiſelle, pour les vivans & non pas pour les morts. Penſez au bonheur qui vous attend dans la ſuite, abandonnez la ſocieté des morts, & la ſacrifiez à l'agreable commerce des vivans. Je veux bien que vous ſentiez vôtre perte, & que vous la pleuriez abondamment; mais je veux auſſi que vous vous rendiez enfin à la

raison, & que vous consideriez qu'en vous afligeant comme vous faites, vous mettez vos Ennemis en état de triompher de vous comme ils ont triomphé de vôtre Amant. L'excés de vôtre douleur vous fera mourir, & c'est ce qu'ils demandent. Personne ne peut mieux vous consoler que le tems & vous-même; & si je prens la liberté de vous parler comme je fais, c'est moins pour vous consoler, que pour m'afliger avec vous, & pour vous faire connoître que je ne puis avoir de joye pendant que vous avez de la tristesse. Mais, Mademoiselle, permettez-moy de vous representer, que vous étes la personne du monde la plus aimable, & que tous ceux qui vous aprochent ne sauroient s'empêcher de vous aimer. Est-il surprenant si de tant de gens qui vous aiment vous en perdez quelqu'un de tems en tems? Il ne dépend que de vous de passer agreablement la vie; & comment le ferez-vous si vous étes toûjours aussi sensible aux revers de la Fortune? D'ailleurs habile comme vous étes ne voyez-vous pas, qu'on ne manquera jamais de dire, que vous ne vous souciez guéres de ceux qui restent, puisque vous vous afligez si

fort de celuy que vous venez de perdre? Qu'en arrivera-t-il, Mademoiſelle, ſinon que ceux qui s'étoient flatez d'avoir quelque part à vôtre eſtime& à vos bonnes graces auront beſoin d'être conſolez à leur tour? Ainſi le monde ſera pour vous une Tragedie continuelle.

Comme il n'eſt point d'amours éternelles, il n'eſt point auſſi de regrets éternels. Le tems, l'amour qui ſont d'excellens conſolateurs, ou pour mieux dire les ſeuls bons, firent enfin ceſſer les larmes & les gemiſſemens de cette Belle: Les ſolides raiſons de Louïſon contribuerent auſſi beaucoup à la conſoler. On vid revenir en foule les graces & les attraits que la douleur avoit écartez, & le malheur general des Proteſtans luy donna bien-tôt occaſion de faire valoir les charmes dont la nature l'avoit enrichie. Quoi qu'on eût pris ſoin de la faire élever dans la Religion plus que dans le monde, on avoit bien moins reüſſi dans l'un que dans l'autre. Elle avoit naturellement du penchant à l'amour, & la nature l'avoit ſi fort emporté ſur la Raiſon & ſur la Pieté qu'elle ne faiſoit point ſcrupule de dire, que la Religion

d'une personne aimée étoit sans contredit la meilleure. Si l'amour est une foiblesse, disoit-elle un jour à une personne de qualité qui parloit contre cette passion, c'est une foiblesse qui n'est que pour les belles ames: Il faut avoir du cœur pour aimer, les ames basses n'en ont pas, & par conséquent elles ne sont pas capables d'aimer. La nature est plus noble que la raison: L'une est l'ouvrage de Dieu, & l'autre celuy de l'homme: Faut-il donc s'étonner si la nature l'emporte si souvent sur la raison? Sa vie a toûjours été fort conforme à ses principes, comme on peut en juger par ce qu'on a déja dit, & par ce qu'on va dire.

On n'a épargné personne dans la persécution des Protestans. On a commencé par les particuliers, & puis on est venu aux gens de qualité. Monsieur le Duc de Schomberg qui avoit rendu à la Couronne des services si signalez eut permission de se retirer en Portugal, ou pour mieux dire, il y fut honnétement relegué: Monsieur du Quene qui avoit consumé sa jeunesse au service du Roi, eut la liberté de se retirer chez luy: Monsieur le Comte de Roye fut envoyé en

Dane-

Danemarc pour y commander l'Armée de cette Couronne. Monsieur le Duc de la Force ne fut pas traité si methodiquement. Aussi avoit-il le peché originel : Le Marquis de Castelnau son Pere, & le Maréchal Duc de la Force son Oncle, avoient épousé les interêts de Monsieur le Prince de Condé avec un empressement extréme ; & c'étoit assez pour être marquez en Lettre rouge. Il fut traité aussi mal que le plus simple Gentilhomme de sa Province : Ses Enfans luy furent enlevez au mois de Decembre 1685. Les Garçons furent mis en dépôt chez les Jesuites, & les Filles chez Madame de la Renye.

Monsieur & Madame de la Force se rendirent alors à la Cour, & firent tout ce qu'ils pûrent pour ravoir leurs Enfans: On dit même qu'ils representerent au Roy, que Mademoiselle de la Force avoit besoin d'être sous leurs yeux, & que pour tout dire à sa Majesté, ils luy avoient remarqué des inclinations capables de faire tort non seulement à elle, mais aussi à toute la Parenté, si elles n'étoient pas menagées par des personnes aussi interessées qu'un Pere & une Mere. Le Roy luy répondit de ne se mettre en

peine

peine de rien, & l'assûra qu'il prenoit sur son compte tous les évenemens.

Monsieur le Duc de la Force eut quelque tems aprés le chagrin d'aprendre que Mademoiselle de la Force que Madame de la Renye avoit illuminée tout à coup, avoit changé de Religion, & qu'elle alloit entrer au service de Madame la Dauphine. Elle y entra en éfet quelque tems aprés en qualité de Fille d'honneur. Les Ducs & Pairs y firent une espéce d'opposition, & representerent au Roy, que la Fille d'un Duc & Pair ne pouvoit servir que la Reine, & qu'un exemple de cette nature faisoit tort à leur rang & à leur dignité. Le Roy répondit qu'il falloit consulter là dessus Mademoiselle de la Force qui devoit décider la question: Qu'elle étoit libre d'entrer ou de n'entrer pas au service de Madame la Dauphine; mais que si elle le vouloit, il ne croyoit pas qu'il dût l'en empêcher. Elle le voulut, & y entra.

On a déja dit que la beauté de Mademoiselle de la Force avoit fait beaucoup de fracas la premiere fois qu'elle parut à la Cour en qualité de Demoiselle de Madame la Duchesse sa Mere. Ce fut bien autre chose lorsqu'elle y fut au service de Mada-

Madame la Dauphine. Elle faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes, & qui vouloit passer pour un homme de méchant goût, n'avoit qu'à parler indiferemment des charmes de cette Demoiselle. Comme elle se vid alors nageant en pleine eau, s'il m'est permis de parler ainsi, elle crût qu'il étoit à propos de faire un peu la rencherie. Ce n'est pas qu'elle le fût naturellement; mais elle avoit de l'ambition, & elle vouloit reparer la honte de ses amours de la Province par une conquête du premier ordre. Elle jetta donc les yeux sur Monseigneur, & luy fit toutes les avances qu'elle crût pouvoir faire sans se commettre. Et comme on croit d'ordinaire assez aisément ce que l'on souhaite avec passion, elle s'imagina que Monseig. la regardoit de bon œil, & qu'il n'osoit luy dire ce qu'il sentoit pour elle. Ce fut pour luy faire savoir qu'il n'avoit pas sujet d'être si reservé, qu'elle fit cette Chanson qui fut trouvée si galante, & qu'on chanta dans tous les lieux publics de Paris.

*Ha! que Monseigneur est charmant,*

*Disoit la Force en soûpirant;*
*S'il étoit un peu plus pressant*
*J'en ferois la folie:*
*Ha! Que Monseigneur est charmant,*
*Mais veut-il qu'on le prie?*

Je ne sai si Monseigneur répondit dés lors aux bonnes intentions de Mademoiselle de la Force; mais on remarqua qu'elle fut beaucoup moins reservée qu'elle ne l'avoit été d'abord. S'il faut juger du merite d'une Dame par le grand nombre de ses Amans, on ne sauroit s'empêcher de croire que Mademoiselle de la Force valoit plus qu'aucune Dame de la Cour. Cependant quoi qu'elle en eût tant, elle n'en avoit aucun de trop: les uns luy servoient à pousser la fleurette avec assez de sérieux, les autres à badiner & à passer le tems, & elle se servoit des autres à des exercices plus secrets, mais en même tems plus doux & plus agréables.

Quoi que Mademoiselle de la Force fût une des plus belles personnes de la Cour, cela n'empêchoit pas qu'elle ne se trouvât quelquefois obligée de disputer un cœur à des Dames de sa volée.

Made-

Mademoiselle de Rambures & elle étoient fort bonnes amies. Le Comte de Revel aimoit la premiere, & l'autre aimoit le Comte de Revel. Mademoiselle de Rambures étoit en possession du cœur du Comte, & Mademoiselle de la Force ne trouvoit ni sûr ni honnéte de traverser les amours d'une personne qui luy avoit rendu service en pareil cas, & qui savoit plusieurs de ses aventures, sans compter que Mademoiselle de Rambures luy avoit fait confidence des sentimens favorables qu'elle avoit pour le Comte de Revel. Ne pouvant donc le luy disputer honnétement, elle se mit en devoir de le luy enlever par artifice, & pour cet éfet elle s'avisa de négotier pour le Comte auprés de Mademoiselle de Rambures. Un jour qu'elles étoient seules sous un Cabinet de feüillage, Mademoiselle de la Force fit tomber la conversation sur le Comte de Revel, & pria Mademoiselle de Rambures de luy dire où elle en étoit avec luy, & comment elle s'en accommodoit. Il se plaint qu'il est malheureux, ajoûta-t-elle, & que vous le traitez avec beaucoup de rigueur. Que vous a-t-il fait continua-t-elle? A-t-il quelque chose qui vous

choque? Le trouvez-vous trop hardi? étes-vous fâchée qu'il vous aime, & ne sauroit-il vous voir pour vous le dire luymême?

Vos questions m'embarrassent, répondit Mademoiselle de Rambures. Je vous aime beaucoup, & je sai que vous m'aimez aussi; mais je vous trouve trop aimable pour vous dire sincérement ce que je sens pour Revel. Vous étes dangereuse, & je trouve fort à plaindre celles qui ont à vous disputer un cœur. Ne craignez rien, Mademoiselle, repliqua la Force, vous n'étes pas de ce nombre là. Si javois des pretentions sur le cœur du Comte, je ferois une méchante manœuvre de travailler comme je fais à luy rendre service auprés de vous. Dormez donc en repos de ce côté-là, & demeurez d'accord que le Comte est bien fait, qu'il ne vous déplait pas, & que ses services pourront un jour vous être agréables. Je le luy dirai de vôtre part, si vous le trouvez bon, & je vous proteste que je le ferai avec joye. Ne faites pas cela, répliqua Mademoiselle de Rambures en l'interrompant à moins que vous n'ayez résolu de me faire le plus sensible chagrin que j'aye reçû de ma vie.

Mais

Mais aprés tout, réprit Mademoiselle de la Force, faut-il qu'il vous serve éternellement sans espérer aucune récompense? Est-ce que sa passion vous choque, ou que vous trouvez qu'il manque de mérite, de naissance, de respect, & d'amour?

Mademoiselle de Rambures alloit répondre lorsque le Comte qui avoit entendu cette conversation parut tout à coup. Je suis ici pour vous confirmer, Mademoiselle, tout ce que Mademoiselle de la Force vient de vous dire en ma faveur. Mademoiselle de Rambures parut dans quelque embarras; mais enfin Mademoiselle de la Force appuya si bien les protestations du Comte, que sa Maîtresse luy permit de l'aimer & de le luy dire. Mademoiselle de la Force qui vouloit savoir tout ce qui se passoit entre les Amans, se chargeoit de toutes leurs Lettres, & avoit soin de les faire rendre.

Mademoiselle de Rambures avoit un Frere & le Comte de Revel une sœur, qui s'aimoient & s'estimoient mutuellement: Mais comme il n'y a point de plaisir si pur qui ne soit traversé par quelque disgrace, il survint un contre-tems

qui chagrina fort ces Amans. Mademoiselle de Rambures qui avoit de l'afection pour son Frere, crût qu'elle pourroit faire lever cet obstacle par le secours du Comte de Revel. Elle écrivit pour cet éfet à Mademoiselle de la Force & la pria de faire venir le Comte chez elle à une heure qu'elle luy marquoit. Elle le fit & tout le monde se trouva au rendez-vous. Mademoiselle de Rambures aprés avoir apris à son Amant le mauvais état des amours de son Frere, le pria de luy rendre service, s'il vouloit luy faire plaisir. Le Comte luy répondit qu'il feroit tout ce qu'elle luy ordonneroit, & qu'il étoit prêt à luy sacrifier toutes choses. Le Comte fut homme de parole, & servit si bien le Frere de sa Maîtresse qu'il ne pouvoit desirer rien de plus.

Mademoiselle de la Force paroissoit toûjours intime amie de Mademoiselle de Rambures, qui n'avoit rien de secret pour elle. Un jour qu'elles s'entretenoient de leurs amours, Mademoiselle de Rambures s'étendit sur les charmes, sur la tendresse, sur la constance & sur la soûmission de son Amant. Je vous en suis redevable, dit-elle à Mademoi-

selle de la Force, car enfin c'est vous qui m'avez confirmé dans les bons sentimens que j'avois pour luy, & j'en aurai une reconnoissance éternelle. Mademoiselle de la Force répondit qu'elle se felicitoit des services qu'elle luy avoit rendus : Qu'elle auroit toûjours du plaisir de la voir heureuse : Mais qu'elle ne pouvoit se lasser de parler du malheur de sa destinée : Qu'elle n'avoit aucun Amant fidéle, pendant qu'elle en voyoit mille autres joüir tranquilement du fruit de leurs conquêtes. Je ne prens pas cela pour mon compte répondit Mademoiselle de Rambures, & je ne crois pas que vous ayez sujet de regarder mon bonheur d'un œuil d'envie. Je n'ay qu'un Amant, & vous en avez plus de cent. Les cent que j'ai, repliqua Mademoiselle de la Force, ne valent pas le vôtre. Cette réponse mit en desordre l'esprit de Mademoiselle de Rambures, & la fit soupçonner que son Amie ne fût sa Rivale : Mais comme Mademoiselle de la Force a l'esprit vif & aisé, elle racommoda si bien la faute qu'elle avoit faite que Mademoiselle de Rambures ne crût plus avoir sujet de s'allarmer.

Sur

Sur ces entrefaites la sœur du Comte de Revel se maria par l'autorité de sa Mere, sans que personne pût l'empêcher. Ce fut un nouveau sujet de chagrin pour Mademoiselle de Rambures. Elle ne vid pas plûtôt le Comte de Revel, qu'elle luy témoigna le déplaisir & les allarmes que luy donnoit le mariage de sa sœur. Je serai, luy dit-elle, la premiere victime immolée au ressentiment de mon Frere, & comptez que si vous m'aimez, vous en sentirez le contre-coup. Vous luy manquez de parole, & vous devez croire qu'il usera de represailles. Il ne le doit pas, répondit le Comte, & il y auroit de l'injustice à me punir d'une chose où je n'ay pas la moindre part. Mais, Mademoiselle, que peut me faire Monsieur vôtre Frere pourvû que vous soyez toûjours dans mes intérêts ? Ils se donnerent sur cela plusieurs assûrances mutuelles de s'aimer éternellement, & eurent besoin dans la suite de toute leur résolution.

Ce que Mademoiselle de Rambures avoit craint ne manqua pas d'arriver. Son Frere fit un vacarme épouvantable, & luy dit que puisque le Comte de Revel luy manquoit de parole, & que non

content d'avoir marié sa sœur, il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour rendre inutiles les bontés qu'elle avoit encore pour luy, il luy déclaroit qu'il feroit de son côté tout ce qu'il pourroit pour s'en venger, & qu'en attendant il l'avertissoit de ne voir plus le Comte de Revel, si elle vouloit s'épargner bien des déplaisirs. Mademoiselle de Rambures ne jugea pas à propos de s'opposer à l'emportement où étoit son Frere : Elle promit au contraire de ne plus voir le Comte, & ne luy demanda que la seule liberté de pleurer la cruauté de sa destinée. Le Frere ne répondit rien, & se retira tout aussi tôt.

Mademoiselle de Rambures écrivit à Mademoiselle de la Force, & la pria de la venir voir. Elle y vint aprés dîné, & fit la surprise de voir son Amie dans l'accablement où elle étoit. Mademoiselle de Rambures luy fit le détail de la conversation qu'elle avoit eüe avec son Frere, se plaignit du Comte de Revel, qui luy ôtoit la liberté de le voir en maltraitant ainsi son Frere. Ses plaintes furent accompagnées de beaucoup de larmes. Je me vois reduite, disoit-elle, aux dernieres extremitez : J'aime le Comte de Revel, & je soufrirai beaucoup de

ne le voir pas. D'ailleurs si je le vois comme auparavant, je crains les suites de l'emportement de mon Frere, & les éfets du ressentiment du Comte. Mon Frere croit avoir été outragé, il est violent autant que brave, & le Comte ne l'est pas moins. Quel parti dois-je prendre? si je cesse de voir le Comte, que n'aurai-je point à soufrir? & si je continue à le voir, j'expose mon Frere & luy à se couper la gorge à mes yeux.

Vôtre sort est des plus tristes, répondit Mademoiselle de la Force, & personne ne vous plaint plus que moy. Je voudrois de tout mon cœur avoir quelque bon conseil à vous donner: Mais dans l'état où sont les choses, je vous conseille d'attendre quelque changement, & cependant, si vous m'en croyez, vous ne verrez le Comte de quelque tems, & sur tout vous prendrez garde qu'il ne s'aperçoive pas que vôtre Frere entre là dedans; car autrement je vous assûre qu'il arrivera des choses qui vous causeront du déplaisir. Faites semblant de n'être pas contente de luy, & défendez luy de vous voir. Ce conseil est bien le meilleur, repliqua Mademoiselle de Rambures; mais il est dificile à pratiquer, &

ſujet à de grands inconveniens. Le Comte m'a trouvé toûjours égale, & ſi je luy fais une querelle d'Allemand, il me regardera comme une capricieuſe, il expliquera mal mes intentions, & me laiſſera-là. C'eſt ce qui n'arrivera point, répliqua Mademoiſelle de la Force: Il eſt trop perſuadé que vous l'aimez, & la nouveauté de vôtre conduite luy fera croire aiſément que vous avez de bonnes raiſons d'en uſer ainſi. On peut donner un bon tour à cela auſſi bien qu'un mauvais: Et en cas qu'il prenne le dernier party, vous ferez toûjours à tems de le détromper en luy aprenant les raiſons qui vous ont obligé d'en uſer ainſi; & bien loin de vous en aimer moins, le plaiſir qu'il aura de vous retrouver la même, fera qu'il vous en aimera davantage. Ce que vous dites a de la vraiſemblance, répartit Mademoiſelle de Rambures; une tranquilité perpetuelle eſt le Tombeau de l'amour, & l'on n'aime jamais mieux que quand il ſurvient quelque allarme qui fait craindre de perdre ce qu'on aime de la bonne ſorte. Mais comme je crains que mon cœur ne trahiſſe ma langue ſi je luy fais cette défenſe tête à tête, je croi qu'il vaut mieux

mieux que je luy écrive. Mademoiselle de la Force qui ne demandoit pas mieux approuva fort cet expedient, ofrit de se charger de la Lettre, & de l'appuyer par de si bonnes, que le Comte ne pourroit s'empêcher de croire ce qu'on vouloit qu'il crût. Voici la Lettre de Mademoiselle de Rambures au Comte de Revel.

*Ne me voyez plus je vous en conjure, & ne vous donnez pas même la peine de pénétrer les raisons que j'ai de vous faire cette défense; Elles sont bonnes, & cela doit vous sufire. Vous aurez tort si vous cherchez à vous justifier puisque je ne vous accuse de rien.*

Mademoiselle de la Force trouva le Billet à son gré, & promit de le rendre incessamment. Son Amie attendoit avec impatience des nouvelles de ce qu'avoit produit son Billet. Elle en eut le lendemain par Mademoiselle de la Force, qui luy dit que le Comte avoit été dans une extréme surprise, & qu'il avoit paru si consterné, qu'on ne pouvoit rien faire de mieux pour mettre sa passion à l'épreuve. Mademoiselle de Rambures eut

de la peine à se contenir, & se lassa bien-tôt d'une conduite où elle avoit tant à soufrir. Resoluë enfin à passer par dessus toutes sortes de considerations & de menaces, elle prit le parti de parler à son Amant. Et comme elle ne faisoit rien sans le conseil de Mademoiselle de la Force, elle voulut luy communiquer son dessein. Pour cet éfet elle l'alla voir sur la brune, & entendant du bruit dans sa Chambre, elle s'arrêta à la porte croyant qu'elle avoit compagnie. Elle reconnut à la voix qu'il n'y avoit personne que le Comte de Revel. Elle sentit dans le moment quelque chose qui la frapa : Et comme la jalousie est pénétrante, elle ne douta pas que Mademoiselle de la Force ne la joüât, sur tout aprés s'être rapellée ce qu'elle luy avoit déja lâché sur ce sujet.

Son soupçon fût bien-tôt converti en certitude. Elle entendit le Comte de Revel, qui entretenoit Mademoiselle de la Force de son glorieux martyre. J'ay seu, Mademoiselle, mais un peu tard, luy disoit-il, que vous aviez quelque bonté pour moy dés que je commençai d'aimer Mademoiselle de Rambures : cependant vous eutes la générosité de me ren-

rendre ſervice auprés d'elle. Je vous en aurai obligation toute ma vie, mais je vous en aurois de bien plus grandes, ſi vous m'aviez fait connoître dés lors les bons ſentimens que vous aviez pour moi. Mademoiſelle de Rambures ne me déſendroit pas aujourd'huy de la voir, ou ſi elle le faiſoit je luy obeïrois ſans peine. Je mets une extréme diference entre vôtre mérite & le ſien, & ſi j'avois crû que vous euſſiez voulu m'aimer, je ne l'aurois jamais aimée. Je n'avois garde de vous le dire, répondit Mademoiſelle de la Force; c'eſt un avœu qu'on ne fait pas volontiers: Mais outre cela j'avois des raiſons particulieres qui m'obligeoient à la reſerve. J'avois rendu ſervice à Mademoiſelle de Rambures qui m'avoit fait confidence de ſon amour, & il auroit été mal honnête de courre ſur ſes briſées. Mais puiſqu'à preſent elle rompt avec vous par pure legereté, & que vous étes en droit de diſpoſer de vôtre cœur, je vous avoüe que je ne verrois pas de bon œil qu'une autre que moi s'en mit en poſſeſſion. Je vous le donne avec joye, Mademoiſelle, repliqua Revel, & je me croirai trop heureux ſi vous avez la bonté de le recevoir. L'ingrate qui me

le rend ne le meritoit pas; & un cœur aussi amoureux & aussi constant que le mien, ne doit recevoir la Loy que d'une personne aussi constante & aussi tendre que je le suis.

Mademoiselle de Rambures qui avoit eu une peine mortelle à écouter ce long discours, entra dans la Chambre comme une furieuse, fit mille sanglans reproches à Mademoiselle de la Force, & luy dit toutes les injures qu'une Femme irritée est capable de dire. Ces injures en amenerent d'autres: Jamais Harangeres ne furent ni plus animées ni plus fertiles en paroles basses & ofensantes; & des gens qui ne les auroient pas connuës les auroient plûtôt prises pour des Crocheteuses que pour des personnes de qualité. Des injures elles en vinrent aux mains: Et comme Mademoiselle de Rambures étoit la plus piquée & la plus outrée, elle se jetta sur Mademoiselle de la Force, & l'auroit étranglée si le Comte ne les eût separées.

Le desespoir de Mademoiselle de Rambures fut si violent, qu'elle se jetta dés le lendemain dans le Convent des Carmelites, résoluë de s'y faire Religieuse. Tous ses Parens travaillerent à la dé-

détourner d'un ſemblable deſſein, & ils n'y auroient pas reüſſi ſans que Madame de Rambures ſa Mere, qui étoit tombée malade de chagrin, la fit prier de la venir voir avant ſa mort. Elle aimoit tendrement ſa Mere, & il falloit une raiſon auſſi puiſſante pour l'arracher de ſon Cloître. Elle en ſortit donc, & trouva ſa Mere mourante. Elle avoit encore aſſez de force pour la conjurer de ne retourner plus à ſon Convent, & enfin elle luy fit promettre tout ce qu'elle voulut.

Le Comte de Revel qui ne manquoit pas de diſcernement, & qui avoit ſagement remarqué que Mlle. de la Force s'étoit trouvée dans l'embarras, & s'étoit mal tirée d'afaires, ne douta pas qu'il n'y eût de la perfidie de ſon côté. Pour s'en mieux éclaircir il chercha tous les moyens qu'il pût s'imaginer pour parler à Mademoiſelle de Rambures, qui de ſon côté n'oublioit rien pour éviter ſa rencontre. Le Comte voyant que rien ne luy reüſſiſſoit, & que Mademoiſelle de Rambures n'avoit pas moins d'empreſſement à le fuïr, qu'il en avoit à la chercher, prend ſon parti, entre un matin bruſquement dans ſa Chambre. Voici un cri-

minel, Mademoiſelle, luy dit-il en entrant, qui vient ſe jetter à vos pieds pour vous demander pardon d'un crime qu'il n'a commis que par ſurpriſe. Mademoiſelle de la Force nous a trahi tous deux, & j'ai eu la ſimplicité de donner dans le paneau parce que je la croyois ſincére, & qu'elle a ſeu me prevenir par le faux éclat d'une honnéteté apparente. En me rendant vôtre Billet elle m'aſſûra que vous rompiez abſolument avec moy, & que vous aimiez ailleurs. Elle me fit voir même des Lettres que vous aviez écrites à vôtre nouvel Amant, toutes pleines de tendreſſe, & dont les caractéres étoient ſi ſemblables aux vôtres, que vous-même vous y ſeriez tompée. Lorſqu'elle me vid une fois ébranlé, elle me dit, que je ne pouvois mieux me venger que de tourner contre vous vos propres armes, & faire chois d'une nouvelle Maîtreſſe puiſque vous choiſiſſiez un nouvel Amant. En ſuite elle m'inſinua qu'il y avoit long-tems qu'elle me vouloit du bien ; & qu'elle n'avoit pas voulu me le faire connoître parce qu'elle vous aimoit, & qu'elle auroit été fâchée de vous diſputer un cœur que vous méritiez mieux qu'elle : Elle m'aſſûra de plus qu'elle me

laiſſe-

laiſſeroit encore dans l'ignorance des bons ſentimens qu'elle avoit pour moy, ſi elle ne ſavoit pas d'original que vous m'étiez infidéle. Vous entendites la converſation, & il n'eſt pas neceſſaire de vous ennuyer d'un recit ſur lequel je ne puis repaſſer ſans ſentir pour Mademoiſelle de la Force une extréme indignation. Je ne fus pas long-tems dans l'erreur: Elle ſe tira ſi mal d'afaire avec vous, qu'elle n'auroit jamais pû faire mieux pour me détromper. On ne peut perdre ſans regret & ſans reſſentiment ce qu'on aime avec tendreſſe. Je n'ai jamais ceſſé de vous aimer, & l'équivoque même que j'ai faite eſt une preuve de mon amour. Vous étes équitable & généreuſe, Mademoiſelle; J'eſpére que vous aurez égard à mes bonnes intentions, & que vous aurez pour ma bonne foi l'indulgence qu'elle mérite.

Mademoiſelle de Rambures étoit fort aſſûrée que Mademoiſelle de la Force avoit lâchement abuſé de la confidence qu'elle luy avoit faite; & quand elle ne l'auroit pas été, ce que le Comte venoit de lui dire avoit de ſi grands caractéres de verité, qu'elle auroit crû ſans autre examen qu'il n'étoit pas indigne qu'on

luy pardonnât. L'amour eſt ingenieux, & il faut qu'un crime ſoit grand quand il ne trouve pas les moyens de le pardonner. Cependant quoi que Mademoiſelle de Rambures ſe ſentit beaucoup de penchant à la clemence, elle crût qu'elle ne devoit pas témoigner ſi tôt les diſpoſitions qu'elle avoit de faire grace à ſon Amant. Vous revenez à moy, Monſieur, luy répondit-elle, parce que vôtre infidélité ne vous a pas reüſſi, & que Mademoiſelle de la Force par un reſte de pudeur n'a pas jugé à propos de profiter de ſa trahiſon: Mais comptez que je n'en reviendrai jamais à vôtre égard: J'ai pris mon parti, & vous pouvez prendre le vôtre. Vous voulez donc me deſeſpérer, reprit le Comte, & ſe jettant enſuite ſur les promeſſes & ſur les proteſtations, il la preſſa tant, qu'encore qu'elle eût réſolu de luy faire acheter ſa grace, elle ne pût s'empêcher de la luy accorder auſſi ample qu'il la ſouhaitoit.

Pendant que ces Amans goûtent les douceurs qui ſuivent d'ordinaire un raccommodement, revenons à Mademoiſelle de la Force, qui avoit à toute main des intrigues de galanterie, & qui ne ſe

refusoit aucun des plaisirs qu'on apelle défendus. Elle n'eut pas le même bonheur qu'en Province, où elle s'étoit divertie sans que rien eût paru : On la reconnut grosse, & elle accoucha quelque tems aprés assez publiquement. Elle avoit passé par les mains de tant de gens, qu'il seroit dificile de dire au juste qui l'avoit engrossée : Aussi n'importe-t-il gueres de le savoir.

Ce fut une nouvelle mortification pour Monsieur le Duc de la Force. Il s'en plaignit au Roy, le suplia de se souvenir de la remontrance qu'il avoit pris la liberté de luy faire au sujet de Mademoiselle de la Force, aprés que ses enfans luy eurent été enlevez, & de la promesse que Sa Majesté avoit eu la bonté de luy faire, de prendre sur son compte tout ce qui pourroit en arriver: Et comme si ces sortes d'aventures étoient bien extraordinaires chez les personnes de la premiere qualité, & sur tout à une Cour aussi galante que celle de France, où il semble que l'exemple du Prince autorise ce déreglement, il representa vivement à ce Monarque la honte éternelle qui en revenoit à une Maison aussi ancienne & aussi illustre que celle de la

Force.

Force. Le Roy répondit le plus honnétement du monde, qu'il étoit marri de ce qui étoit arrivé; mais que la chose étant faite il falloit songer à reparer le mal, & qu'il y alloit travailler.

Le Roy aprés avoir examiné ce qui pouvoit convenir à Mademoiselle de la Force, trouva que le Comte du Roure seroit bien son fait. Il fit venir ce Comte dans son Cabinet où il eut avec luy un entretien de deux heures. On n'a jamais bien sû le détail de cette conversation; aussi nous contenterons-nous de dire que le Roy commanda au Comte d'épouser Mademoiselle de la Force moyenant certaines gratifications, & sur tout la Lieutenance generale des Sevennes, & le Gouvernement de la ville & Citadelle du Pont Saint Esprit, à quoy fut jointe la Lieutenance de Roy du Vivarets & d'une partie du Languedoc qu'avoit le Comte du Roure son Pere. Il y avoit des gens qui disoient alors que le Comte du Roure n'avoit jamais eu aucun commerce avec Mademoiselle de la Force, & l'on trouvoit mauvais que le Roy le contraignît d'épouser une Femme au déreglement de laquelle il n'avoit rien contribué; d'autres qui prétendoient

être mieux informez soûtenoient que le Comte du Roure avoit eu part au gâteau; mais qu'il ne s'ensuivoit pas pour cela qu'il fût plus coupable que les autres. Il y en avoit qui plaisantant sur le grand nombre d'Amans qui avoient servi en même tems Mademoiselle de la Force, disoient que Sa Majesté auroit pû reparer l'honneur de cette Fille sans faire une injustice; Que dans une chose aussi douteuse que celle-là, personne n'avoit sujet de se plaindre lorsque le sort en décidoit, & qu'il n'auroit pas été indigne de la gravité du Roy de faire joüer les interessez à qui demeureroit la Belle: Mais il jugea à propos d'en user autrement: Il est Maître & tellement Souverain & absolu, qu'il ne reste aux Sujets, quels qu'ils puissent être, que la seule gloire d'obeïr à un si grand Prince. Ce fut aussi le parti que prit le Comte du Roure, aimant mieux sacrifier son honneur à sa Fortune, que sa Fortune à son honneur. Le Roy fit faire le contrat dés le soir même, & peu de jours aprés le mariage fut fait.

La Comtesse du Roure (car c'est ainsi que j'apellerai desormais Mademoiselle de la Force) ne fut pas plus sage aprés

son mariage qu'avant. Au contraire comme elle avoit dequoi couvrir les suites de ses galanteries, elle eut plus d'Amans qu'auparavant. Tout le changement qu'il y eut à sa conduite fut, qu'elle eut soin de se mieux cacher, & de sauver au moins les apparences pour l'amour du Comte son Epoux.

Tout le monde a été surpris qu'aprés un dereglement connu de toute la Cour, Monseigneur ait voulu revenir à la Comtesse du Roure. Aussi s'en est-il dégoûté souvent; Les uns disent parce qu'il est naturellement changeant, & qu'il n'aime que par boutades, les autres parce qu'il ne pouvoit soufrir tant d'infidélité, & tant d'abandonnement.

Le Marquis de Montaterre prémier Guidon des Gendarmes du Roy étoit un des plus passionnez admirateurs de la Comtesse du Roure, & celuy de tous qu'elle paroissoit aimer le plus: Mais comme elle n'étoit esclave ni de son Epoux ni de ses Amans, elle ne laissoit pas d'accorder à d'autres les faveurs qu'elle disoit n'accorder qu'à luy seul. Comme le Marquis de Montaterre l'aimoit éperduëment, il étoit aussi extrémement jaloux, & chicanoit continuellement sa

Maîtresse sur le nombre de ses Amans. La Comtesse qui ne manquoit pas de défaite en trouvoit toûjours à point nommé dont le pauvre Marquis étoit obligé de se contenter. Etant un jour obligé de faire un voyage en Province pour regler quelques afaires de Famille qui avoient besoin de sa presence, & sachant que la Duchesse d'Usez qui étoit de ses intimes amies, avoit de grandes liaisons avec la Comtesse du Roure, il la pria d'exhorter sa Maîtresse de prendre mieux garde à sa conduite qu'elle n'avoit fait par le passé, la Duchesse luy promit de s'y employer de son mieux.

Le Marquis de Montaterre ne fut pas plûtôt parti, que la Duchesse d'Usez alla voir la Comtesse du Roure, où elle passa toute la journée. Cette longue visite ne fut employée qu'à donner des conseils à la Comtesse sur sa maniere de vivre, & sur tout à luy recommander la fidélité qu'elle devoit au Marquis de Montaterre. La Comtesse l'écouta d'un bout à l'autre avec beaucoup d'attention, & aprés qu'elle eût fini son long discours. Que vous m'avez donné de beaux preceptes, répondit la Comtesse! Mais, Madame, vous avez oublié de me dire

comment il faut les pratiquer ; car je les trouve dificiles, & même un peu injus-tes : car enfin si nous trompons nos Maris à qui nous devons être fidéles, pourquoi ne tromperons-nous pas nos Amans que nous ne sommes obligez d'aimer qu'à proportion de l'estime que nous avons pour eux, & que nous ne prenons que pour autant de tems qu'il nous plait? Je ne prétens pas, répliqua la Duchesse, que ce soit un mal de quitter nos Amans à moins qu'ils ne déplaisent ou ne dégoûtent. Mais je vous soutiens que quand nous leur faisons une infidélité, ou que nous voulons nous en défaire, il faut s'y prendre methodiquement pour ne pas leur donner sujet de nous décrier dans le monde ; car enfin puisque les Dames ne peuvent aimer sous peine d'infamie ce qu'elles trouvent aimable, il faut au moins s'accommoder à cet usage, quelque injuste & tirannique qu'il soit, & n'aimer qu'à la dérobée. Hé bien, Madame, repartit la Comtesse, me voilà resoluë à suivre vos sages conseils, & je m'en vais faire des merveilles ; mais à vous dire vray je compte bien plus sur la précaution que je veux prendre pour fuir les occasions, que je ne compte sur

ma résolution & sur ma constance. Que vôtre Amant, reprit la Duchesse, doive son repos à la fuite des occasions, ou à vôtre sagesse naturelle, qu'importe ? pourvû qu'il soit content de vous il n'en faut pas davantage. La conversation finit là, & la Duchesse se retira.

Il paroît par tout ce qu'on a dit, que la Comtesse du Roure étoit indigne des plaisirs légitimes ; aussi n'en joüit-elle pas long-tems. Le Roy ayant declaré la guerre aux Alliez, le Comte du Roure ennuyé du débordement de son Epouse qu'il ne pouvoit plus soufrir, fut ravi de trouver un prétexte honnéte pour la quitter. Il se rendit à l'Armée de Flandres, où il avoit un employ considerable, & fut tué à la bataille de Fleurus. Sa Femme n'eut ni joye ni chagrin de sa mort, & ne se mit pas même fort en peine de garder la bienseance ordinaire. La mort de son Mary ne la rendit pas plus sage.

La Cour étoit alors assez dépourvûe de beautez. La Comtesse du Roure y paroissoit toûjours avec éclat. Je ne sai si Monseigneur la trouva plus belle qu'auparavant, ou s'il revint à elle ne trouvant rien de meilleur ; mais enfin

l'on

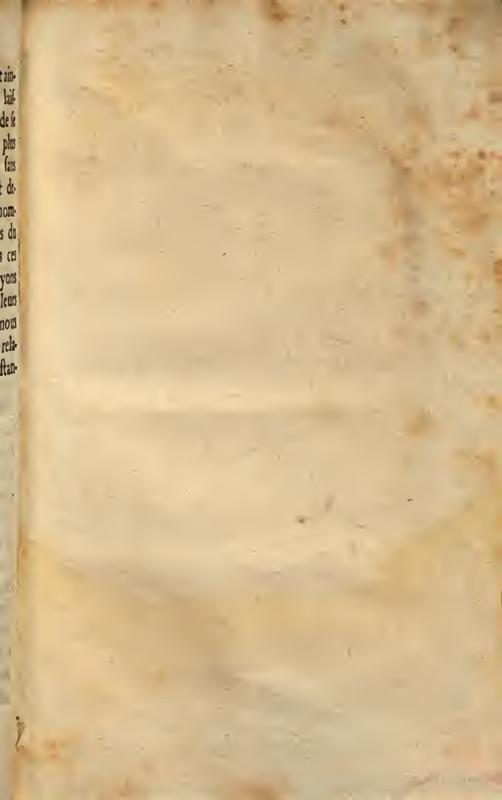
l'on remarqua qu'il ſe rendit plus aſſidu que jamais auprés d'elle. La guerre occupoit tout ce qu'il y avoit à la Cour de Cavaliers bienfaits, & peut-être cela fut cauſe que Monſeigneur fut plus content qu'auparavant de la moderation & de la fidélité de ſa Maîtreſſe; auſſi l'aima-t-il plus que jamais.

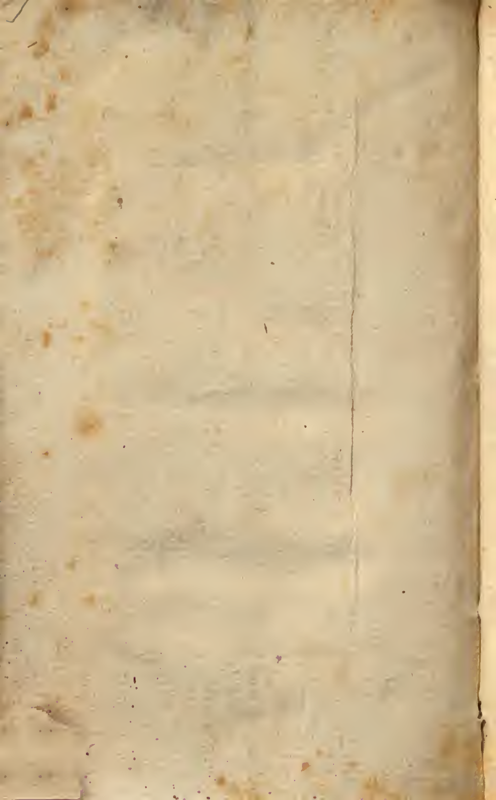
La Princeſſe de Conti, aujourd'huy Douairiere de ce nom, qui a de grandes liaiſons d'amitié avec Monſeigneur, qui ont même donné lieu à la mediſance d'y répandre ſon venin, a fait pluſieurs tentatives pour le détacher de la Comteſſe; mais elle n'y a jamais bien reüſſi. Elle luy a remontré plus d'une fois qu'il n'étoit gueres honnéte qu'un Prince de ſon rang eût de l'attachement pour une Femme qui n'étoit à bien dire que les reſtes de toute la Cour. Tout cela n'a pas empêché qu'il ne l'ait aimée, & qu'il ne l'aime encore aujourd'huy. Les ſuperſtitieux croyent qu'il y a du charme. Comment eſt-il poſſible, diſent-ils, que Monſeigneur qui n'a jamais bien aimé deux mois de ſuite, aime la Comteſſe du Roure depuis tant de tems, & luy faſſe des liberalitez qu'il n'a jamais fait à perſonne?

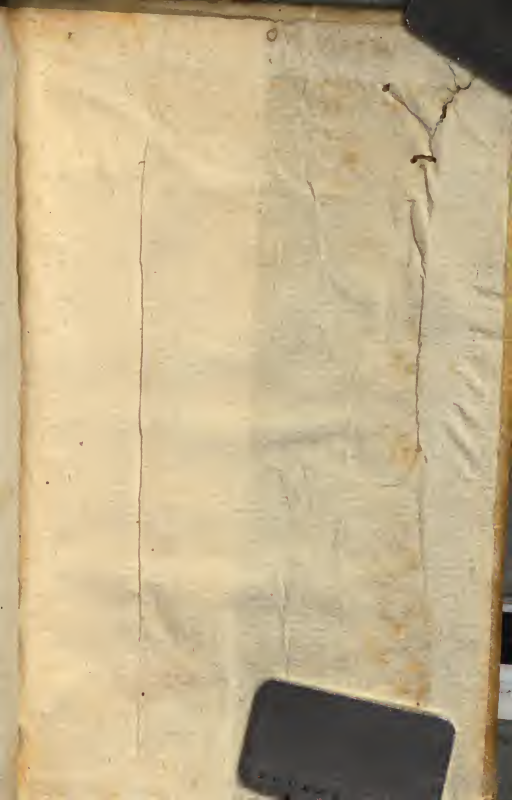
Pendant que ces gens raiſonnoient ainſi, Monſeigneur & ſa Maîtreſſe ne laiſſoient pas d'aller leur chemin, & de ſe prodiguer tout ce que l'amour a de plus tendre. Leur tendreſſe n'a pas été ſans fruit. La Comteſſe du Roure eſt devenue groſſe, & va augmenter le nombre des Princes ou des Princeſſes du ſang. C'eſt là où nous laiſſerons ces Amans en attendant que nous ſoyons mieux inſtruits des particularitez de leurs dernieres Amours, auquel cas nous pourrons regaler le public d'une relation plus ample & mieux circonſtanciée.

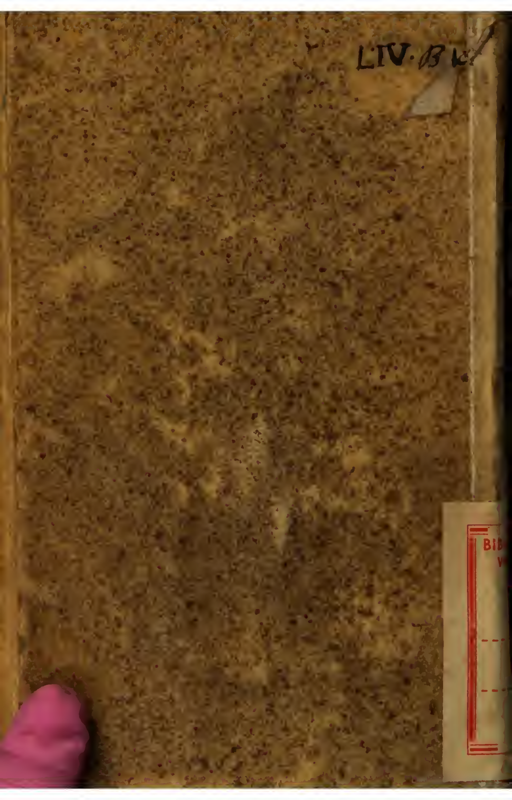
F I N.

A01 147312








LIV·B